This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CONFINED TO
THE LIBRARY.

Vet. Fr. III B. 3172

RÉPERTOIRE CHOISI

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE BAUDOUIN,
RUE ET HÔTEL MIGNON, 2.

MERCIER

Devéria del. *Couché fils dir.* *Géraut sculp.*

ŒUVRES

CHOISIES

DE MERCIER,

AVEC DES REMARQUES,

DES NOTICES, ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE,

PAR

MM. Ch. NODIER et P. LEPEINTRE.

PARIS,

MADAME DABO-BUTSCHERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

M. DCCC. XXIV.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
12 MAY 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

L'INDIGENT,

DRAME

EN QUATRE ACTES,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE ITALIEN, LE 22 NOVEMBRE 1782.

PERSONNAGES.

DE LYS, riche jeune homme.
JOSEPH, tisserand.
CHARLOTTE, ouvrière en blonde.
LE VIEUX REMI, laboureur.
M. DU NOIR, procureur.
FÉLIX, intendant, maître-d'hôtel de de Lys.
UN NOTAIRE.
DUBOIS, domestique.
CLERCS.
LAQUAIS.

La scène est à Paris.

L'INDIGENT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une misérable salle basse sans cheminée. Les tabourets sont dépaillés. Les meubles sont d'un bois usé. Un morceau de tapisserie cache un grabat. On voit d'un côté un métier de tisserand; au dessous d'un vitrage vieux, dont la moitié est réparée avec du papier, on aperçoit dans un petit cabinet dont la porte est entr'ouverte, le pied d'un petit lit.

Cette salle basse est située dans le vieux corps d'un logis qui fait l'un des côtés d'une maison dont le devant est rebâti à neuf et magnifiquement. Ce devant est occupé tout entier par un riche jeune homme.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, CHARLOTTE.

(Charlotte est couchée tout habillée sur le lit du petit cabinet; on ne lui voit que les pieds.)

(La scène est éclairée par une lampe qui semble prête à s'éteindre. Joseph travaille à son métier, et relève, de temps en temps, la mèche de la lampe. Il se lève, marche sur la pointe du pied, et va voir si Charlotte, qui s'est jetée sur le lit, est endormie. Il paraît satisfait, voyant qu'elle repose. Au même moment, des éclats de rire éloignés se font entendre. C'est le tumulte d'une fête bruyante qui se mêle au son des instrumens. Ce bruit l'inquiète; il craint que sa sœur ne s'éveille. Il lève les yeux au ciel, et sa déclamation muette répond à sa situation. Il frappe légèrement du pied et souffle dans ses doigts pour les dégourdir du froid.)

JOSEPH.

QUATRE heures sonnent!..... grâce au ciel, cette

chère enfant, elle dort.... Pauvre Charlotte! Le seul bonheur de ma vie est de t'avoir pour sœur..... Je me sens infatigable... Bon, j'ai beaucoup avancé son ouvrage, et le mien tire à sa fin. (On entend encore les mêmes éclats de rire.) Quel tumulte! leur débauche éclate dans la nuit et trouble le repos du pauvre. Ils se plaignent encore lorsqu'au milieu du jour nos travaux les forcent d'ouvrir les yeux... Dans quel état sommes-nous réduits?... Mais ce n'est point à nous à nous plaindre. O mon père! c'est toi qui souffres le plus, toi qui fus toujours si bon, si bienfaisant... Ah!..... (Il fait un geste de douleur.) Mais j'aime encore mieux être ton fils dans la peine, dans l'indigence, que de tenir la vie de ces hommes opulens dont la conduite me révolte... Mon père a toujours secouru son semblable, tout pauvre qu'il était, et j'ai vu des riches.... Allons, Dieu nous voit, et ma conscience est en paix. (Il va boire de l'eau à une cruche de terre, et revient à son travail.) Je n'ai que deux bras, je les exerce nuit et jour, et sans murmurer. Je supporte courageusement mon sort; mais ce malheureux ouvrage n'est pas assez payé. (Avec une énergie douloureuse.) Non, il n'est pas payé. L'incertitude me mine, je ne sais si je pourrai le vendre encore au bas prix où l'on réduit les travaux de l'ouvrier [1]. Ce marchand m'a

1. Ceci ne peut convenir qu'à une époque où, le luxe et la dépense ne régnant pas généralement dans toutes les classes de la société, les ouvriers avaient fort peu d'ouvrage, par rapport à leur nombre. Aujourd'hui, ils se font payer fort cher. Au moins il en est ainsi en France, et surtout à Paris, où la scène se passe.

promis; mais qu'il est dur ce marchand! il regorge de biens, et il rapine sur moi... Le froid semble s'augmenter... Cruel hiver! tu te joins aux cœurs durs qui nous oppriment pour achever de nous accabler..... Mon Dieu! que la saison est rude! La terre est couverte de vieilles forêts, et je n'ai pas un fagot. Il faut du pain avant tout, et le pain est si cher!... Pour avoir encore de l'or, le riche a trouvé le secret de nous affamer. (Il prête l'oreille.) Je l'entends, je crois; le bruit qu'ils mènent [1] l'aura éveillée...

CHARLOTTE saute de dessus le lit, vient à moitié endormie, regarde à son ouvrage, et d'un ton un peu fâché.

Est-il permis, mon frère!.... Vous m'avez laissée. Voilà le petit jour, et j'ai dormi trop tard.

JOSEPH.

Non, non, chère sœur... Tu te rendras malade à la fin... Il n'y a que deux heures que je t'ai forcée à prendre un peu de repos, et tu veux déja...

CHARLOTTE.

Mais toi qui parles..... Voyez un peu le méchant! n'a-t-il pas passé la nuit tout entière à travailler, lui, et ne puis-je aussi bien?..

JOSEPH, l'interrompant.

Charlotte, ne prends point garde à moi... Toi, tu es une fille, tu as plus besoin de sommeil que moi... Ah! j'ai du courage, de la force. (Lui prenant les mains.) Tenez, comme elle a froid; pauvre petite!..... (Il lui réchauffe les doigts de son haleine.)

1. *Mener*, faire grand fracas; cette expression est du style familier.

CHARLOTTE.

Joseph!... quand nous étions au pays à jouer souvent ensemble dans la neige, il ne gelait pas plus fort, et nous ne nous plaignions pas...

JOSEPH, avec tristesse.

Quel temps me rappelles-tu?.... Temps heureux! Alors mon père n'était pas ruiné; alors il n'était pas emprisonné. Sans prévoir un cruel avenir, dans nos folâtres jeux nous bravions la rigueur des saisons; mais ici que nous sommes tourmentés par tous les besoins de la vie; ici que nous pleurons sur le sort d'un vieillard; ici que nous sommes reclus entre des murs glacés... Il est vrai que nous y sommes ensemble...

CHARLOTTE, tendrement.

Eh bien! ne te plains donc plus. Je n'aime pas à t'entendre gémir. A quoi servent les larmes? C'est la Providence qui le veut ainsi. Elle arrange tout. Elle a sans doute ses vues. Tu verras qu'un jour nous ne serons pas si mal. En attendant, travaillons, et toujours avec le même courage. (Elle va à son ouvrage.) Eh! mais, je n'aime pas cela, moi. Mon frère, je vous le dis très sérieusement. Chacun sa tâche, entendez-vous?... N'avez-vous pas assez de la vôtre? Il semblerait que je ne puisse rien faire... Voilà trop de fois aussi..... (Avec sentiment.) Tu me fais de la peine, je te l'ai déja dit...

JOSEPH, touché.

Chère Charlotte! Je te fais de la peine, moi? ne me gronde point.

CHARLOTTE.

Te gronder, moi! non... Mais tu n'y toucheras plus, n'est-il pas vrai?... chacun sa tâche.

JOSEPH, attendri.

Eh bien oui... Mais vois s'il ne reste pas beaucoup à faire. Je vais porter le travail de cette nuit à ce marchand en question. Il sort du matin, et j'aime mieux le devancer dans la crainte de le manquer.....

CHARLOTTE.

Il est bien de bonne heure...

JOSEPH.

J'ai toujours du regret à te quitter, à te laisser seule... Tu tombes dans des réflexions que tu es ensuite la première à me reprocher.

CHARLOTTE.

Va, mon bon ami, va vite afin de revenir plus tôt; nous irons ensuite voir mon père; nous irons tous deux.

JOSEPH.

Je tremble que ce marchand ne s'avise de remettre le paiement. Hélas! c'est là toute notre espérance. Si elle allait nous manquer! Il ne nous reste rien du peu que nous avions hier. Comment vivre aujourd'hui? Comment porter à notre malheureux père les secours qu'il attend et qu'il ne reçoit que de nous?

CHARLOTTE.

Ne commence point la journée par te désespérer. Il y a déja long-temps que de jour en jour il semble que nous allions mourir de faim, et cependant, tu le

vois, nous avons beaucoup souffert; mais à force de travaux, nous avons trouvé notre subsistance. As-tu oublié qu'hier encore tu te désolais après avoir couru de tout côté sans pouvoir vendre? Eh bien! vers le soir un passant t'arrête et te paie ta marchandise. Tu es revenu bien joyeux! Tu as répété cent fois que c'était le ciel qui nous avait ménagé cet heureux secours. Le ciel que nous implorons cesserait-il de veiller sur nous lorsque tous les hommes nous abandonnent? Non, au milieu de notre misère, nous avons passé de fortunés momens. Mon père!... Je pleurais de joie en le voyant manger; et lui, mon frère, comme il regardait ses enfans! comme il nous bénissait!... Ah! n'étions-nous pas alors tous trois également satisfaits?

JOSEPH.

Oui, Charlotte, oui, nous l'étions; je me rappelle ces momens. Je ne demande pas d'autre faveur au ciel... Dans le coin d'une prison, assis sur de la paille, oui, nous avons tous trois pleuré de tendresse..... Il n'y a que les malheureux qui sachent aimer.

CHARLOTTE.

Qui nous empêche de nous retrouver ainsi chaque jour! C'est un bien que la pauvreté ne saurait nous ravir. Retiens les paroles de notre bon père. Tu l'as vu sourire au milieu de ses maux. Il ne veut point qu'on se répande en plaintes. Son âme connaît la sérénité et l'espérance. Pour moi, sitôt qu'il a parlé, je pense tout ce qu'il dit; la raison s'exprime par sa

bouche. J'ai tant de plaisir à l'entendre, que je ne l'abandonnerais pas d'un seul instant, si ce n'était le motif pressant de notre travail. Aussi je me sens un double courage, en songeant qu'il en partage les fruits.

JOSEPH.

Va, tu es un ange, un ange consolateur descendu du ciel pour adoucir son infortune, pour la lui faire oublier.. C'est toi surtout qu'il aime; il le doit... il le doit; je n'ai point tes vertus

CHARLOTTE.

Tu ne te connais pas... Va, je suis aussi orgueilleuse d'être ta sœur que d'être sa fille. Si j'avais à choisir, je ne demanderais à Dieu ni un autre père, ni un autre frère.

JOSEPH.

Que j'aime à t'entendre!

CHARLOTTE.

Est-ce que pour tout l'or du monde tu souhaiterais être né d'un autre sang?

JOSEPH.

Moi? plutôt mourir que de former un tel souhait... Ah! Charlotte, chère Charlotte!...

CHARLOTTE.

Qu'as-tu?

JOSEPH.

Je vais t'affliger.

CHARLOTTE.

Parle.

JOSEPH.

Hélas!

CHARLOTTE.

Que signifie ce soupir?

JOSEPH.

Il faudra un jour nous quitter.

CHARLOTTE.

Nous quitter! Et pourquoi!... Mon frère! Je ne te survivrai point.

JOSEPH.

Je sais trop ce que je dis... Je ne parle point de la mort. Elle frappera deux coups à la fois, je le sais... Mais réfléchis un instant et tu devineras...

CHARLOTTE.

Explique-moi... Je ne te comprends point...

JOSEPH.

Si mon idée ne se présente point à ton esprit.... tant mieux, ma sœur, tant mieux... Je ne t'en parlerai plus.... Adieu.

CHARLOTTE.

Non, tu m'as rendue inquiète, achève, et pourquoi nous quitter?

JOSEPH, soupirant.

Ma sœur... bientôt le mariage...

CHARLOTTE.

Je t'entends, Joseph; trop sensible frère! Va, tu te trompes; nous ne nous séparerons point : quand tu te marieras, ta femme sera ma sœur et nous vivrons toujours ensemble. Je l'aimerai, je l'aimerai.

JOSEPH.

Mais ce n'est pas de moi que je parle... Charlotte; tu sais que mon père a dit plusieurs fois, qu'au sortir de sa prison il voulait te donner un mari; qu'il l'avait trouvé tel qu'il te le fallait.

CHARLOTTE, souriant.

Et tu ne vois pas que c'est pour s'égayer dans sa tristesse qu'il tient ce langage. Ce bon vieillard veut tromper ainsi nos douleurs et les siennes..... Joseph, tu me connais; je suis sincère; je ne pourrais jamais me résoudre à prendre un époux. Je ne sais, mais je n'aime aucun homme. Ceux de notre classe ne me plaisent pas; ce n'est pas la pauvreté, ce sont leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui sont au dessus de moi me conviennent encore moins. Il faut que je te l'avoue, je n'ai vu que toi dont le caractère aurait pu me rendre heureuse... Avec un pareil frère, qu'ai-je besoin d'un mari?..... Mais ton sort est bien différent du mien. Joseph, ton cœur est sensible, et tu peux connaître l'amour.

JOSEPH, avec joie.

Ma Charlotte pensera-t-elle toujours de même?

CHARLOTTE.

Oh! toujours; je ne serai heureuse que près de toi.

JOSEPH, lui tendant la main.

Eh bien, chère sœur, touche là.... Quelque chose qui arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. Demeure

fille, je resterai garçon [1]. L'infortune, d'ailleurs, nous fait un devoir du célibat. Ma sœur, privée des avantages de la fortune, trouverait difficilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce siècle on n'apprécie que l'argent, les autres qualités paraissent nulles; on ne voit pas les tiennes, moi seul les connais, moi seul... Je perdrais à te donner une belle-sœur; elle y perdrait aussi, car telle qu'elle pourrait être, je sens que je t'aimerai toujours davantage.

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai appréhendé quelquefois que tu ne devinsses amoureux de quelque fille qui serait peut-être venue mettre la discorde entre nous... Ah! j'en mourrais de chagrin.

JOSEPH.

Il n'est point de démon capable de désunir nos cœurs; non, il n'en est point; mais j'avais les mêmes craintes, quoique tout aussi mal fondées... Quand on aime aussi vivement, on redoute tout... L'heure m'appelle au dehors; nous parlerons de cela tantôt en présence de notre bon père.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton absence.

1. Cette résolution ne doit être regardée que comme un effet de la sensibilité que leur donne leur situation malheureuse : autrement elle serait absurde, ou pourrait être prise en mauvaise part. Dans toute autre conjoncture, ces sentimens d'amour fraternel paraitraient exagérés.

JOSEPH, l'embrassant.

Allons, je pars; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter [1].

(Il se sauve avec une pièce de toile sous son habit, qui doit être une espèce de redingote d'un gris usé.)

SCÈNE II.

CHARLOTTE, travaillant.

Que je me trouve heureuse avec lui! Depuis ma tendre enfance il est mon protecteur, mon ami, mon guide, mon consolateur. Je ne vous envie rien, riches du siècle; vos enfans sont toujours en discorde; ils préfèrent des sacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides... Qu'ils aient de l'or, j'ai Joseph... Quand il me dit, ma chère sœur, ma pauvre Charlotte! que le son de sa voix m'intéresse, me touche! et les écus ne parlent point. Ah! Joseph, puisque tu consens de vivre avec moi, je m'estime riche; et si mon père se trouvait élargi, je n'aurais plus, je crois, rien à désirer au monde. Hélas! il en coûterait si peu pour lui rendre la liberté! mais ce peu nous manque, et ces gens à équipage n'emploient jamais leur argent à secourir l'homme vertueux et captif [2]... Amitié!...

1. Cette scène est beaucoup trop longue.

2. L'amertume des plaintes est permise à la misère, mais elle est souvent injuste. Les gens à équipage sont peut-être ceux qui font le plus de bien; et, si l'on doit reprocher la dureté, c'est à cette classe de riches avares, ou à petites idées, qui mettent sou sur sou, et ont peu d'apparence, lorsqu'ils pourraient aussi avoir un équipage. e.g. le Vinaigrier ?

douce amitié! dure autant que notre vie. O cher frère!.... ce cœur t'appartiendra dans tous les instans... Je ne sais, mais ce matin je travaille avec plus de constance, et le froid me semble moins rigoureux.

(On entend plusieurs cris d'adieux, comme de gens qui se quittent d'une manière folle et bruyante, qui ferment des portes, qui s'appellent réciproquement sur les escaliers; enfin, tout ce qui peut peindre le dernier acte d'une orgie.)

Enfin, leur festin est achevé, ou plutôt leur sabbat. Le jour commence... Ce ne sont point là des plaisirs. Je le devine au seul son de leur voix; c'est du bruit, et voilà tout... Cependant je soupire quand je songe que la moitié de ce qu'ils ont dépensé cette nuit, soit à table, soit au jeu, aurait suffi pour tirer mon père de la prison où il gémit, et plusieurs autres infortunés avec lui.

SCÈNE III.

CHARLOTTE, M. DU NOIR, FÉLIX, ayant l'air d'un homme qui a passé la nuit dans la fête.

(M. du Noir frappe à la porte.)

CHARLOTTE.

Qui est là?

M. DU NOIR, frappant plus fort.

Ouvrez, ouvrez.

CHARLOTTE.

C'est la voix de notre propriétaire... Est-ce vous M. du Noir?

M. DU NOIR, frappant plus rudement encore.

Et oui, oui, ouvrez donc.

CHARLOTTE, ouvrant.

Votre très humble, Monsieur.

M. DU NOIR, entrant à grands pas, suivi de Félix.

Parbleu vous me faites bien attendre. Est-ce que des gens comme vous doivent s'enfermer?... Avez-vous peur qu'on vous vole?...

(Charlotte se retire et va se mettre dans un coin à travailler, les yeux timidement baissés.)

FÉLIX.

Est-ce là cette chambre?

M. DU NOIR.

Oui... Eh bien?

FÉLIX, d'un ton dédaigneux.

Ceci?

M. DU NOIR.

Ma foi, voilà tout ce qui reste dans la maison avec ce que vous venez de voir. Après vous avoir loué tout le corps du bâtiment neuf, vous me resserrez encore sur le vieux. En vérité, je n'ai gardé de place juste que ce qu'il m'en faut, et je vous avouerai que M. de Lys s'étend bien depuis que vous êtes à lui.

FÉLIX, lui frappant sur l'épaule.

Mon cher monsieur, nous ne pouvons rien faire de ceci, entendez-vous? rien du tout... De votre ancienne étude j'agrandis mon office; c'est un contraste assez plaisant, n'est-il pas vrai? d'une étude

de procureur faire un garde-manger!... Cela me portera-t-il bonheur, M. du Noir?

M. DU NOIR, avec un demi-sourire.

Je souhaite que vos affaires s'y fassent comme j'y ai fait les miennes.

FÉLIX.

C'est à dire, aux dépens d'autrui.

M. DU NOIR.

Ah! M. Félix, vous n'avez rien à me reprocher, je crois...

FÉLIX.

Point de fausse honte, cela n'est plus de mode. Soyons de notre siècle. Vous n'avez pas barbouillé toute votre vie du papier timbré pour rien, autrement d'où auriez-vous acquis tant de bien?

M. DU NOIR.

Tant de bien! Pas tant, pas tant; je vous jure... Mais s'il fallait du petit au grand, en tout état, éplucher chaque fortune, ce serait un examen qui ne finirait pas. Le meilleur est d'agir et de ne point parler là-dessus.... Vous ne pouvez donc rien faire de ceci?

FÉLIX, d'un ton important.

Non; j'aurais désiré au moins un coin passable pour loger ces deux levrettes blanches dont on a fait présent à mon maître; mais cela est trop en mauvais état pour recevoir deux chiens de la meilleure espèce. M. de Lys serait scandalisé de les voir ici... Je sens le vent qui souffle de tous côtés.

M. DU NOIR, à voix basse.

Mais écoutez, on fera en leur faveur une petite réparation. Vous entendez bien qu'on ne laissera pas subsister ce vitrage entr'ouvert : on y mettra de bons carreaux; on calfeutrera les portes; tout ceci prendra un autre air.

FÉLIX.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas déja fait ?

M. DU NOIR, à voix basse.

Et comment vouliez-vous que je dépensasse un sou? Ceci a toujours été loué à vil prix par de la canaille qu'il faut à chaque terme forcer de payer ou chasser.

FÉLIX.

Ne m'avez-vous pas dit que c'était un tisserand?

M. DU NOIR.

Oui, je ne sais trop; un ouvrier de cette espèce... Je vais lui faire vider le plancher tout de suite, parce que si vous ne voyez pas à pouvoir loger ici vos levrettes, je vous céderai la chambre de mes clercs, et je les ferai monter plus haut.

FÉLIX.

Comment, plus haut! Vous vous moquez; vous les logerez donc sur les toits?

M. DU NOIR.

Bon, bon, les voilà bien à plaindre! J'en ai essuyé bien d'autres... Je change d'avis. Non, je les ferai descendre ici.

FÉLIX, arrêtant la vue sur Charlotte.

Mais cette petite a un air de fraîcheur; elle me paraît jeune et jolie.

M. DU NOIR.

Et grandement pauvre... C'est la misère en personne.

FÉLIX.

On le devine; mais on ne le dirait pas à son premier abord, surtout à son air de propreté..... Cette misère-là me plairait assez..... Appartient-elle à quelqu'un?

M. DU NOIR.

Ce tisserand l'appelle sa sœur... C'est un faux nom peut-être; mais peu m'importe, s'ils me payaient...

FÉLIX.

Plus je la considère, plus elle me semble intéressante.

M. DU NOIR.

Vous êtes bien bon... On a aujourd'hui tant de filles comme elle dans le besoin.... On ne rencontre que cela.

FÉLIX, faisant l'avantageux.

Il est bien vrai... Ma foi, je suis las d'en protéger. Vous avez vu cette petite Mimi? quel tour elle a joué à notre maître! La rusée! nous l'avions retirée d'un état pitoyable; après cela, mêlez-vous encore d'obliger!

M. DU NOIR.

Pour moi, je n'ai jamais été dupe, jamais de ma

vie, entendez-vous. Je me suis toujours tenu le cœur bien dur, afin de ne point faire d'ingrat.

FÉLIX, riant.

Bonne recette!... Il faut pourtant que je l'aborde et que je lui parle. (Il s'approche de Charlotte.) Belle enfant, parlez-nous donc un peu; levez cette tête charmante; comme vous travaillez!... Votre ouvrage presse-t-il si fort?

CHARLOTTE, modestement.

Oui, monsieur, dans nos métiers tous les momens sont comptés. Il n'y en a point à perdre si l'on veut vivre.

FÉLIX.

Mais vous devez avoir bien froid... Comment! sans feu!

M. DU NOIR.

Oh! c'est là ma première condition. Je ne souffre point de feu à ces gens-là; avec leurs cendres chaudes, je tremble toujours pour ma maison.

FÉLIX.

Ils ne meurent pas de froid?

M. DU NOIR.

Bon, bon, l'habitude...

FÉLIX.

Ma foi, votre serviteur; je ne fais que d'entrer et je suis déja gelé... Petite, il faudra venir vous chauffer à notre office; nous entrerons en connaissance; et suivant les choses, qui sait si peut-être je ne vous

ferai pas faire votre chemin.... comme j'ai fait à tant d'autres...

M. DU NOIR, avec emphase.

Savez-vous bien que si vous aviez le bonheur d'être considérée de monsieur, vous n'auriez plus rien à désirer, et que...

FÉLIX.

Oh! je ne m'engage point : nous verrons, nous verrons; elle est jolie, en vérité, jolie, mais pas grande parleuse. A-t-elle toujours la tête ainsi baissée? Est-elle vraiment ce qu'elle paraît être?

M. DU NOIR.

Tout ce que je sais, c'est qu'elle est de campagne et loin d'ici.

FÉLIX.

De campagne? tant mieux; mais où ira-t-elle loger si vous la mettez dehors? Ayez soin de la faire jaser, car je gèle ici. (Plus haut.) Qu'elle vienne dans notre salle, il y a bon feu, nous causerons là plus à notre aise.

M. DU NOIR.

Entendez-vous que monsieur veut bien vous permettre de venir vous chauffer à l'office?

CHARLOTTE.

Je ne quitte jamais la chambre qu'accompagnée de mon frère, et mon ouvrage me retient ici jusqu'à ce qu'il revienne. Je vous remercie bien, monsieur.

M. DU NOIR.

Quelle petite sotte! Elle voudrait se faire prier, je pense. (A part à Félix.) Laissez-la, laissez-la, vous êtes

trop bon, croyez-moi; elle sera trop heureuse d'y venir d'elle-même; fiez-vous en à mon expérience. (Haut à Charlotte.) Vous direz à votre frère qu'il faut enfin me payer aujourd'hui, et chercher un autre gîte, s'il ne veut pas que mon huissier lui enlève le reste de ses meubles... plus de quartier d'abord.

CHARLOTTE, quitte son ouvrage et court à lui en suppliant.

Monsieur, monsieur, de grâce un peu de temps encore, un peu de temps; vous n'y perdrez rien.

M. DU NOIR.

Je suis sourd, je suis sourd..... Si je pouvais payer les trois vingtièmes, les quatre sous pour livre, le rachat des boues et lanternes, le logement des soldats, les réparations, *et cœtera*, avec des paroles, à la bonne heure; mais tous les secrets de mon art ne m'ont point appris à esquiver ces maudits paiemens.

(Il va pour sortir.)

CHARLOTTE.

Monsieur, je voudrais ne vous dire qu'un mot, un seul mot; je vous supplie, écoutez-moi.

FÉLIX.

Ah! pour un mot, restons.

CHARLOTTE, à M. du Noir.

Je voudrais bien vous parler à vous seul.

M. DU NOIR.

À moi seul! et quoi me dire?

FÉLIX.

Il faut l'écouter, M. du Noir: vous me rejoindrez; je serai à l'office... Je vais m'y chauffer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. DU NOIR, CHARLOTTE.

M. DU NOIR.

Si c'est encore de vos jérémiades, je quitte tout de suite, d'abord : allons vite, abrégeons, car je n'ai pas le loisir de me morfondre ici..... Voyons vite, parlez, parlez donc, parlez.

CHARLOTTE.

Eh! monsieur, vous me rendez toute interdite..... Mon Dieu!... Je ne sais comment vous parler.

M. DU NOIR, avec rudesse.

Eh bien! finissons-nous?

CHARLOTTE.

Mais, vous êtes donc impitoyable? Au fort de l'hiver! Vous savez dans quel état nous sommes, et la situation déplorable où se trouve notre père.

M. DU NOIR, s'en allant.

Ah! c'est ainsi... adieu, adieu.

CHARLOTTE, le retenant par son habit, et se jetant à ses pieds.

Arrêtez, non, monsieur, non vous ne vous en irez pas; vous m'écouterez; vous verrez mes larmes... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, laissez-nous ici pendant ces grands froids, autrement nous périssons; ou, si cette chambre vous est absolument nécessaire, procurez-nous un autre asile; je vous regarderai comme notre sauveur; je vous bénirai le

reste de ma vie... Hélas! hélas! monsieur, ouvrez votre cœur à la compassion, secourez-nous, ayez pitié de nous.

(Il faut que ce langage soit exprimé par l'actrice d'un ton douloureux et véhément, et avec toute la force d'un cœur qui demande grâce.)

M. DU NOIR, effrayé, presque touché, ou plutôt interdit par l'accent de Charlotte.

Paix, paix donc! ne criez point comme cela... Levez-vous, levez-vous, nous verrons, oui je... (A part.) Elle m'attendrit, je crois; sauvons-nous.

(Il s'élance à la porte et s'échappe.)

SCÈNE V.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! se sera-t-il laissé toucher... Que devenir!... S'il nous prend ces métiers, notre unique gagne-pain, il faudra donc mendier! Oh jamais! plutôt la mort... Personne ne daigne nous voir de peur de nous soulager... Tel nous donnerait peut-être quelque secours; mais ce serait au prix de l'honneur... Ah! ces gens de maison me font horreur; ils ont tous l'air aussi débauché que leurs maîtres, et j'aimerais mieux endurer le froid toute l'année que d'approcher de leur foyer... Pauvre Joseph! je souffre pour toi.... Je vois déja ton désespoir, d'autant plus cruel que tu voudras l'étouffer. (Elle se remet au travail.) Que je suis en peine!... Aucune, aucune ressource... Tous les cœurs fermés, endurcis... Ah! comme j'aperçois ce monde!...

Je l'entends; il me faut ne lui rien dire d'abord..... Tantôt j'amènerai, puisqu'il le faut, cette triste conversation le plus doucement qu'il me sera possible.

(Elle essuie ses yeux et prend un air riant.)

SCÈNE VI.

JOSEPH, CHARLOTTE.

JOSEPH, allant à sa sœur et l'embrassant.

Eh bien, chère sœur? tu as dû beaucoup souffrir, car ce vent du nord est devenu plus piquant. Je courais, tandis que tu restais en place.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas tant souffert que tu l'imagines.

JOSEPH, avec intérêt.

Mais..... ma sœur.... tu as pleuré, mon enfant, tu as pleuré, je le vois; tu me caches tes peines.

CHARLOTTE, prenant un visage serein.

Non.

JOSEPH.

Si... à travers ce sourire j'aperçois ta douleur.

CHARLOTTE.

Ce n'est rien, mon frère... Dis moi, as-tu trouvé?...

JOSEPH.

Je n'ai reçu qu'un léger à-compte, et nous ne pouvons pas encore payer le terme; (Silence de Charlotte.) car le peu que j'avais, je l'ai employé à acheter un manteau pour mon père. (Il tire un manteau qu'il met sur les

genoux de sa sœur.) Le voici.... il est encore bon..... Mais, donne-moi des ciseaux... (Avec noblesse.) Décous cette livrée; que jamais on ne la voie sur le corps d'un père respectable. Il a été cultivateur; il a arrosé la terre de ses sueurs; mais il a toujours eu en horreur les vils travaux de la servitude..... Hélas! il est aujourd'hui plus à plaindre qu'un valet.

CHARLOTTE, décousant la livrée du manteau.

Éloigne ces tristes réflexions.

JOSEPH.

O ma chère sœur! Ce ne sont point ce grabat, ces murs dépouillés, ces meubles grossiers, cette pauvreté renaissante, qui laissent l'aiguillon dans l'âme; c'est l'insolence du riche, c'est son regard méprisant qui blesse un cœur sensible.

CHARLOTTE.

Oublions qu'il existe de pareils hommes..... Nous allons nous trouver réunis tous trois malgré nos tyrans, malgré l'indigence... Songe à ce moment, songe que tu as de quoi soulager un père adoré..... songe qu'il va sourire en nous revoyant.

JOSEPH.

Il est vrai, j'ai tort; allons, Dieu soit loué... Prends cette soupière dans laquelle tu sais qu'il mange plus commodément; n'oublie point la petite bouteille, nous la remplirons sur notre chemin. Enfin, je crois avoir trouvé du vin qui n'aura pas été falsifié.

CHARLOTTE.

Heureuse découverte! Je crains toujours d'empoi-

sonner mon père en voulant réparer ses forces. On nous fait boire la mort, et personne n'y songe... Et le geôlier?

JOSEPH, en soupirant.

Il faudra sacrifier encore quelque chose pour le rendre moins inexorable.

CHARLOTTE.

Il m'a semblé déja moins dur, et mes prières ont paru l'adoucir.

JOSEPH.

Ton regard en a donc fait un homme..... Viens, ma sœur, viens.

(Joseph donne le bras à sa sœur après avoir pris quelques ustensiles de terre.)

ACTE II.

Le théâtre représente un grand cabinet de toilette faisant partie d'un très riche appartement. Tout y désigne la volupté, l'aisance, le dernier goût. De Lys entre en robe de chambre à fleurs d'or; il sort du lit et se jette nonchalamment dans le premier fauteuil. Deux domestiques le suivent portant un miroir dans lequel il se regarde avec complaisance. On lui présente des eaux de senteur, et tout l'attirail de la toilette. Félix est debout à ses côtés, et enseigne par signe aux laquais ce qu'ils doivent faire.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE LYS, FÉLIX, valet de chambre, LAQUAIS.

DE LYS, bâille et tire sa montre.

COMMENT! il n'est encore que midi?... Cette journée me semble d'une longueur mortelle. Je sens d'avance un mal de tête affreux... (A un domestique.) Du thé... Que deviendrai-je d'ici à l'heure de l'Opéra? (A son valet de chambre.) Monsieur, vous hâtez toujours ma toilette comme celle d'un conseiller; on m'accommode étourdiment, et comme si j'avais des affaires. Retenez bien cela de moi; sans lenteur en tout art, point de perfection. (A un laquais.) Vous laissez périr d'inanition ce pauvre Moustapha; il a cependant pour vous de

l'amitié; faites sa provision de gimblettes. (A un autre.) Passez chez mon sellier; qu'il achève mon cul-de-singe, ma désobligeante, mes trois diables [1]. (A Félix.) Et mon cocher qui mène à l'italienne ne veut donc pas guérir?

FÉLIX.

Il a toujours une très grosse fièvre.

DE LYS, à un laquais.

Vous porterez chez la Comtesse le tul et les nœuds que j'ai faits; elle reconnaîtra son disciple. (Les laquais sortent. — En se frottant les dents et se regardant au miroir.) Eh bien, vous dites donc que cette petite fille, la même dont j'ai eu l'honneur de vous parler, est ma très chère voisine?

FÉLIX.

Rien n'est plus vrai, monsieur; j'avais rencontré ce minois sans y faire beaucoup d'attention, mais je l'ai vu aujourd'hui dans son gîte avec toutes les circonstances que je viens de vous raconter.

DE LYS.

La rencontre est singulière. Il y a quelques jours que je la lorgne sans qu'elle s'en aperçoive; elle a de la fraîcheur et des grâces; il ne lui manque qu'un peu plus de teint... Cela est pauvre, dis-tu; dans le dernier besoin?

1. Aujourd'hui ce serait un tilbury, un landau, une calèche, et dans quelque tems ce seront d'autres espèces de voitures; mais il n'y a que les termes qui changent, au fond c'est la même chose.

FÉLIX.

Oh! d'une pauvreté affamée...

DE LYS.

Prête à se donner pour un morceau de pain.

FÉLIX.

Mais non, monsieur... Je l'ai trouvée fière, sérieusement fière; elle est arrivée depuis peu en cette capitale... Elle a une vertu de campagne, et son air en impose plus que le ton romanesque de toutes nos prudes.

DE LYS.

Je suis enchanté de cette vertu-là; car je suis bien dégoûté de toutes les filles que j'ai eues. Elles m'ont coûté l'impossible, tu le sais; malgré cela elles m'ont excédé, trompé et ennuyé qui pis est. J'avais fait serment de ne plus en entretenir; mais, ma foi, je veux créer celle-ci, la mettre au monde; je trouverai peut-être une âme neuve et reconnaissante. Je ne sais quoi me plaît dans sa taille et dans sa démarche.... Elle est assez jolie pour me faire honneur; j'y compte, du moins : avertis-moi si elle devait me déshonorer... ce serait un ridicule...

FÉLIX.

Si vous me permettez de vous le dire, monsieur, je trouve qu'il y a quelque ressemblance entre vous deux.

DE LYS, souriant complaisamment.

Est-ce elle ou moi que tu flattes?

FÉLIX, d'un ton adulateur.

Monsieur, tout le monde sait que vous êtes d'une figure...

DE LYS, se donnant des grâces.

Je ne suis point mal, je ne suis point mal; mais crois-tu que du premier coup d'œil je pourrai lui faire tourner la tête? Puis-je me flatter d'emporter d'assaut son jeune cœur? J'aime les victoires rapides. Penses-tu enfin que j'achèverai promptement la conquête de cette haute et sévère.... comment l'appelles-tu?

FÉLIX.

Charlotte.

DE LYS.

Il faudra lui donner un nom plus honnête... (Il rit.) Il est singulier que la beauté aille se loger là, tandis qu'elle délaisse nos femmes de qualité... Au reste, c'est bien fait... c'est bien fait...

FÉLIX.

Si j'avais pu deviner plus tôt la nouvelle fantaisie de monsieur, les choses seraient déja fort avancées.

DE LYS.

Mais je ne l'ai bien remarquée qu'hier... Malgré une certaine pâleur, on voit que son front est tout formé pour être embelli des roses de la volupté...

FÉLIX.

Je me félicite de l'occasion qui m'a conduit vers elle; elle est arrivée fort à propos. Ce qui m'inquiète, c'est ce frère.

DE LYS.

Est-ce bien son frère?

FÉLIX.

On ne peut en douter...

DE LYS.

Eh bien, ce frère?

FÉLIX.

J'appréhende, monsieur, qu'il ne soit de ces pauvres à sentiment, qui meurent héroïquement de faim en gardant leur honneur.

DE LYS.

L'honneur dans l'indigence! (Il sourit amèrement.) J'ai vu plus d'une fois l'effet d'une bourse de louis; elle abrège bien du temps; elle surmonte les obstacles. La morale la plus farouche se tait à la voix de l'or. C'est le meilleur opium pour endormir voluptueusement la vertu la plus consommée. Je commence d'abord par en donner une bonne dose, afin d'étourdir à la fois la tête et le cœur. Rien n'est plus puissant que cette première amorce, et j'ai remarqué que l'espérance fait plus dans la suite que la libéralité même... Tu as dit qu'on me le fît venir?...

FÉLIX.

Suivant vos ordres on guette l'instant où ils rentreront tous deux.

DE LYS, avec dérision.

Je suis impatient de faire connaissance avec mon futur beau-frère.

FÉLIX.

Dans le fond, c'est un grand avantage pour lui.

DE LYS.

Il ferait beau de les voir garder leurs tristes préjugés avec leur misère. Cela ne se peut pas; il est trop d'exemples du contraire, il en est trop. Qu'est-ce que j'ai à souper?

FÉLIX.

Monsieur, voici le menu. (Lui présentant une grande feuille de papier.)

DE LYS, parcourant le papier.

Dix couverts servis à cinq services de sept plats chacun... bon... voilà ce que j'aime... Un coq vierge... excellent!... Une croquante au temple de Vénus... délicieux! Point de vin, nous boirons de l'eau et des liqueurs fines... Vous voudrez bien vous souvenir que demain nous allons à la chasse.

FÉLIX.

Oui, monsieur... j'ai tout préparé; votre gibecière, votre fusil à deux coups... On vient annoncer, je crois.

DE LYS.

Vois un peu.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est cet homme que vous avez fait mander.

FÉLIX.

Le voici.

SCÈNE II.

DE LYS, JOSEPH, FÉLIX.

DE LYS, penché sur son fauteuil, tourne la tête de son côté d'un air demi-hautain, demi-riant; il mange quelques bonbons d'une petite boîte qu'il tient en main, et avec laquelle il joue.

Qu'il approche.

JOSEPH, à Félix.

On m'a dit que...

FÉLIX.

Avancez, parlez à Monsieur.

JOSEPH, saluant.

Monsieur...

DE LYS.

Oui, mon ami, je t'ai mandé; on m'a parlé de toi; tu es bien pauvre, n'est-il pas vrai?

JOSEPH, avec une simplicité noble.

Monsieur, je suis Joseph, un ouvrier, et non pas votre ami; si je l'étais, nous pourrions nous tutoyer, c'est pourquoi ne me faites pas rougir; je ne suis pauvre que parce qu'il y a trop de riches[1].

DE LYS.

Comment donc! mais tu parles d'un ton...

JOSEPH.

Encore un coup, monsieur, ou parlez-moi vous-même sur un autre, ou je me retire. Vous n'êtes pas

1. Le contraire serait peut être plus vrai : plus il y a de riches, plus il y a d'industrie, et moins il y a de gens sans ouvrage. C'est ce que nous voyons aujourd'hui.

le premier à qui je n'ai pu le souffrir. Quand ma fortune en dépendrait, je marquerais le même courage. C'est un droit insultant et injuste que vous vous arrogez la plupart sur nous autres infortunés. Ne peut-on être dans l'indigence sans être avili?

(Il marche vers la porte.)

FÉLIX, d'un air étonné.

Voilà qui est nouveau.

DE LYS, se levant.

Il est singulier. Je ne veux pas qu'il s'en aille. (A Joseph.) Écoutez, M. Joseph; vous vous fâchez bien promptement. Vous ne savez pas encore ce que je vous veux. Un moment, et vous n'aurez point à vous plaindre.

JOSEPH.

Je suis fâché de vous avoir parlé ainsi; mais cela est plus fort que moi.... Je sais trop que j'ai besoin d'autrui.

DE LYS.

Eh bien! mon intention est de vous mettre un peu à votre aise. Je puis, sans me gêner, vous procurer une vie plus commode. Ce que je vous dis est du fond du cœur. Voici un à-compte que je vous prie d'accepter; cela ne se refuse pas : prenez, il y a cinquante louis. (Il lui présente une bourse.)

JOSEPH.

Dans quelle surprise vous me jetez, monsieur! Cinquante louis! à moi! Et quel service vous ai-je rendu?... Que voulez-vous de moi? A quel prix mettez-vous cet argent?

DE LYS.

Je possède quelques biens; d'après votre propre aveu, vous êtes pauvre. Je vous donne cette bourse, je vous la donne.

JOSEPH, fièrement.

Je n'ai rien fait pour accepter un tel don; permettez-moi de vous le dire, monsieur, je crains ce présent.... Vos pareils ne prodiguent pas l'or gratuitement.

DE LYS.

Je ne ressemble point à mes pareils, je ne mets dans mon offre qu'une pure générosité. D'où naîtrait votre défiance et vos refus? Me croyez-vous homme à ne faire jamais le bien? Enfin, puisque vous hésitez, je vous dirai que c'est un vœu que j'ai fait, et que je l'accomplis en votre faveur.

JOSEPH.

Monsieur, vous voulez vous jouer de moi...

DE LYS, lui mettant la bourse entre les mains.

Non, pour preuve emportez-la, elle est à vous.

JOSEPH.

Elle est à moi! (Avec transport.) Homme généreux! je tombe à vos pieds, je les embrasse... Oui, je l'emporterai... Je serais dénaturé si je la refusais. (Élevant la bourse dans sa main.) C'est là dedans, c'est là dedans qu'est la délivrance d'un père, le bonheur de nous trois! mais je tremble de m'abuser... Je ne sais si je dois... Vous me la donnez, dites, vous me la donnez?

DE LYS, riant.

Oui, oui, je vous la donne... je vous la donne.

JOSEPH, la serrant avec force et avec une espèce de délire.

Eh bien! l'univers entier ne me l'arracherait pas... Or sacré, je te presse sur mon sein. Tu vas servir la nature et ma tendresse.... Je sens, pour la première fois, que l'on peut te chérir, t'idolâtrer. (A de Lys.) Je reviendrai, monsieur, je reviendrai; vous verrez quel usage j'en aurai fait... Vous serez forcé de pleurer de joie avec nous, et ce sera là votre récompense.... Que le ciel vous comble de véritables biens! Mon père! Ah! courons, j'ai peur de mourir en chemin.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DE LYS, FÉLIX.

FÉLIX.

Je crois qu'il en deviendra fou.

DE LYS.

Tu vois l'effet immanquable de ma recette. Va, il n'aura pas besoin d'une plus forte dose.

FÉLIX.

C'est beaucoup pour lui, et même une somme prodiguée comme cela...

DE LYS.

Ah çà, monsieur mon intendant, parce que je vous ai emprunté cet argent, vous vous mêlez de faire des

remontrances!... je n'en veux plus, je n'en écouterai plus.

FÉLIX, à part.

Bon! voilà ce que je voulais. J'aime qu'un maître parle ainsi.

DE LYS.

Ces cent mille écus que ce notaire voudrait m'empêcher de toucher, remettront l'équilibre dans ma dépense. Je veux jouir, moi; et depuis que je sème l'argent, je n'ai trouvé rien de piquant. (Il bâille.) Si l'on me fâche, je me ruinerai... Le plaisir est quelque part; je le poursuivrai tant, que je l'enchaînerai sans doute. (Il bâille encore.) Si elle vient, il faut, comme je t'en ai supplié, qu'on lui fasse entendre que son cher frère est ici, sans cela peut-être...

FÉLIX.

En vérité, monsieur, c'est une insulte faite à ma pénétration. Vous me répétez d'anciennes leçons que je sais par cœur... Faites-moi l'honneur de penser...

DE LYS.

Va, va.... Je crois vraiment que j'en suis amoureux, car je brûle de la voir ici.

UN LAQUAIS entre.

M. du Noir.

DE LYS.

Qu'il entre... Sois aux aguets au moins, et songe à m'avertir aussitôt.

FÉLIX, fâché.

Eh! monsieur, est-ce mon coup d'essai? Je sais, je conçois, j'entends...

SCÈNE IV.

DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

Bonjour, M. du Noir; prenez un siège.

M. DU NOIR.

Je viens dans un moment favorable; vous êtes seul, et nous parlerons d'affaires.

DE LYS.

D'affaires! oh! non s'il vous plaît.

M. DU NOIR.

Mais il faut... Voilà dix fois que je viens... Il faut que nous parlions.

DE LYS.

Pas pour long-temps donc, je vous prie; car j'attends une petite personne...

M. DU NOIR.

Quand elle viendra, je me retirerai.

DE LYS.

Ah soit... Dépêchez toujours; de quoi s'agit-il?

M. DU NOIR.

C'est encore au sujet de cette sœur que feu monsieur votre père s'est avisé de déclarer dans son testament.

DE LYS.

Eh bien, aurait-on eu quelques nouvelles?

M. DU NOIR.

Vous m'aviez donné ordre de faire secrètement

des perquisitions pour prévenir l'orage qui pourrait fondre un jour. Je n'ai encore reçu aucun éclaircissement; on ne sait ce qu'ils sont devenus. Votre oncle, son nourricier, après la mort de sa femme, accablé de malheurs, m'a-t-on écrit, s'est sauvé de son village avec elle et son fils. Ils ont erré je ne sais où...

DE LYS.

Tant mieux.

M. DU NOIR.

Tant pis.... Car si nous savions positivement où elle est, nous prendrions de justes mesures pour lui lier les bras.

DE LYS.

Sans tant s'inquiéter, peut-être y a-t-il long-temps qu'elle n'est plus de ce monde.... Lorsque mon père quitta son misérable pays pour courir après la fortune qu'il a rencontrée, je n'avais que six ans. A peine me souviens-je de cette sœur délaissée en nourrice chez son oncle bon homme de campagne. Le passé ne me semble plus qu'un rêve. J'ai vu tant de choses depuis! Je ne sais par quel scrupule mon père a eu la folie de songer à cette enfant, dans le moment précis où mes intérêts semblaient exiger qu'il l'oubliât entièrement. C'est un fort mauvais tour qu'il m'a joué. Il devait l'emmener avec lui, l'élever comme moi, lui donner une éducation brillante, ou n'en jamais faire mention; dans l'état où je suis, je ne pourrai jamais reconnaître une paysanne pour ma sœur.

M. DU NOIR.

Ah! cela ne serait pas décent; et monsieur votre père, par les soins qu'il a pris de se tenir inconnu à son frère, a bien senti de son vivant le tort que lui causerait une telle parenté. Pourquoi a-t-il voulu vous obliger, en s'en allant dans l'autre monde, à souffrir ce qu'il n'a pu endurer dans celui-ci? Ces mourans semblent toujours à leur départ oublier tous les usages.

DE LYS.

Non, parbleu! je ne consentirai point à perdre la moitié d'un bien qui à peine me suffit en entier. Je ne sais pas comment l'on peut vivre avec quatre-vingt-dix mille livres de rente : cela était bon pour mon père, il y a vingt ans; mais à moi, à moi, il me faut le double nécessairement.

M. DU NOIR.

Sans doute, le financier doit briller; autrement, par où attirerait-il les regards? Soit dit entre nous, ce n'est guère la naissance ni les actions illustres qui peuvent les distinguer.

DE LYS.

Mais... cependant, M. du Noir....

M. DU NOIR.

Pardon..... Je vous parle peut-être avec trop de franchise; mais vous savez combien j'étais familier avec monsieur votre père. Nous nous sommes connus tous deux, non pas dans l'opulence au moins; il était loin alors de prétendre à un équipage; et les

six maisons que j'ai dans Paris appartenaient encore aux familles, qui, depuis, me les ont troquées contre du papier timbré.

DE LYS, souriant.

Mais on aurait tort de dire que vous êtes un sot, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Je me rappelle ce temps avec volupté, tout gueux que j'étais; mais je n'ai pas été si heureux que monsieur votre père. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Un fermier-général venait de le créer petit commis, lorsque j'obtins la place de second clerc dans ma première étude. Enfin, devenu, grâce à Dieu, procureur après dix années d'assiduité constante, nous nous sommes rendus mutuellement bien des petits services, et je lui ai fait gagner plus d'un procès, qui, sans vanité, étaient des plus difficultueux; aussi m'a-t-il toujours beaucoup distingué... Il m'aimait, je puis le dire.

DE LYS.

Il vous en a donné de fortes preuves en vous nommant l'exécuteur de ce testament qui me fait appréhender un partage.

M. DU NOIR.

Ce notaire lui aura fait peur; c'est un moraliste éternel; un moment de faiblesse est pardonnable dans cette passe-là. Moi-même je ne sais pas trop comment je m'en tirerai; mais, après tout, nous n'y sommes pas. (Après un moment de réflexion.) Ne craignez

rien, je vous ôterai cette épine-là du pied. Il y a tant de ressources dans notre art; il est si vaste, si profond, si compliqué, que, si jamais elle se présente, je saurai l'égarer dans un labyrinthe d'où elle ne pourra sortir... Il n'y a que ce notaire qui nous arrête; nous aurons de la peine à le gagner.

DE LYS.

Il faut que nous allions le voir encore.

M. DU NOIR.

C'est bien dit.... Je suis à vos ordres.

DE LYS.

Il ne vous aime pas, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Entre gens de notre robe, on se raccommode tout comme on se brouille.

(Félix entre.)

DE LYS.

On vient; je vous ai dit...

M. DU NOIR, se levant, et saluant.

Je me retire.

SCÈNE V.

DE LYS, CHARLOTTE, FÉLIX.

DE LYS.

Est-ce elle?

FÉLIX, tout bas.

Oui.

DE LYS.

Bien, bien...

FÉLIX sort, et fait avancer Charlotte.

Avancez, mademoiselle; je vous dis que votre frère est là qui parle à mon maître.

(A peine Charlotte a-t-elle fait un pas dans la chambre, qu'il sort en fermant la porte précipitamment.)

SCÈNE VI.

DE LYS, CHARLOTTE.

DE LYS, allant à la chambre.

Venez donc, ma belle enfant, venez..... De quoi avez-vous peur?

CHARLOTTE, voulant rouvrir la porte.

Monsieur, pardonnez-moi..... On me dit que mon frère est ici... Mon frère n'y est pas... On me trompe...

DE LYS.

Eh bien, votre frère... Il ne fait que de sortir... Il va rentrer, attendez-le une minute.

CHARLOTTE, s'efforçant toujours d'ouvrir.

Monsieur, je l'attendrai au logis, s'il vous plaît..... Mais cette porte, cette porte, s'est fermée.

DE LYS, souriant.

Oh! nos portes ne s'ouvrent pas comme cela; il y a un petit ressort invisible..... Mais craignez-vous de rester un moment avec moi? J'ai tant de choses à vous dire.

CHARLOTTE, prenant un ton grave et imposant, dans lequel on entrevoit cependant un peu de timidité.

Non, monsieur, je ne crains rien, vous pouvez dire ce que vous me voulez.

DE LYS, lui prenant les mains qu'elle retire.

Beaucoup, beaucoup de bien..... Mais il faut nous asseoir... Qu'avez-vous à regarder toujours à la porte?... Vous dites n'avoir pas peur..... Ah! la fausse brave? Ces petites mains-là sont toutes tremblantes... Asseyez-vous... Nous parlerons ensemble.

(Il lui présente un fauteuil.)

CHARLOTTE.

Monsieur, nous avons coutume de parler debout.

DE LYS.

Ah! charmante mutine! Allons, à votre fantaisie... Oh çà, dites-moi; regardez bien ce bel appartement, ces meubles, ces trumeaux; n'aimeriez-vous pas de loger dans un appartement semblable; d'avoir de belles robes, des bijoux, et de vous mirer dans ces grandes glaces? Tout ceci n'est-il pas bien délicieux, bien désirable, et tout ce qui s'ensuit?... Des domestiques, une bonne table, un carrosse... Oh! un carrosse roulant : pour celui-là, c'est un grand plaisir, n'est-il pas vrai?

CHARLOTTE.

Je ne devine pas encore ce que monsieur veut dire.

DE LYS.

Mais en effet; il n'est pas facile de se l'imaginer... Écoutez; si l'on voulait tout à l'heure vous donner

un grand état..... Par exemple, vous faire la femme d'un homme bien riche, à peu près comme moi; que donneriez-vous pour une fortune semblable?

CHARLOTTE.

Rien, monsieur.

DE LYS.

Rien!... La chère enfant, elle est naïve; elle croit pouvoir ne rien donner.

CHARLOTTE.

Je vous le dis sincèrement, monsieur; je n'envie point cette grande aisance où l'on oublie tout, où l'on s'oublie soi-même. Je ne pourrais point vivre dans cette abondance, sans songer que tout ce superflu est pris sur tant de malheureux qui sont dans le besoin..... Je parle ainsi, parce que je sais ce que c'est que l'indigence.

DE LYS, d'un ton appuyé.

Vous ne la connaîtrez plus, ni vous ni votre frère. Je veux faire sa fortune; je viens déjà de lui donner une bourse de louis. Comme il est parti joyeux! Comme il m'aime!

CHARLOTTE, avec étonnement.

Mon frère! Vous lui avez donné de l'argent! Ah! monsieur, laissez-moi courir à lui..... laissez-moi..... Qu'il vous le rende.

DE LYS.

Comment!

CHARLOTTE.

Une générosité si extraordinaire ne peut avoir en vous que des vues qui m'effraient.

DE LYS.

Voilà de grands mots! Mais je n'exige qu'un peu de reconnaissance.... Vous direz encore que vous ne pouvez rien, que vous ne m'entendez pas...

CHARLOTTE.

Je crains, au contraire, de vous avoir trop entendu... Je ne puis rester; faites-moi ouvrir, monsieur, faites-moi ouvrir, je vous en supplie... je vous en supplie...

DE LYS.

J'y perdrais trop, et cette complaisance serait cruelle à moi-même. Pourquoi voulez-vous que je me haïsse à ce point? Je m'aime un peu, voilà tout mon crime, si c'en est un. Si vous daigniez m'imiter, rien ne vous manquerait; vous seriez mieux avec moi, que si vous étiez la femme d'un duc, ou celle d'un prince.

CHARLOTTE, avec une fermeté noble.

C'est pour me faire de pareilles propositions que vous m'avez fait entrer ici, sous l'appât trompeur que mon frère m'y demandait! Vous nous outragez ainsi, parce que nous sommes pauvres et sans protection. Vous ne rougissez point de nous tendre de pareils pièges, d'augmenter le sentiment de notre infortune, par le mépris que vous faites de nous. Vous ne daignez pas nous supposer des vertus. Vous

croyez facile de nous déshonorer, parce que vous ne doutez pas même de votre triomphe. Vous le fondez peut-être sur l'excès de nos besoins. Que je suis heureuse d'avoir reçu une éducation honnête! Sans elle, je risquerais peut-être d'être séduite par ces faux biens que vous me proposez. Je perdrais le plus précieux des trésors; cette estime de soi-même, qui n'appartient qu'à qui sait se respecter; ce calme qui suit l'innocence; je les perdrais ces biens inestimables; on m'appellerait une malheureuse; je le serais; je ne pourrais plus rien regarder autour de moi, que la rougeur sur le front.

DE LYS.

Elle parle comme Paméla... Mais ce n'est point là un langage de campagne... Dites-moi un peu, où avez-vous vécu?... Vous avez donc vu du monde?

CHARLOTTE.

Depuis que nous avons quitté le village que je regrette, nous avons été forcés de demeurer dans plusieurs villes, et toujours avec d'honnêtes gens qui nous ont appris à bien parler, et à penser encore mieux. Mon frère et moi aimons à lire ensemble dans les courts momens de notre loisir : c'est un plaisir bien doux et qui ne nous coûte rien. Il suspend quelquefois nos peines. Parmi les livres que l'on nous a prêtés, je me souviens parfaitement de cette histoire de Paméla; et si vous l'avez lue, elle devrait vous avoir touché.

DE LYS, à part.

Je me doutais bien qu'elle avait lu... (Haut.) Vous avez donc été formée par des livres?

CHARLOTTE.

Et par le malheur, plus instructif encore.

DE LYS.

Vous croyez donc à tous ces romans, à ces tableaux chimériques?... L'exemple de Paméla est un peu fort... Eh bien, moi je vous prêterai des livres tout aussi estimés. J'ai là une bibliothèque avec des estampes telles que vous n'en avez jamais vu..... Sur ma parole, vous prendrez goût à cette lecture.

CHARLOTTE.

Je ne lis que les livres que mon frère approuve, et l'on a voulu nous en prêter qu'il a rendus tout de suite, et sans vouloir en lire les premières pages.

DE LYS.

Il est donc bien scrupuleux aussi votre frère?.... Est-il lecteur?

CHARLOTTE.

Nous avons été élevés ensemble aux mêmes occupations comme aux mêmes vertus.

DE LYS.

C'est à dire, que vous avez reçu les mêmes préjugés.... Il est bon de moraliser, mais c'est quand on ne trouve pas à faire mieux... Tous ces faiseurs de livres sont les premiers à rire sous le masque de ce qu'ils ont écrit. Quand on est jeune et jolie, on doit monter sur le trône des plaisirs. C'est là qu'on est

adorée et servie en reine. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette route facile et fortunée. Ces brillantes créatures couvertes de diamans, que l'on rencontre dans toutes les fêtes, et qui en paraissent les divinités, mourraient de faim, si elles n'avaient secoué un joug qui les captivait dans le malheur... La volupté ne ment jamais, jamais... (Avec passion et se saisissant d'elle.) Belle comme Psyché, aussi timide, aussi farouche qu'elle, tu te fais un monstre de l'amour. (Avec transport.) Va, ose le regarder seulement, et bientôt tu en seras folle.

CHARLOTTE, reculant tout agitée.

Monsieur, faites ouvrir à l'instant..... à l'instant même, ou j'oserai tout...

DE LYS.

Eh doucement, doucement; votre frère...

CHARLOTTE.

Je n'attends plus mon frère... Ah! s'il savait...

DE LYS.

Comment s'il savait?... Mais ne craignez rien de lui; il est d'accord avec moi. J'en fais mon favori. Il sent mieux que vous que c'est votre bonheur que je veux faire.

CHARLOTTE, avec indignation.

Homme vil! c'est devant moi que vous osez le calomnier aussi indignement! Vous l'avez surpris en lui faisant accepter cet argent. Il vous le remettra dès que... Vous saurez combien nous méprisons tout

ce qui vient de vous. Le besoin aura beau nous poursuivre, il ne pourra que nous faire mourir.

DE LYS.

Mais quelle fausse idée!... Sachez que je ne veux que votre aisance, votre félicité... Je vous offre un sort envié de tant d'autres, ma fortune, mon cœur. Une première proposition effarouche, d'accord... Mais revenez à vous... Je serai respectueux... Discutons seulement...

CHARLOTTE, regardant de tous côtés comme cherchant quelque chose.

Pour la dernière fois, monsieur, faites ouvrir.

DE LYS.

Oh, d'honneur, non... je m'en garderai bien.... Nous ne pouvons nous quitter que bons amis d'abord... En conscience, tout autre parti devient inutile...

(Charlotte se saisit intrépidement d'un fusil à deux coups, qu'elle aperçoit dans un coin.)

Mais que faites-vous, que faites-vous là?

CHARLOTTE, avec force.

Je sortirai... N'approchez pas.

DE LYS, effrayé.

Laissez ce fusil, mademoiselle, laissez-le.... Il est chargé à balles... prenez garde.

CHARLOTTE, d'un ton déterminé.

Malheur à lui s'il approche! (Elle frappe à la porte avec la crosse du fusil, et à grands coups redoublés, en criant.) Ouvrez, messieurs, ouvrez, ouvrez, de grâce.

(Aussitôt un des deux canons part, et le fusil tombe des mains de Charlotte.)

DE LYS, tombant dans un fauteuil.

Ah!

FÉLIX, en dehors, ouvrant la porte tout au large et avec précipitation.

Au secours!... au secours!... au secours!...

CHARLOTTE, se sauvant.

Ah Dieu!

(Félix et de Lys restent immobiles dans leur première attitude, en se regardant sans pouvoir parler.)

SCÈNE VII.

DE LYS, FÉLIX.

FÉLIX, après une longue pause.

Un coup de fusil!... D'où part-il?... Qui est blessé?... En vérité, je ne reviens point de mon premier effroi.

DE LYS.

Je suis moi-même tout étourdi.

FÉLIX.

Je ne devine pas comment...

DE LYS.

Pour m'échapper, elle enfonçait la porte avec ce fusil... Un des canons a pris feu... Elle a failli parbleu à me casser la tête...

FÉLIX.

Rien que cela, monsieur... Quelle audace avec sa vertu! (Ramassant le fusil avec précaution.) Mais c'est un scandale affreux. Toute la maison est en l'air; on va venir.....

DE LYS.

Courons vite au devant. Montrons que ce n'est rien.... Fais semblant de rire. (Avec humeur.) Eh ris donc...

FÉLIX, s'efforçant de rire.

Oui, oui, monsieur, je rirai... Ah! ah! ah!

ACTE III.

La scène se passe sur un large palier d'escalier, qui communique à l'antichambre de l'appartement de de Lys.

SCÈNE PREMIÈRE.

REMI, JOSEPH.

(Le vieux Remi est conduit par Joseph; il l'amène comme en triomphe, et dans le délire de la plus grande joie.)

JOSEPH.

C'EST ici la maison de notre bienfaiteur. Voici son appartement; courons embrasser ses genoux... Après vous, c'est lui que mon cœur chérit et honore. Par quel bienfait il a consolé les chagrins de ma vie!... Mon père! il n'est plus, il ne sera plus de douleur ni pour vous, ni pour moi.

REMI, s'asseyant.

Ah! mon fils, je me sens déja las. Depuis dix mois que mes jambes ne prennent qu'un faible exercice, je m'étonne moi-même de me voir marcher... Comme le plaisir succède à la peine! Que dis-je? Ai-je souffert? Non, le ciel m'a donné un bon fils; et tandis que

les riches ont des enfans barbares et dénaturés [1], les miens ont essuyé mes larmes; leurs tendres soins m'ont fait bénir la pauvreté et l'esclavage.

JOSEPH, embrassant son père.

Comme j'étouffais en vous embrassant dans la prison! Je vous déguisais les tourmens de mon âme; mais c'est ici que ma joie est pure, entière, inaltérable... Ah Dieu! je n'ose encore reporter la vue sur vos souffrances.

REMI.

Mes souffrances! Je suis homme, mon fils, j'en ai dû essuyer les peines. J'ai vu d'autres malheureux souffrans à mes côtés... Il était une douceur secrète que l'infortune n'a pu me ravir; c'était de sentir mon âme en paix, de me juger, de me connaître innocent. Si les coups de l'injustice m'ont fait verser quelques larmes, le désespoir n'est jamais entré dans mon cœur. Dieu, voyant ma soumission, m'a prêté le courage.

JOSEPH.

C'est votre cœur généreux qui vous a conduit dans les prisons. C'est la répugnance invincible que vous avez eue à faire enlever les meubles de vos frères les cultivateurs de la terre; et n'ayant pu justifier ces poursuites iniques qui revoltent l'humanité, vous

1. Les sorties contre les riches sont fréquentes dans cette pièce : cela diminue un peu l'intérêt qu'on peut prendre aux personnages qui les font, et, comme ce sont ordinairement les riches qui fréquentent le plus les spectacles, de semblables traits doivent nuire à la pièce dans leur esprit. On pourrait les supprimer à la représentation.

avez été considéré comme ayant dissipé les deniers royaux.

REMI.

Ah! plutôt mourir que d'être le ministre de ces cruautés... Va, lorsqu'au milieu des murs élevés de mon étroite prison, je pouvais découvrir un coin du ciel, je me trouvais consolé. Je me disais, Là réside le protecteur des malheureux. La terre les oublie; mais il n'en est pas un seul qui ne soit présent à ses regards.

JOSEPH, avec véhémence.

Mon père!... Et cependant la faim vous aurait dévoré dans ce séjour de larmes et d'horreur, si...

REMI, fort et vivement.

Arrête; et qu'est la Providence?... Dieu m'aimait, puisqu'il m'a conservé mon Joseph... Et ma Charlotte, où est-elle?

JOSEPH.

Je l'ai aperçue, je l'ai appelée, elle accourt... Viens, ma sœur, viens...

SCÈNE II.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, accourant et tombant aux pieds du vieillard.

Mon père, vous êtes libre!... Mon père est délivré!... Et quel Dieu!... Ah mon frère!... Félicité inattendue!

REMI.

Mes enfans, mes enfans, remercions tous le ciel... J'ai toujours espéré en lui. Mon contentement redouble des marques de votre tendresse... Nous ne serons plus séparés.

JOSEPH, apercevant de Lys.

Il vient à nous, mon père! le bienfaiteur qui nous rend tous trois à la vie.

SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, DE LYS.

REMI, s'en allant au devant de de Lys.

Ah! monsieur, comment m'acquitter de ce que je vous dois, et payer ce que vous me faites goûter en ce moment?...

JOSEPH, l'interrompant.

Jouissez de votre générosité... Mon père, que voici, était détenu en prison pour des dettes malheureuses. Il y serait peut-être mort dans les horreurs de la misère; mais, par le moyen de cet or que vous m'avez donné, j'ai obtenu son élargissement. Ses enfans le possèdent... Voilà l'emploi, monsieur, que j'ai fait de cette somme qui me fut si chère.

DE LYS, un peu interdit.

C'est bien, c'est bien. Asseyez-vous bon homme. J'aime à faire du bien, moi... Vous verrez.

JOSEPH.

Vous êtes un Dieu pour nous; nous vous chérirons, nous vous respecterons jusqu'au dernier soupir... Mon père, ma sœur, jetons nous à ses pieds. (A Charlotte qui pleure.) Tu pleures de joie. (Remi et Joseph vont pour s'incliner, de Lys les relève.) Monsieur, que ces larmes muettes vous expriment la plus vive reconnaissance! (A Charlotte qui est demeurée debout.) Eh quoi! tu ne te joins pas à nous! Charlotte serait-elle insensible, ingrate?... Tu m'étonnes! tu m'affliges!

CHARLOTTE, tenant les mains de son père.

Ah! Joseph, Joseph! suspends un moment... Non, non.

(Elle ne peut continuer, sa voix s'étouffe dans le sein de son père.)

DE LYS, voulant séparer Charlotte d'avec son père.

Allons, c'est assez, laissez un peu respirer ce vieillard en paix, ne l'accablez pas tant. Il aurait besoin de prendre quelque restaurant. Qu'il descende, je vais avertir qu'on le traite bien à l'office.

CHARLOTTE, tenant toujours les mains de son père.

Mon père! je ne saurais parler... Je ne puis...

REMI.

Eh bien, ma fille!... Tes sanglots...

CHARLOTTE.

Hélas! il vous faut retourner en prison.

JOSEPH, avec une surprise mêlée de douleur.

Que dis-tu, Charlotte?

CHARLOTTE.

On te trompe, mon frère, on t'abuse, et tu ignores...

DE LYS.

Paix, paix de grâce... Voulez-vous?...

CHARLOTTE.

Non, monsieur, non; si je me taisais je serais coupable; je trahirais leur honneur et le mien... Je ne leur ai jamais rien caché... Ils sauront tout.

REMI, se levant.

Comment donc, ma fille?...

CHARLOTTE.

Cet or qui vous a rendu libre, fut prodigué pour séduire mon frère et moi. Tout le bien qu'il veut nous faire n'est qu'au prix de mon déshonneur..... Mon père, retournez en prison.

REMI, avec noblesse.

Oui, sans doute, j'y retournerai dès ce moment et avec plus de joie que je n'en suis sorti. L'esclavage, monsieur, me sera moins dur que la liberté, parce que je vous la dois, et que je rougis de vous la devoir. Peut-être un jour l'aurais-je due à la pitié de cœurs vraiment désintéressés; alors mon âme se serait livrée au doux sentiment de la reconnaissance, au lieu qu'elle est déchirée de regrets amers. Je préfère les chaînes à vos offres honteuses. Je vais vous signer un billet, et vous offrir un titre qui vous donnera le même droit, car mon corps est le seul bien que je possède; mais plutôt mourir elle et moi, que de souffrir son infamie!

DE LYS.

Vous vous emportez bien vite. Suspendez un moment... Écoutez-moi...

REMI.

Qu'écouterais-je désormais? Que direz-vous, monsieur? Parlez, achevez votre ouvrage; poignardez le cœur d'un père; osez le corrompre pour faire une infâme de sa fille. Je suis pauvre, mais honnête; je n'ai jamais rougi de l'infortune, mais je me sens humilié de l'idée que vous avez conçue; et de quel droit comptez-vous me rendre votre complice?

DE LYS.

Je ne veux point vous humilier. Je suis riche, je puis ajouter, libéral. Il est en mon pouvoir de vous faire toutes sortes de biens. Est-ce là être criminel? Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous préférez votre misère à la fortune qui vous rit, vous...

(Il demeure interdit, muet devant le regard du vieillard.)

REMI, le fixant avec une noblesse tranquille, mais ferme.

Achevez, monsieur, achevez, vous n'osez, vous ne pouvez soutenir les regards d'un père... Misérable, dénué de tout, il vous anéantit; il vous révèle la turpitude et la bassesse de vos desseins, ou plutôt il vous éclaire en ce moment; car je me plais à croire que vous n'êtes pas un méchant. Non, vous ne l'êtes pas... Vous sentez que vous vous dégradez, que vous vous rendez vil à mes yeux. Allez, j'oublie mon injure pour vous faire connaître à quelle honte vous vous livrez...

JOSEPH, furieux.

Ah! barbare dont je n'ai pu deviner le cœur, pourquoi m'avoir abusé? pourquoi me montrer une ombre de félicité pour me précipiter tout à coup dans le désespoir? Ah! que n'ai-je su lire sur ce front perfide! J'aurais foulé aux pieds cet or que j'ai béni, j'aurais...

REMI, en père qui commande.

Paix! mon fils, paix! je vous l'ordonne.

JOSEPH, à part.

O tourment inconnu!... L'opprobre nous attendait, et ces coups partent de lui!

DE LYS, avec un peu de contrainte.

Mais vous ne m'avez point laissé achever.... Cet attachement pourrait devenir sérieux; épris de ses charmes, je pourrais former avec elle des liens qui banniraient tous vos scrupules : ce ne serait pas là, sans doute, le premier exemple que vous auriez vu, dans le cours de votre vie, du triomphe de la beauté, et la sienne est faite...

REMI.

Nouvelle insulte que je méprise, ou plutôt que je pardonne à un malheureux jeune homme qui n'a jamais conçu ce que c'est que l'honneur, ce qu'il exige, ce qu'il ordonne, ce qu'il inspire. Il est une juste et louable fierté qui convient plus souvent aux pauvres qu'aux riches mêmes. Je la sens, monsieur; et quoi que vous fassiez, vous ne m'abaisserez point. Non, jamais... Vous seriez dans les sentimens de l'épouser,

que je ne vous jugerais pas digne d'elle : ce n'est point par l'opulence que l'on s'égale à la vertu. Allez, je lui destine un autre époux, et qui saura la rendre heureuse. (Scène muette entre Joseph et Charlotte.) De ce pas je cours accomplir ce que mes vœux demandaient au ciel : c'est pour ce seul bonheur que j'aspirais au moment d'être élargi; il ne faut qu'une heure. Je reviendrai, monsieur, m'engager votre débiteur, et me livrer à vous... Vous croyez à ma parole?

DE LYS, à Remi.

Demeurez, soyez libre.

REMI.

Non, je ne veux vous rien devoir. (En montrant Charlotte.) Vous l'avez outragée.

DE LYS, allant à Charlotte.

Et vous, Charlotte; est-il vrai que vous me détestez?

(Geste muet de la part de Charlotte.)

REMI.

Il nous serait impossible d'accepter aucun de vos bienfaits; ils sont trop cruels, et malheur à qui les attire.... Ma fille! mon fils! (Ils vont comme pour s'éloigner.) Mais non, restez; et vous, monsieur, puisque le vice est encore étranger à votre âme, qu'elle peut être changée par l'exemple d'une vertu victorieuse de l'infortune, et par celui des révolutions de la fortune qui nous joue tous tant que nous sommes; soyez témoin d'un aveu que mon cœur ne saurait garder plus long-temps. (A ses enfans.) Voici le moment que je vous

ai promis, et je dois surtout m'expliquer devant monsieur, pour éteindre dans son cœur jusqu'aux dernières lueurs d'une espérance coupable... Charlotte... Joseph... Vous vous croyez frère et sœur.... Mes enfans, l'un de vous deux...

JOSEPH.

Qu'allez-vous dire!... L'un de nous deux n'est pas votre enfant?

CHARLOTTE.

Je tremble pour lui... Je tremble pour moi...

REMI.

Je serai toujours votre père; je vous aimerai toujours également: vous ne cesserez point d'être à moi; vos cœurs me resteront, j'en suis bien sûr... O ma Charlotte! Je t'ai souvent parlé de ton oncle et de son fils qui vivaient dans l'opulence; vous savez l'un et l'autre combien j'ai fait de recherches, et toutes hélas! infructueuses... Hé bien, Charlotte, apprends que c'est ton père, que c'est ton frère que je cherchais.

CHARLOTTE, avec douleur.

Je ne suis pas votre fille!

JOSEPH.

Je ne serais pas ton frère! O ciel!

REMI.

Un moment, chers enfans, et ne m'interrompez pas. (A Charlotte.) Tu m'as été confiée en naissant par mon frère. Ma femme te nourrit de son lait, et te servit de mère. Élevée avec mon fils comme sa propre

sœur, et forcé de vous laisser l'un à l'autre, je n'ai pas trouvé de moyen plus assuré pour vous conserver dans une union pure et fraternelle, que de vous laisser ignorer un secret dont j'ai toujours porté sur moi les preuves écrites en cas d'événement. Vous savez comme, frappé de plusieurs revers, errant de côté et d'autre, j'ai perdu jusqu'à l'espérance de retrouver les deux parens que j'ai inutilement redemandés à toute la terre. Ils avaient changé de nom. On les disait établis dans cette capitale; mais le sort m'a toujours enlevé jusqu'aux moindres indices... Charlotte, mon enfant, tu devrais vivre aujourd'hui dans l'opulence, et tu demeureras pauvre; mais tu auras la vertu, le courage, l'innocence et la paix de l'âme. Que ces biens te consolent de ceux que tu as perdus...

DE LYS, à part.

Il me faut écouter jusqu'au bout... Voilà qui m'intéresse fort.

REMI.

J'ai bien gagné le droit de disposer de toi. Il te faut un époux qui sache te connaître et t'aimer; il te faut un protecteur. Une union fortunée n'est pas interdite aux pauvres : c'est même un avantage que les riches semblent leur envier. (Joseph et Charlotte entrelacent leurs mains, et leurs regards expriment leurs sentimens mutuels.) Oui, mes enfans, je connais vos cœurs; ils sont nés l'un pour l'autre, et Joseph doit retrouver une épouse en perdant une sœur. (A Charlotte.) Parle; ne le préféreras-

tu pas non seulement à ce riche, mais encore à tout autre?

(Ils s'embrassent.)

CHARLOTTE.

Ai-je besoin de le dire?

DE LYS, à part.

Quelle scène! quel rapport! quel trouble s'empare de moi!

JOSEPH.

Charlotte!... Ah! c'est pour la vie.

CHARLOTTE.

Mon...

JOSEPH.

Oublie le nom que tu allais prononcer, oublie-le pour un autre non moins cher... Sous quelque titre que je l'obtienne, il ne me sera pas possible de t'aimer davantage.

REMI, à de Lys qui reste pensif en les contemplant.

Voyez si tout ce que vous possédez vaut un seul de nos tressaillemens. Ah! si vous pouviez sentir ces mouvemens purs et doux... (Avec transport.) Riches malheureux, gardez votre or indigent, et laissez-nous la volupté des larmes. (Il presse ses enfans dans ses bras.) Allons, mes enfans, je vous conduirai, suivez-moi: l'air que l'on respire ici n'est pas bon... Monsieur, j'ai voulu vous rendre le premier témoin de la déclaration que je dois faire publiquement. Il faut qu'il en soit dressé un acte dans les formes, ensuite je reviendrai... Je vous ai déja engagé ma parole, adieu.

(Joseph et Charlotte se sont déja éloignés.)

DE LYS, arrêtant Remi et le tirant à part.

Un mot.

REMI.

A mon retour, monsieur, à mon retour, et je suis tout à vous... Craignez-vous pour votre somme? je vais vous signer un billet... Accordez-moi seulement une heure.

DE LYS.

Je ne vous demande qu'un mot. Dites-moi de grâce votre nom et de quel pays vous êtes.

REMI, en s'en allant.

Remi, de Montboson, en Franche-Comté... Serviteur.

SCÈNE IV.

DE LYS, extrêmement agité, et se promenant à grands pas.

C'est lui, c'est elle, ce sont eux... Oh! je ne puis en douter... Rencontre fatale! Sort perfide! J'ai manqué de me trahir. Il faut ici de la prudence, de l'activité. Le premier pas, sans doute, est de ne point les laisser échapper par la ville. Je leur donnerai de l'argent et les renverrai sur le champ hors de Paris. (Il sonne, un domestique entre.) Dubois, courez vite après eux; engagez-les à revenir tout de suite. Dis-leur que j'ai quelque chose d'important à leur communiquer, et que cela ne souffre aucun retard. Acquitte-toi bien de ta commission. (Le domestique sort.) Je les retiendrai ici. J'abjurerai devant eux cette frivole fantaisie qui

m'a surpris je ne sais comment. Je prodiguerai l'or avec les démonstrations d'un zèle purement généreux. Dès demain je les ferai embarquer pour la province. Avec une chaumière et quelques arpens de terre, je les rendrai bien contens. Oui, voilà ce qu'il faut faire pour réussir.... Mais je suis tout tremblant : je voudrais, je ne sais... Que deviendra tout ceci ?

(Il marche à pas précipités.)

SCÈNE V.

DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

Ah, M. du Noir, bon jour; vous venez fort à propos.

M. DU NOIR.

Dieu merci, je vous retrouve. Je craignais fort de ne pouvoir vous rencontrer; car...

DE LYS.

Écoutez-moi... J'ai à vous dire...

M. DU NOIR.

Laissez-moi vous annoncer auparavant...

DE LYS, avec impatience.

Eh! non, c'est moi qui dois vous apprendre...

M. DU NOIR.

Mais, de grâce, prêtez-moi l'oreille...

DE LYS.

Volontiers, après que je vous aurai dit...

M. DU NOIR.

Mais si vous saviez...

DE LYS.

Je sais cela.

M. DU NOIR, avec vivacité.

Vous, vous? C'est étrange; vous savez que je viens de recevoir de leurs nouvelles. Vous savez cela?

DE LYS, frappant du pied.

Oui, je le sais mieux que vous.

M. DU NOIR.

Vous m'impatientez : apprenez, apprenez que cette sœur est à Paris avec un vieil oncle et un cousin.

DE LYS.

Je le sais, je le sais, morbleu! je ne le sais que trop.

M. DU NOIR, étonné.

Vous le savez! Et d'où s'il vous plaît?

DE LYS.

Nous les cherchions bien loin; ils étaient sous nos yeux.

M. DU NOIR.

Sous nos yeux!

DE LYS.

Ce tisserand dans ce galetas, frère et sœur supposés; ce père en prison; tout cela sort d'ici.

M. DU NOIR.

Est-il possible!...

DE LYS.

Ils étaient là; à ce qu'ils ont dit, je les ai reconnus.

M. DU NOIR, stupéfait.

Là! ils étaient là?

DE LYS.

Eh oui... Si vous saviez ce qui s'est passé entre moi et cette famille indigente. J'avais donné cinquante louis à ce tisserand; ils ont servi à tirer le père de prison.

M. DU NOIR, avec humeur.

Que diable vous avisiez-vous aussi de donner votre argent! Cela porte toujours malheur.

DE LYS.

Le père m'a fait l'offre de me faire un billet.

M. DU NOIR.

Un billet! prenez, prenez; mais surtout faites m'en faire le modèle : qu'il n'y soit pas dit que la somme dont il se reconnaît débiteur a servi à le retirer de prison; car nous ne pourrions plus l'y faire rentrer.

DE LYS.

Oh! ce n'est point cette misérable somme qui m'inquiète.

M. DU NOIR.

Vous avez tort... Mais cette canaille va faire du train... Ils savent donc que vous êtes...

DE LYS.

Rien à mon égard; ils ne se doutent seulement pas...

M. DU NOIR, avec joie.

Ils ne savent rien? Oh! laissez-moi faire, laissez-moi faire. Je les écarterai bien vite. Allez, je les ferai

coffrer tous trois en prison; ils me doivent trois termes : où sont-ils, où sont-ils?

DE LYS.

J'ai fait courir après eux pour mieux les retenir; vous allez les voir, vous allez les voir.

M. DU NOIR.

Bon, bien imaginé... On vient... Prenons bien garde à nous. Les voici.

SCÈNE VI.

DE LYS, M. DU NOIR, DUBOIS.

DE LYS, avec impatience.

Hé bien ?

DUBOIS.

Monsieur, il ne m'a pas été possible de les faire revenir sur leurs pas. Le vieillard m'a juré qu'il serait ici dans une heure; mais il m'a dit vouloir auparavant parler à un notaire. Il m'en a demandé un de confiance, un honnête homme, un bon humain. Je lui ai enseigné le vôtre; ils y coûrent.

DE LYS, furieux.

Malheureux!.. Tu périras de ma main.

DUBOIS, tremblant.

Eh! monsieur, est-ce que j'ai mal fait? Ce notaire n'est-il pas un fort honnête homme?

DE LYS.

Retire-toi, crains ma colère... Retire-toi.

(Dubois sort.)

SCÈNE VII.

DE LYS, M. DU NOIR.

M. DU NOIR.

Mais il y a une destinée qui nous joue... C'est un sort, c'est un sort.

DE LYS, allant et venant.

La fureur me transporte.

M. DU NOIR.

Au surplus, quand votre valet n'eût pas indiqué votre notaire, le premier auquel ils se seraient adressés n'aurait pas manqué de les instruire de tout, parce qu'il est annoncé qu'on a quelque chose de très intéressant à dire à votre sœur ou à ses héritiers. On a même promis une récompense à celui qui pourrait en donner des nouvelles; et, dans les Affiches d'aujourd'hui, un commis de receveur des tailles y fait savoir qu'elle est à Paris, ainsi que son frère, et que son oncle est détenu en cette ville pour deniers royaux, ses meubles n'ayant pas suffi pour le libérer.

DE LYS.

Mais que faire? Comment parer ce coup terrible?

M. DU NOIR.

Habillez-vous, et faites auparavant courir chez ce notaire, afin qu'il vous attende et qu'il ne soit visible

pour personne... prévenez-le bien d'être seul, et mettez la plume à la main sur le champ.

(De Lys est comme un fou, il sonne tous ses laquais; les laquais arrivent.)

DE LYS.

Mon secrétaire?

UN LAQUAIS.

Monsieur, il est sorti.

DE LYS, se promenant.

L'impertinent! le fat! Quand j'ai besoin de lui. Allez, allez..... Restez..... Sortez tous..... Comme tout s'enchaîne! Si je n'avais pas donné une bourse de louis, il ne serait pas sorti de prison, il ne serait pas venu ici, il n'aurait pas eu l'adresse de mon notaire... Jour fatal! maudite fantaisie!

M. DU NOIR.

Mais, monsieur, il faut écrire deux mots absolument.

DE LYS, se désespérant.

Mon secrétaire absent puis-je écrire [1]!

M. DU NOIR.

Eh! monsieur je vous en servirai.

DE LYS.

A la bonne heure, que ne me disiez-vous?... Passons dans mon cabinet. (Il sonne.) De l'encre, une plume. Vous me dicterez tout au long comme il faudra mettre, entendez-vous, tout au long. (Regardant ses domestiques.) Je chasserai tous ces coquins-là.

1. Excellent trait d'épigramme et de comique.

ACTE IV.

Le théâtre représente le cabinet d'un notaire. Il est assis en robe de chambre devant son bureau garni de papiers et de cartons.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE NOTAIRE. Il lit et signe.

Que d'emprunts! On n'a jamais vu de siècle plus affamé d'argent... Où passe-t-il? (Il secoue la tête.) Mauvaise affaire que tout ceci. Plus de fonds, plus de crédit!... Ce particulier jouissait de la confiance publique; c'était pour lui une mine inépuisable... Le maladroit l'a imprudemment fermée, et il voudrait encore... (Il lève les épaules.) Quelle impéritie! (Un clerc entre, et lui présente des papiers à signer) Qu'est ceci?... Ah! c'est cet usurier qui a fait banqueroute... On arrange tout aujourd'hui. Quel brigandage! Et ces héritiers sont-ils venus? Prendront-ils jour enfin pour finir?

LE CLERC.

Un instant après que vous êtes sorti, M. Durand les a voulu accorder définitivement, et trois heures entières de contestations n'ont rien avancé... Ils vont plaider.

LE NOTAIRE.

Quelles petites âmes avec leurs titres et leurs biens! Que de bassesses l'intérêt leur fait faire! Je les ai vus, au moment du décès, venir m'assaillir comme une troupe de loups acharnés l'un contre l'autre. Leurs yeux affamés me disaient, tout est à moi, rien à mon frère, et cependant le moins riche a plus de quarante mille livres de rente.

LE CLERC.

Monsieur, il est encore venu ce père avec son gendre futur.

LE NOTAIRE.

Et bien?

LE CLERC.

Ils ne sont pas encore tout-à-fait d'accord; ils ne se tiennent plus qu'à mille écus.

LE NOTAIRE.

Est-il possible de marchander ainsi un lien heureux! Le bonhomme de père est attaché à ses écus. Il lui en a coûté pour les amasser, d'accord; mais il me paraît moins méprisable que celui qui, malgré l'amour qu'il prétend avoir pour sa fille, s'obstine impudemment à ne vouloir l'épouser qu'à tel prix... J'ai beau voir de ces choses-là depuis trente ans, je ne peux m'y accoutumer.

LE CLERC.

Ce financier a envoyé... C'est celui-là qui retient de force sa fille au couvent.

LE NOTAIRE.

Faute, dit-il, d'avoir assez d'argent pour l'établir; tandis que tout le monde sait les dépenses ruineuses où le jettent les petits soupers qui le déshonorent... Quelles gens!

LE CLERC.

Tantôt doit repasser cet homme veuf, pour son contrat. Ce n'est qu'à vous, monsieur, qu'il prétend avoir affaire.

LE NOTAIRE.

A moi!... Je le remercie. Jamais il ne m'induira à lui dresser son acte dans ses intentions perverses. Quelle voie criminelle cet aveugle père veut prendre pour ruiner des enfans en bas âge, à l'avantage d'une seconde femme!... Je ne crois pas qu'aucun de mes confrères se prête à de pareilles supercheries; je ne le crois point, et malheur à celui qui en serait l'instrument. (Il signe.) Monsieur Renaud, souvenez-vous bien, si jamais vous parvenez à une de nos charges, souvenez-vous des devoirs dont un notaire est comptable à la société. Ce n'est pas assez de les remplir avec cette intégrité ordinaire qui le met à l'abri des reproches, il faut veiller avec une scrupuleuse sévérité, à ne rien laisser faire que dans la rigide équité: c'est à nous enfin à sonder, à pénétrer le fripon, à le démasquer, à le faire rougir, s'il est possible, en lui dévoilant sa propre turpitude... C'est ainsi qu'on se rend utile à la patrie, et qu'on dort satisfait et content de soi-même.

LE CLERC.

Monsieur, votre exemple m'en dit assez. Il serait à souhaiter que tout homme en place regardât son état comme vous regardez le vôtre.

LE NOTAIRE.

Paix, paix! mon cher ami... Ne parlons ici de personne; marchons droit, et n'apercevons pas ceux qui s'écartent. Que ce qui n'est pas honnête soit absolument étranger même à notre pensée. (Un domestique apporte une lettre de la part de M. de Lys.) Donnez. (Il lit.) Il me prie de n'être visible que pour lui seul; il me dit qu'il va venir avec son procureur, pour concerter... Je sais de quoi il s'agit. Ce procureur et ce jeune homme... Nous ne nous accorderons point ensemble; et ces informations que j'ai fait faire... Quoi! on n'aurait reçu aucune nouvelle?

LE CLERC.

Aucune, monsieur.

LE NOTAIRE.

Au moins les Petites Affiches ne sont pas encore arrivées?

LE CLERC.

Pas encore, monsieur.

LE NOTAIRE.

Vous me les apporterez sur le champ... Cette affaire m'attriste toutes les fois que j'y songe : c'est bien malheureux!... Ils souffrent peut-être la plus extrême misère, tandis qu'ils possèdent une fortune qu'ils ignorent. (Il soupire.) Donnez-moi ce carton n° 307; de

ce côté.... Mettez-le là. (On dépose le carton sur le bureau. Un petit clerc entre et apporte des grosses.) C'est collationné? bon... Emportez ces papiers... Pour peu qu'on ait besoin de moi, avertissez-moi tout de suite, et ne faites attendre personne. Rien n'est plus cher à Paris que le temps... Le mien est consacré au public, et je me dois tout entier à son service.

LE DERNIER CLERC.

Mais, monsieur, il y a dans l'étude un vieux paysan, un garçon et une fille... Cela a l'air d'un mariage. Ils voudraient ne parler qu'à vous; mais je n'ai pas cru devoir vous interrompre à cette heure. Ils attendent.

LE NOTAIRE.

Pourquoi ne m'avoir pas averti plus tôt? Je vous ai prévenu plus d'une fois de me laisser toutes ces bonnes gens... Que mon maître-clerc fasse les marquis, les duchesses, les financiers, oh! tant qu'il lui plaira, j'y consens; mais pour les pauvres, je me les ménage; c'est là ma récréation... Allez vite, qu'ils montent [1].

SCÈNE II.

LE NOTAIRE.

Voyez un peu comme l'étourderie les rend négligens!... Je ne veux plus aussi que l'on cire mon esca-

1. Ce genre de scène est celui dans lequel Mercier excellait: il y montre toujours la connaissance du monde et des affaires.

lier ni mon cabinet. Ils ont peur de venir jusqu'à moi, et je ne suis jamais plus content que lorsque leurs souliers à clous ont bien rayé mon parquet. J'ai souvent trouvé des âmes neuves et grandes dans ceux que l'orgueil appelle petites gens. Je suis dégoûté des joues et des talons rouges. Je les ai vus de près. Triste besogne! Affligeant travail! Je ne veux plus avoir affaire aux grands [1]; mon cœur souffre trop à les entendre.

(Ici on voit le vieux Remi, Joseph et Charlotte. Ils se frottent les pieds au dernier paillasson et hésitent pour entrer. Le Notaire se lève et va au devant d'eux.)

SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Entrez, entrez, mes amis, entrez donc... Laissez, laissez, cher papa; vous êtes bien, très bien, entrez...

REMI ET JOSEPH.

Monsieur, monsieur, nous venons...

LE NOTAIRE.

Premièrement asseyez-vous tous trois...

JOSEPH.

Nous craignons...

REMI.

Ah! monsieur...

1. Encore une fois les traits contre les grands et les riches reviennent trop souvent. Il ne faut jamais attaquer une classe de spectateurs: *parcere personis.*

LE NOTAIRE.

Mettez-vous à votre aise avant tout... Asseyez-vous, je vous en prie... (Ils s'asseyent.) Là bien... Parlez présentement... Est-ce un contrat de mariage dont il s'agit?

JOSEPH.

Monsieur! comme vous devinez!... Oui, monsieur.

LE NOTAIRE.

Tant mieux... Voilà une bien jolie fille, qui, de plus, est fort modeste : c'est un plaisir pour moi que de voir un pareil couple... Hé bien, mes chers amis, vous devez être d'accord? Il n'y a plus que vous autres qui fassiez des mariages, car pour ceux des villes, pour peu qu'il y en ait, on ne peut plus les appeler que des marchés.

REMI.

Hélas! monsieur, nous sommes parfaitement d'accord; mais il y a quelque chose qui peut nuire à cet accord mutuel, c'est pour cela que j'ai demandé à ne parler qu'à vous. Je désire que ces deux enfans soient unis; il le faut, c'est tout mon espoir, le seul bonheur que j'attende ici bas avant que de descendre au tombeau. Mais, monsieur, le croiriez-vous, à nous trois nous n'avons pas... Je n'ose achever; cependant il faut parler...

JOSEPH.

Mon père, permettez, je vais dire pour vous.

REMI.

Non, Joseph, laisse-moi dire; monsieur, je viens

vous implorer, vous révéler notre triste sort... Je viens... Ah! mes idées se troublent...

LE NOTAIRE.

Pourquoi hésitez-vous? Il ne faut jamais trembler comme cela devant votre semblable, dont le devoir est, dans tous les temps, de vous écouter et de vous être utile.... Je vous respecte, car vous me paraissez un bien digne homme.

REMI, se levant et tendant les bras vers lui.

Sans argent..... Nous n'avons rien à vous donner, monsieur, et je ne sais comment m'y prendre pour vous prier de protéger leur mariage. Je demande seulement qu'ils puissent être unis : car, quant à la vie, ils sont laborieux et sobres, ils auront toujours du pain; et la Providence qui les a aidés jusqu'ici, daignera peut-être les favoriser davantage.

LE NOTAIRE.

Je vous loue, et vous avez raison de penser ainsi. Oui, sans doute, je veux les voir unis. Mon cœur même en éprouve une joie secrète : ce qui concerne mon ministère, sera bientôt fait, et je ne demande rien pour l'heureux pouvoir de l'exercer.

(Geste muet entre Joseph et Charlotte.)

REMI.

Hélas! monsieur, que de bonté! Cependant ils peuvent concevoir des espérances, voilà pourquoi je désire que le contrat se fasse; car le père de cet enfant.... Vous saurez tout.... Mais on m'a dit qu'il y

aurait quelques difficultés : l'une est ma nièce, l'autre mon fils... Je voudrais savoir...

LE NOTAIRE, d'un ton sérieux.

Cousins-germains!... Il est vrai... c'est un obstacle.

JOSEPH.

Un obstacle!... Je suis perdu!... Ah Charlotte!

LE NOTAIRE.

Ne vous alarmez point. Quoique, par le concile de Trente, il soit défendu d'accorder des dispenses pour les mariages des cousins-germains, si ce n'est à de grands princes et pour des raisons d'État, d'autres raisons font qu'on en accorde depuis long-temps à tous ceux qui les demandent; ainsi avec un peu de temps et un peu d'argent, on aura plein pouvoir.

JOSEPH, à Charlotte.

On aura plein pouvoir.

LE NOTAIRE.

J'avancerai cette somme. Ils me paraissent trop bien assortis pour les laisser languir.

REMI.

Ah! monsieur... Votre générosité...

LE NOTAIRE, la plume en main.

Quel est votre état?

REMI.

Je vivais du labourage.

LE NOTAIRE, avec âme.

Bon, si vous saviez combien j'honore, combien je chéris les agriculteurs!

REMI.

Accablé de plusieurs calamités qui ont fait ma ruine, et poursuivi pour des deniers royaux, dont le recouvrement me devint impossible, je fus traîné dans les prisons...

LE NOTAIRE.

Je vous entends... Il y a des hommes bien durs; mais abandonnons-les à leur propre insensibilité.... Ils seront punis... Dites-moi, mon père, dans quelle province étiez-vous établi?

REMI.

En Franche-Comté, à Montboson.

LE NOTAIRE, avec intérêt.

A Montboson? Mais c'est tout juste là l'endroit. Vous m'allez faire plaisir. (Il se lève et fouille dans le carton.) Je suis à la recherche d'une certaine famille : peut-être en saurez-vous quelques nouvelles. (Il lit plusieurs papiers à voix basse, et l'élevant tout à coup.) En 1750, le nommé Pierre-Alexis Remi...

REMI.

Hélas! monsieur, que ce soit une nouvelle infortune prête à m'accabler, je ne puis nier la vérité, c'est moi...

LE NOTAIRE, étonné et jetant un cri.

Vous! Pierre-Alexis Remi!

REMI.

Bien moi, monsieur, bien moi.

LE NOTAIRE, les mains tremblantes de joie.

Prenez garde; êtes-vous frère d'Isidore Remi, surnommé depuis de Lys?... lequel fut absent...

REMI.

Oui, monsieur, c'est mon frère, c'est le père de cet enfant, c'est ce frère que je cherche et dont je n'ai point eu de nouvelles depuis tant d'années; vous allez voir des papiers qui constatent ce que j'avance. (Il fouille dans ses poches.)

LE NOTAIRE y jette un coup d'œil et s'écrie transporté.

Ah! mes chers amis! Le ciel vous amène à moi. Jour heureux!... Je ne me sens pas de joie... La voilà donc cette chère enfant que nous cherchions de tous côtés... Eh, vous ne lisez donc pas les Petites Affiches?

REMI.

Jamais, monsieur; je ne sais même ce que c'est.... Son père vivrait-il? le connaîtriez-vous? Le connaîtriez-vous? Ah! parlez; quels que soient ses torts, il est mon frère.

CHARLOTTE.

Je suis tout émue... Joseph!... Joseph!...

JOSEPH.

Écoutons, écoutons. Ah! monsieur, achevez...

LE NOTAIRE, à Charlotte d'un ton grave et avec sentiment.

J'ai connu votre père, je l'ai connu... Je suis celui qu'il envoya chercher à ses derniers momens...

CHARLOTTE, avec un ton douloureux.

Il est mort!...

LE NOTAIRE.

En regrettant de ne vous avoir pas à ses côtés pour fermer sa paupière. Il est mort en vous aimant, en appelant sa fille, en voulant réparer l'oubli.... Il m'a dicté un testament que voici... Il a laissé cent quatre-vingt mille livres de rente : vous n'êtes que deux enfans à partager. Il faut aujourd'hui que je vous présente à votre frère, qui vit ici dans l'opulence sous le nom de monsieur de Lys, que son père avait pris.

(Les trois personnages expriment leur surprise par un langage muet. Leurs yeux se parlent, et ils s'écrient presque ensemble.)

JOSEPH.

Ah ! Charlotte.

REMI.

Voilà tes vertus récompensées... Le Ciel est juste.

CHARLOTTE.

Est-ce une illusion ?... Mon père... Quoi ! Ce monsieur de Lys serait mon frère !

LE NOTAIRE, à Charlotte.

Vous le connaissez ?

CHARLOTTE.

Je ne le connais que trop.

JOSEPH.

Oui, si c'est lui qui demeure rue du Coq...

LE NOTAIRE.

C'est lui-même.

REMI, se levant.

Monsieur, nous sortons tous trois de chez lui.

LE NOTAIRE, surpris.

Eh! comment donc? Vous! chez lui! Apprenez-moi... Que je sois informé de tout ce qui a pu vous amener dans sa maison...

REMI.

Ah! dispensez-moi, monsieur, de vous faire un détail qui ferait rougir notre front. Dans quelles mœurs a-t-il été élevé? Le malheureux, avec ses viles richesses! que n'est-il plutôt resté dans la pauvreté avec nous! du moins il eût été honnête et vertueux. Mais, hélas! corrompu par l'opulence, c'est un séducteur, un débauché... Il croyait ce matin pouvoir acheter sa vertu... Il a osé à moi m'en proposer le prix.

LE NOTAIRE.

Êtes-vous toutefois demeurés inconnus l'un à l'autre?

REMI.

Je ne me suis nommé que prêt à le quitter... Se souviendrait-il de mon nom?

LE NOTAIRE.

S'il s'en souvient! Oui, certes, et d'une manière qui humilie son orgueil et qui alarme son avarice.

SCÈNE IV.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, LE NOTAIRE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Lys descend de voiture.

REMI.

Lui? Il viendrait... Il nous poursuivrait ici!...

CHARLOTTE.

Ah! que je sois préparée à soutenir sa vue.

LE NOTAIRE, au Domestique.

Qu'il attende un moment; quand je sonnerai, vous l'introduirez. (Le Domestique sort.) Mes bons amis! Voici un des plus beaux jours de ma vie. Oh! que je rends grâce au ciel de cette rencontre fortunée! que je bénis la main de la Providence!... Vous n'allez plus être pauvres : vous n'aurez plus besoin de personne; vous serez riches; vous jouirez du bien qui vous appartient, et que méritaient vos vertus. (Il met la main sur un papier qui est à sa droite.) Voici un testament que je dois vous lire... Charlotte, voici la signature d'un père que vous ne pouvez vous rappeler d'avoir vu. Hélas! il a bien songé à vous dans ses derniers instans...

CHARLOTTE, se penchant avec respect et baisant la signature en larmes.

Ah! pourquoi n'est-il plus!

JOSEPH.

Laisse-moi baiser aussi son nom..... Ton père doit être le mien.

LE NOTAIRE, se levant.

Vous allez entendre ce qu'il a dicté. Je vous lirai ce testament; et puisque votre frère est là, je vais le faire entrer; mais pour rendre le premier abord plus tranquille, passez tous trois dans ce cabinet. De là

vous entendrez ma voix. Quand il sera temps, je vous en ferai sortir. Je veux presser, frapper, changer ce cœur endurci. Ah! s'il pouvait se rendre, que je serais content de moi-même!

REMI.

Monsieur, qui vous rend si bon envers nous?

LE NOTAIRE.

J'ai fait le serment d'être juste; je n'accomplis qu'un devoir... Entrez, mes bons amis...

(Il ouvre la porte du cabinet et la referme sur eux. Il sonne, un domestique entre.)

Monsieur de Lys peut être introduit...

(Le domestique sort.)

Nous verrons s'il gardera son injuste projet. Il n'y a plus à dissimuler. Le partage est de plein droit. Je suis fâché néanmoins que ce procureur soit l'exécuteur testamentaire. C'est son conseil; et comme la chicane lui est familière... Les voici.

(Il les salue, fait approcher des sièges, et va s'asseoir très gravement dans son fauteuil.)

SCÈNE V.

LE NOTAIRE, DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

Monsieur, nous venons toujours pour cette affaire. Il est singulier d'agir de la sorte. Nous avons les bras liés; car enfin, une moitié sur laquelle on est toujours inquiet: il faudrait cependant finir cela...

LE NOTAIRE, froidement.

Messieurs, avez-vous reçu quelques nouvelles? Sauriez-vous où peut être celle sans laquelle on ne peut rien terminer?

DE LYS, s'emportant.

Rien terminer!... Voilà votre langage, messieurs; vous vous ressemblez tous; cela est affreux. Des délais qui n'ont pas le sens commun. Elle n'est plus sans doute, depuis long-temps, et je dois, moi, demeurer encore frustré parce qu'elle est morte?... En vérité, monsieur, mes affaires ne s'arrangent point de ce retard.

LE NOTAIRE.

Je vous l'ai déja dit, monsieur, il vous faut un jugement qui vous envoie en possession des biens de cette sœur que vous supposez morte si gratuitement. Vous avez vu qu'il n'y a eu qu'un officier public qui ait pu suppléer cette sœur, lors de la levée des scellés, la confection d'inventaire et la vente des meubles. La loi prend les absens sous sa protection. Elle ne veut pas confier leurs intérêts à leurs parens; et si, après un certain temps d'absence prouvée, elle leur permet de s'emparer des biens de l'absent, ce n'est qu'à la charge de les lui rendre. Cet envoi en possession ne donne pas même la propriété à l'héritier apparent, mais une simple administration dont il est comptable envers l'absent en cas de retour; et cet héritier ne peut vendre, aliéner ni hypothéquer les biens de l'absent, qu'après cent ans, pendant lesquels

la loi le fait présumer vivant[1]. Il est étonnant que M. du Noir, votre conseil, ne vous ait pas confirmé toutes ces vérités. Ainsi, l'extrait mortuaire de votre sœur peut seul faire disparaître cette présomption de la loi; car cette sœur peut fort bien être en pleine santé, et venir à l'instant même réclamer sa légitime.

M. DU NOIR.

Mais vous entendez bien qu'on ne partage pas ainsi avec une inconnue; et quand la sœur de monsieur s'offrirait à l'instant, nous la représenterions comme un imposteur qui veut s'emparer du nom et du bien d'une famille. Permettez-moi de vous le dire, monsieur, une tentative comme celle-là réussit bien difficilement, parce qu'on ne présume pas qu'un père se soit déterminé à priver son enfant de son état : aussi les juges ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu que quand ils se voient subjugués par des preuves éclatantes et victorieuses; mais heureusement que rien n'est plus difficile à saisir que la chaîne des faits qui conduisent à la découverte d'un état. Elle rapportera, me direz-vous, son extrait baptistaire; hé bien, nous verrons s'il est signé du père. La naissance établie avec certitude ne suffit pas, il faut pousser la preuve de l'identité jusqu'à la dernière évidence; c'est-à-dire qu'il faut appliquer la

1. Est-il nécessaire de dire que toutes ces dispositions sur les absens ont été changées par le *Code civil?* Si l'on rejouait la pièce, on pourrait aisément substituer à cet endroit un autre passage plus en rapport avec notre législation actuelle.

preuve de la naissance spécialement et exclusivement à l'individu qui réclame la filiation, et cette application ne peut se faire que par une suite de preuves qui établissent la possession d'état acquise par la naissance.

On demandera, me direz-vous encore, à être admis à la preuve testimoniale. Nous nous y opposerons de toutes nos forces; et si cette preuve est permise, nous détruirons les témoignages par des reproches, par des faits justificatifs, par des enquêtes contraires. Enfin, nous prendrons l'inscription de faux [1]....

DE LYS, couché sur son fauteuil.

Oui, c'est bien dit, l'inscription de faux...

LE NOTAIRE.

Contre ce que vient de dire monsieur, à la bonne heure. (S'adressant à M. du Noir.) Vous comptez apparemment parler à cette sœur, ou votre but est de ruiner votre client par une condamnation de dépens.

M. DU NOIR, s'adoucissant et s'approchant du Notaire.

J'aurais encore des moyens; mais, tenez, il faut vous parler naïvement. Nous venons ici à dessein : entrez un peu dans les vues de monsieur, et je vous réponds d'une entière reconnaissance. Il a besoin de ses fonds en entier..... Que ferait cette fille d'une somme pareille ?..... Peu de chose la contentera. Écoutez; n'avez-vous pas vu ici de pauvres gens?

1. Toutes ces objections sont bien faibles pour qui connaît un peu les affaires. Rien n'est si facile à Charlotte et à Rémi que de prouver leur possession d'état. Ils sont connus dans leur pays.

nous savons qu'ils y sont entrés; nous le savons; je vois le dessous des cartes. Allons, vous ne voudrez pas être méchant avec nous, nous faire la guerre; et je vous jure que vous pouvez compter sur... Vous serez content, vous serez content... (A de Lys, tout bas.) Il faut le gagner.

DE LYS, bas à M. du Noir.

Oui, oui.

LE NOTAIRE, avec tranquillité.

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous...

M. DU NOIR, avec un rire forcé.

Vous comprenez très bien qu'il ne s'agit plus que de s'arranger amiablement. Monsieur est raisonnable; il veut bien lui accorder quelque chose pour retourner en son pays; il pourra même lui faire une petite pension fort honnête, toutefois après qu'elle aura fait une renonciation en forme. Cet article est préalablement nécessaire. Elle n'aura pas un sou auparavant, d'abord.

LE NOTAIRE, à de Lys.

Monsieur se flatte-t-il de pouvoir réussir dans ce projet?

DE LYS.

Il ne tiendra qu'à vous de nous prêter les mains, car monsieur étant l'exécuteur testamentaire, il sait comme il faut l'interpréter.

LE NOTAIRE, prenant le testament, et se mettant en devoir de le lire.

Voulez-vous bien avant tout écouter ce testament

dicté par un père dont les volontés dernières doivent être pour vous des lois sacrées?

DE LYS.

Il était bien mal alors; car autrement, je sais qu'en bonne santé...

LE NOTAIRE, d'un ton ferme et haut.

Voulez-vous bien me permettre de vous le lire?

DE LYS.

Je l'ai déja entendu.

LE NOTAIRE, avec fermeté.

Fort mal; voilà pourquoi je recommence.

M. DU NOIR, à de Lys.

Laissez; écoutons; peut-être y trouverons-nous des moyens de nullité qui nous sont échappés...

(Le Notaire lui jette un coup d'œil d'indignation.)

LE NOTAIRE, d'un ton haut et posé.

Testament d'Isidore Remi.

« Je me trouve trop accablé pour espérer quelque « retour à la vie : elle m'échappe au seul instant où « j'entrevois comment j'aurais dû l'employer. Quel « moment! Vous qui lirez ce que je fais écrire, son- « gez-y de bonne heure. Un jour vous vous y trou- « verez comme moi : c'est alors que la vérité s'a- « grandit, et qu'il faut la reconnaître et lui rendre « hommage.

M. DU NOIR.

C'est de la morale, passons, passons.

LE NOTAIRE le regarde encore d'un œil indigné.

« Je déclare donc par cet acte testamentaire...

M. DU NOIR.

Ah! nous y voici.

LE NOTAIRE.

« Avoir laissé un enfant, second fruit de mon ma-
« riage, entre les mains de mon frère Pierre-Alexis
« Remi, laboureur à Montboson en Franche-Comté,
« ma patrie. Je déclare que cet enfant est ma fille
« légitime, sœur cadette de Louis Remi, mon fils,
« appelé depuis de Lys, surnom que j'ai pris. Je dé-
« clare avoir délaissé cette enfant, d'abord, faute
« d'avoir pu m'en charger; et qu'ensuite entraîné par
« l'ambition, l'avidité et le tumulte des affaires, er-
« rant d'ailleurs dans des pays éloignés, je l'ai bannie,
« pour ainsi dire, de ma mémoire. Parvenu à un état
« que l'homme trouve heureux tant qu'il n'est pas
« éclairé par le flambeau de la mort, j'ai eu la dureté
« de faire taire dans mon cœur tout ce qui me rap-
« pelait cette enfant, dans le seul dessein d'accumuler
« tous mes biens sur la tête de mon fils. Sous un
« nouveau nom, j'ai oublié mes proches, j'ai rompu
« volontairement avec eux. Endurci par la fortune, et
« rougissant de cette parenté de campagne, dans la
« fausse prévention qu'elle me ferait honte, j'ai man-
« qué aux devoirs les plus sacrés, dont je demande
« pardon à Dieu bien sincèrement; mais mes plus
« grands remords sont d'avoir donné une éducation
« à mon fils d'après ces faux principes. Mes remords

« sont de l'avoir induit moi-même à cacher sa nais-
« sance, son pays, ses parens, et le nom de cette
« sœur que je regardais comme un obstacle à sa
« grande fortune. J'abjure par cet acte une indigne
« éducation; et je crains bien, pour juste punition,
« qu'elle n'ait que trop germé dans son cœur. Je le
« prie derechef et lui ordonne en père de chercher
« sa sœur, et de lui porter tous les regrets, tout l'a-
« mour, tous les sentimens que j'ai manqué d'avoir
« envers elle, et qui sont au fond de ce cœur expi-
« rant. Je veux qu'il partage avec elle, en égale por-
« tion, tous les biens qui se trouveront m'appartenir
« au jour de mon décès. Je fais des vœux au ciel pour
« qu'elle vive et qu'elle entende mes dernières pa-
« roles... O mon fils! si tu la revois, si tu retrouves
« encore avec elle celui qui lui a servi de père, re-
« garde-le comme le tien. Sans l'ambition qui m'a
« emprisonné dans ces grandes villes, et qui même a
« abrégé mes jours, je mourrais entre leurs bras,
« arrosé de leurs larmes, honoré de leurs regrets.

« Je nomme pour exécuteur de ce testament, mon
« ancien ami M. du Noir, afin de lui donner les
« moyens de réparer certaines fautes, persuadé que
« mes derniers sentimens feront sur lui tout l'effet
« que j'en attends. Nous sommes à peu près de même
« âge. Que ma fin lui serve d'avertissement. Il en-
« tendra bien ce que je veux lui dire [1]. »

1. Ce testament ne devrait pas être lu sur le théâtre : il est trop long. Le dialogue de la pièce est déja assez prolixe, assez plein de sermons, sans un pareil morceau.

M. DU NOIR.

Mais tout ceci n'est pas en style de pratique.

DE LYS, à M. du Noir.

Quel parti prendre, monsieur du Noir?

LE NOTAIRE, se lève et dit avec énergie.

Quel parti prendre! Eh! monsieur, demandez-le à vous-même, à votre conscience, à votre propre cœur, et répondez d'après lui.

(De Lys se promène chagrin et rêveur.)

M. DU NOIR, à demi-voix.

Je ne vois pas comment on pourrait casser ce testament; je n'ai pas découvert le moindre mot... Mais tâchons de l'intimider. (Un peu plus haut.) Vous n'avez rien à craindre de ces bonnes gens; ils n'ont pas l'air bien fin; d'ailleurs ils sont si pauvres! Avec quoi suivraient-ils un procès qu'il est aisé de bâtir, et qu'on peut faire durer toute leur vie, par des retours qui me sont familiers? Je sais comme je m'y prendrai; je me fais fort de les faire mourir de faim avant qu'ils aient obtenu par première sentence aucune provision.

(Le Notaire a sonné pendant ce dernier couplet; un domestique entre.)

SCÈNE VI.

LE NOTAIRE, M. DU NOIR, DE LYS, UN DOMESTIQUE.

LE NOTAIRE, au domestique, d'un ton décidé.

Conduisez cet homme-là hors de chez moi, et

veillez à ce qu'il ne touche de sa vie le seuil de ma porte.

M. DU NOIR, se levant et embarrassé.

Comment! monsieur, comment! Un officier comme moi!

LE NOTAIRE, au domestique.

Obéissez; qu'il sorte. (A de Lys.) Vous, monsieur, restez; j'ai à vous parler.

M. DU NOIR, en s'en allant.

Je me moque de cet affront; je me vengerai bien; nous plaiderons, nous plaiderons.

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, DE LYS.

LE NOTAIRE.

De pareils propos doivent être punis, et ce n'aurait pas été assez de les mépriser.

DE LYS.

Mais c'est comme procureur qu'il parlait.

LE NOTAIRE.

Non, non; ne vous y trompez pas, ce sont de pareilles gens qui déshonorent l'état : il ne comporte pas moins qu'un autre l'obligation d'être homme de bien, de chercher la justice et la paix. J'en connais plusieurs de cette intégrité; et tout rares qu'ils sont, ils peuvent servir d'exemple. Je vous les aurais souhaités pour conseil. Au reste, je vous le répète, ce

n'est que vous-même que vous devez consulter; interrogez votre cœur, et répondez.

DE LYS.

Mais une moitié dans l'héritage, une moitié! je ne puis, c'est trop... c'est trop.

LE NOTAIRE, avec un courroux noble.

Hé bien, monsieur, suivez votre indigne conseil; allez vous rendre méprisable comme lui : c'est à moi que vous aurez affaire. J'épouse le procès, et croyez qu'il ne traînera pas en longueur comme vous l'espérez. J'irai moi-même, je préviendrai les juges de vos intentions iniques; ils ne laisseront pas languir l'honnêteté dans l'indigence : elle ne soupirera pas long-temps après la justice qui lui est due. (De Lys demeure interdit, et ne sachant ni sortir ni rester.) Est-il possible que l'or soit ainsi votre tyran, étouffe en vous tout sentiment de vertu, et même d'équité! Si ce père reparaissait, accusant votre avare insensibilité, vous reprochant de trahir ses volontés dernières, méconnaîtriez-vous sa voix?... Hé bien, tremblez; elle va vous confondre : elle va sortir du fond de son tombeau pour vous accuser et vous faire rougir. Oui, c'est son sang qui va paraître et déposer contre vous. (Il court au cabinet, et ouvre la porte.) Approchez, vénérable vieillard, et vous, fille vertueuse, approchez.

(Ils sortent tous trois en larmes, et voulant embrasser les genoux du Notaire.)

SCÈNE VIII.

LE NOTAIRE, DE LYS, REMI, CHARLOTTE, JOSEPH.

(Les trois derniers se jettent aux genoux du Notaire.)

CHARLOTTE.

O mon bienfaiteur!

REMI.

Homme de Dieu!

JOSEPH.

O notre protecteur!

DE LYS, étonné, et reculant de surprise.

Ciel! ce sont eux; ils ont tout entendu!

LE NOTAIRE, avec transport.

Levez-vous, mes amis, levez-vous... Chère fille, si vous perdez un frère, je vous en tiendrai lieu; ma maison sera la vôtre, jusqu'à ce qu'il ait été forcé à vous rendre votre portion héréditaire.

CHARLOTTE, allant à de Lys.

Vous rougissez, monsieur, de vous trouver mon frère; et moi qui veux vous aimer, je gémis de vous trouver un cœur si peu semblable au mien. Allez! si les biens dont vous êtes idolâtre vous ont assez corrompu pour vous rendre injuste, moi je les méprise trop pour vous les disputer. (Revenant au Notaire.) Monsieur, qu'il rende seulement à mon père de quoi rentrer dans cette chaumière qu'on lui a ravie; qu'il lui donne de quoi racheter les précieux instrumens du

labourage; c'en est assez, et nous irons contens y vivre, y travailler et y mourir ensemble.

LE NOTAIRE, à de Lys.

Entendez-vous?

CHARLOTTE.

Je ne veux point déshonorer mon frère par un procès, et lui arracher l'âme en lui demandant ce qu'il ne veut point restituer. Je lui apprendrai que peu de chose suffit à une âme courageuse. N'est-il pas vrai, mon père, que nous n'avons pas besoin de superflu? N'est-il pas vrai, Joseph, que je serai toujours assez riche pour toi?

JOSEPH.

Ah! tu le sais. . . .

REMI, en soupirant.

C'est donc là cet enfant que j'ai vu si petit, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai caressé, que j'ai pressé tant de fois contre mon sein! Je lui parlerais bien, mais il m'a dédaigné. Son âme ingrate est loin de la mienne, et nous ne nous entendrions pas...

DE LYS est resté près de la porte, sans pouvoir sortir. Avec une exclamation sourde.

Ils me fuient! Leur mépris m'est insupportable... Ah! je l'ai mérité.

LE NOTAIRE.

(Dans une action pleine de feu et une vivacité inattendue, il court vers la porte, saisit de Lys par le bras, le traîne rapidement en face de son oncle, en face de sa sœur. Il faut que cela soit fait avec noblesse, précision, force, grandeur, avec le vrai mouvement de l'âme.)

Non, vous ne garderez pas cette âme avide et mé-

prisable. Vous en prendrez une autre. A travers vos combats j'ai démêlé votre caractère... Si vous eussiez passé la porte, je ne voudrais plus vous regarder; mais vous ne vous dégraderez pas à ce point. Toute sensibilité n'est pas éteinte dans votre âme, et vous serez ému... Livrez-vous avec moi au doux plaisir d'embrasser ce vieillard dont les vertus ne peuvent que vous honorer. Cédez à son digne fils que vous aimerez, à cette sœur dont le cœur tendre appelle votre cœur. La voix de ce père expirant ne vous aurait-elle rien dit? J'en ai été touché, moi... Ah! voyez les larmes de cette vertueuse famille qui coulent encore; elles attendent les vôtres. (Dans la chaleur du sentiment.) Allons! du courage, jeune homme, du courage! sois des nôtres : oublie ta dorure, ton opulence, ton luxe; sois homme; sois juste; prends un cœur, pleure et connais la nature; elle ne te trompera pas, et, crois-m'en, tu seras récompensé par elle.

DE LYS.

(Pendant ce temps il a les deux mains sur son visage. Il est dans l'attitude d'un homme chez qui il se fait une révolution forcée et prompte. Il ouvre les bras; et cachant tout d'un coup sa tête dans le sein du vieillard, il crie d'une voix étouffée :)

Oui, j'ai un cœur, j'ai un cœur... je le sens... Mon oncle, je crois revoir en vous mon père. Je cède à vos vertus, tout me frappe malgré moi.

CHARLOTTE, volant à lui.

Mon frère!

JOSEPH.

Mon cousin!

DE LYS, embrassant Charlotte et Joseph.

J'ai été injuste, barbare, dénaturé, je ne le suis plus; je ne le serai plus; je ne pourrai plus l'être..... Je vous imiterai... Je vous aimerai...

LE NOTAIRE, le serrant dans ses bras.

Bien, bien; il est de la famille; il est de votre sang; il est votre frère à tous.... Il est devenu digne de vous.

DE LYS.

Me pardonnerez-vous? M'aimerez-vous encore? Êtes-vous satisfaits de mon repentir? (On l'embrasse pour toute réponse.) J'éprouve un sentiment qui m'était inconnu. Voilà le premier vrai plaisir de ma vie; je l'ai senti dans vos embrassemens.

REMI.

Sois toujours mon neveu : va, je n'ai point d'habits galonnés; mais, sous cette bure grossière, ce cœur est tendre et tout à toi.

LE NOTAIRE, à de Lys.

N'est-il pas vrai que la respiration est maintenant plus libre? Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas le charme qu'il y a à être bien dégagé de là.

(De Lys embrasse le Notaire.)

JOSEPH, à de Lys, montrant Charlotte.

J'étais son frère, et vous devenez le sien..... Vous approuverez nos nœuds.

DE LYS.

Oui; que le partage soit fait; qu'on en dresse l'acte, et je vais le signer.

CHARLOTTE.

Écoutez-moi, mon frère; vous êtes accoutumé au train de l'opulence, aux dépenses que le grand monde entraîne. Non, je le répète, le nécessaire suffit à notre bonheur. J'exige, et mon père l'exige aussi, car je lis ses intentions dans ses regards, j'exige que vous conserviez ce qui est indispensable au rang que vous avez pris; que surtout les meubles et la terre seigneuriale soient à vous sans partage.

DE LYS.

Cette générosité que j'admire me trace mon devoir. Je ne garderai rien de ce qui ne m'appartient pas. Vous êtes trois, et d'ailleurs il est des pauvres. (En montrant le Notaire.) Monsieur sera notre juge, et juge sévère.

REMI.

Eh bien, monsieur, vous ordonnerez, à notre prière, qu'il accepte ce don de notre amitié : tu nous donneras ce contentement, ou tu seras un orgueilleux...

DE LYS.

Je ne le serai point; je m'élèverai jusqu'à vous; je consentirai à vous devoir beaucoup, parce que je me plairai, dans tous les temps, à l'avouer, comme à le sentir.

LE NOTAIRE.

Ce dernier trait m'enchante; votre cœur est né droit, juste et sensible, et tous les artifices d'un traître n'ont pu le corrompre. Il est raisonnable pourtant que vous ayez une portion un peu plus forte, parce

que vous avez plus besoin de fortune que ces honnêtes gens-ci assez riches par leur modération; mais il n'y aura point de mal que notre cher Remi et ses enfans aient plus qu'ils ne demandent; parce que, s'ils retournent habiter la campagne, comme je le crois, ils trouveront assez de voisins à secourir.

REMI.

Hélas! il est bien vrai; si je deviens heureux, je ne veux pas l'être seul. Quand j'aurai quelque chose, beaucoup d'honnêtes gens, compagnons de ma misère qu'ils ont partagée avec constance, ne seront pas sûrement oubliés..... Joseph! Joseph! Quelle joie nous attend! Nous pourrons répandre quelques bienfaits.

LE NOTAIRE, en souriant.

Tenez, ne voilà-t-il pas déja de l'argent placé; mais bien avantageusement. Mes amis! que ce jour soit consacré à la joie; demain nous terminerons cette affaire. Ma journée est heureusement remplie; nous souperons ensemble. Je me trouve trop bien pour chercher d'autre compagnie.

DE LYS.

Et moi je renonce à toute autre.

LE NOTAIRE.

Voilà une famille rassemblée; imaginez que j'en suis aussi.

(Il sonne.)

JOSEPH.

Vous en serez le roi.

LE NOTAIRE.

Non pas, s'il vous plaît... l'ami.

(Les domestiques apportent des flambeaux, et le Notaire conduit dans son salon le bon Remi, Joseph, Charlotte et de Lys qui tient la main de sa sœur.)

EXAMEN

DE L'INDIGENT[1].

De l'aveu de Grimm, « cette pièce, malgré tous ses « défauts, le romanesque de sa conduite, l'emphase de « son style et un grand nombre de détails de mauvais « goût, n'est cependant pas sans effet au théâtre; on y « trouve des situations intéressantes, une morale sensi- « ble, des mots d'âme et de vérité. »

On trouve dans l'*Indigent* une moralité du premier ordre : c'est celle qu'offrent les funestes résultats de la préférence qu'un père barbare ou insensé a donnée à l'un de ses enfans, qui en était indigne, sur ceux qui la méritaient le plus. La partialité des parens est un des grands fléaux des mœurs domestiques. Elle fut la cause du premier crime qui effraya l'espèce humaine; elle a introduit la division dans la famille, principe de la discorde dans la cité. Si le penchant que marque un père ou une mère pour l'un de ses deux enfans au pré-

1. Lorsque cette pièce parut pour la première fois au Théâtre-Italien, les rôles furent joués, savoir : celui de *de Lys*, avec autant d'intérêt que de noblesse et de grâce, par M. Granger, aujourd'hui retiré du théâtre; ceux de *Joseph*, du *Notaire* et du *Procureur*, par les nommés Raymond, Courcelle et Valleroy; et celui de *Charlotte*, par une actrice nommée madame Julien.

judice de l'autre, est blâmable, qu'est-ce donc quand il n'a lieu que pour le moins méritant? Pères et mères, qui voulez motiver votre préférence pour l'un de vos enfans sur ses vertus, sur son mérite, craignez de vous laisser tromper par de fausses apparences : il y a plus de Blifils que de Tom-Jones; mais si un nouveau Jacob reconnaissant les vices de celui dont il a fait un autre Benjamin, n'en persiste pas moins dans sa partialité, comment faut-il le regarder? comme un être dénaturé qui n'a ni entrailles ni cervelle. Je sais que mon fils est un sot, dit ce père égoïste; mais il me flatte, donc je dois l'enrichir aux dépens de son frère. Je sais que le mien est vicieux, dit un autre père insensé; mais je ne puis m'empêcher de lui sacrifier sa sœur, qui a le cœur plus délicat et des qualités supérieures. Ces êtres dégradés et injustes traitent l'amour paternel comme quelques femmes passionnées traitent l'amour sensuel. Telle à qui on démontre que l'homme qu'elle aime est indigne d'elle, n'en persiste pas moins à lui livrer sa personne et son cœur.

L'*Indigent* attira long-tems la foule et satisfit de nombreux spectateurs qui, pour être moins difficiles, n'étaient pas moins éclairés que ceux d'aujourd'hui. Mercier crut pouvoir rappeler le théâtre à son but primitif, au principal but qu'il devrait avoir, c'est à dire, à celui d'améliorer les hommes en les amusant. Il crut devoir exciter l'intérêt avant le comique, et peut-être eut-il raison : le *castigat ridendo mores* n'est pas d'une vérité absolue; on corrigera plutôt les gens qu'on fait pleurer que ceux que l'on fait rire. Tandis que d'autres auteurs faisaient un appel à la malignité, et cherchaient à cap-

tiver par le scandale, Mercier s'adressa au sentiment, et voulut ramener à la morale. Il y réussit à la même époque où Beaumarchais triomphait, et où les disciples de Dorat se faisaient applaudir. Mercier lui-même semble avoir assez bien prouvé l'avantage de la théorie du sentiment en matière théâtrale lorsqu'il dit[1] : « S'il se présente une scène pathétique, le poète doit la saisir de préférence. Rien n'entre plus avant dans le cœur de l'homme que la pitié. Est-il un mouvement plus délicieux que de sentir son âme s'écouler, se fondre sous les impressions de cette passion généreuse? Où est le malheureux qui n'a pas senti cette douce et intime chaleur qui dilate la partie de nous-mêmes, la plus auguste et la plus sensible? Si vous avez à me faire entendre les soupirs de l'infortuné, amenez-le sous mes yeux; que je voie les lambeaux qui le couvrent, que j'entende ses gémissemens : cet œil sombre, cette pâleur qui couvre ce corps tremblant, ces cheveux qui cachent ce front baissé, me dérobent le visage d'un frère... je les écarte, je tombe dans ses bras, je pleure, et je sens avec volupté que je suis homme!

« Quoi! me dira-t-on, montrer les lambeaux de la misère! Et qui soutiendra ce spectacle? Qui? tout homme qui ne sera pas indigne de ce nom. Quel est l'orgueilleux, l'ennemi du genre humain, l'insolent, qui osera dire que toute image de misère, d'indigence, enfin que toute idée de besoin est une image basse? Qui osera dire que des malheurs arrivés à des paysans, à des hommes du peuple, sont des accidens moins

1. *Essai sur l'art dramatique.*

considérables que s'ils fussent arrivés à d'autres hommes? On prononcera ces blasphèmes dans ces cercles où la dure opulence et le mépris de toutes les vertus caractérisent les personnages; mais le plus insolent ne l'osera pas devant le public assemblé.

« Manquer de pain, d'argent, être logé dans un grenier ouvert à tous les vents, quel destin glorieux et noble quand c'est celui de la vertu! Héros fameux dans les combats, et qui avez usurpé ce nom, cédez tous à celui qui lutte contre l'infortune, qui dompte par un travail courageux les besoins renaissans que lui imposa la nature. Humiliez-vous, mortels enorgueillis de vains titres, humiliez-vous devant celui qui, dans l'obscurité, se suffit à lui-même, et qui, loin de la bassesse et de l'adulation, ignore même s'il est des grands, froids et dénaturés. Le plus grand des mortels est celui qui subjugue sa destinée, qui ne mendie pas bassement sa subsistance, qui n'a jamais ouvert une main avilie pour fléchir l'indifférence altière d'un homme opulent. Je braverai la délicatesse française, qui me paraît fausse en ce point. Je ne sacrifierai point à un goût factice l'abondance et la variété des sujets, la force et la vérité des peintures. Je n'irai point fermer les sources les plus abondantes du pathétique, pour flatter ou tromper une génération présente. Je songerai que l'homme de tous les siècles est là qui m'écoute. »

Le grand succès de l'*Indigent*, dans l'origine, semble être légitimé sous plusieurs rapports : on y trouve de si beaux caractères, et des hommes odieux si bien peints; des vérités si importantes, et des traits si énergiques;

des tableaux si touchans, et des scènes si originales! Quelle peinture que celle de ce de Lys en qui sont retracés ces jeunes gens gâtés par la mollesse, dont le luxe et la débauche ont détruit les principes, flétri le cœur et blasé les sens! Ensuite, c'est un Félix, un de ces infâmes complaisans, de ces domestiques pourvoyeurs de maîtres libertins, dont l'industrie diabolique réussit si souvent à profiter de la situation de la beauté dans le besoin. C'est un du Noir, l'un de ces odieux suppôts de la chicane, une âme de boue, qui vit de la fourberie et vend, à prix d'argent, au moyen de son artificieux ministère, la veuve et l'orphelin à la cupidité des méchans.

Mais ces trois personnages sont contrastés par Joseph, par son père, par Charlotte, et surtout par le Notaire; ce dernier est triplement intéressant par sa vertu généreuse, sa noble probité et son zèle éclairé. On aime à le voir confondre et humilier cet abominable praticien que la colère d'être en présence d'un adversaire pareil, porte à se trahir, et à montrer le procureur fripon à découvert. Un pareil officier public est sans doute un phénix dans sa profession; mais ce ne sont plus des personnages comme on en voit souvent, qu'on peut mettre sur la scène en première ligne, lorsqu'il s'agit de présenter des modèles comme il y en a peu. La peinture d'un homme vertueux chimérique console au moins du spectacle affligeant que présente le monde positif, et il y a quelque chose de si touchant à voir prendre les intérêts du faible contre le fort, qu'on ne s'embarrasse pas si cela est vraisemblable ou non.

La pièce offre, en même tems, d'utiles leçons, et une

action pathétique. On peut y reprendre de grands défauts toutefois : l'exposition en est froide, les scènes sont trop chargées de discours ; on ne passe pas assez rapidement du nœud à la catastrophe. La contexture romanesque de l'intrigue, la verbosité et l'incorrection du dialogue, la puérilité des détails, la faiblesse du style, y sont manifestes. Encore un autre défaut grave et qui est commun à toutes les pièces de Mercier : ce sont les déclamations ; celles surtout qui ont rapport aux riches sont répréhensibles, et reviennent si souvent, qu'elles en sont fatigantes. La plainte du pauvre n'intéresse plus lorsque les accusations s'y mêlent, et qu'il devient frondeur. Les traits, les épigrammes, les sorties contre les gens *à équipages* peuvent faire de l'effet dans le *Tableau de Paris*, mais ne valent rien sur la scène. Il semblerait que l'auteur n'a voulu faire sa pièce que pour la basse classe ; mais où est le spectacle qui puisse se passer du suffrage des riches? Certes, ce ne fut pas le Théâtre-Italien. Ce ne fut pas sur la scène à laquelle Marivaux, Voisenon, Vigée, Monvel, M. Andrieux et tant d'autres écrivains distingués donnèrent de l'éclat par leurs ouvrages, qui fut la succursale de la scène française, que l'on pouvait immoler la classe de la société, dont toutes les autres dépendent.

Malgré tout cela, ce drame est attachant ; il est plein de ces traits et de ces situations qui remuent et qui font vibrer toutes les cordes flexibles du cœur. Il a un but moral si louable et si sensible, qu'il est préférable à ceux qui, offrant infiniment plus de talent, sont d'une utilité moins effective. Le théâtre ne doit-il donc jamais offrir que le seul amusement sans moralité,

comme l'église n'offre que la morale sans plaisir? Quand viendra le tems où il secondera les institutions sociales dans le grand objet de l'amélioration des mœurs civiles et domestiques? Molière est admirable, il est vrai, mais il a peu fait pour l'humanité. Si nous n'avons plus d'hypocrites de dévotion, c'est peut-être parce que nous n'avons pas assez de religion; l'*Avare* n'a rendu personne généreux; on a évité, avec soin, de paraître vertueux depuis le *Misantrope;* les *Femmes savantes* ont été remplacées par les femmes beaux esprits; l'*École des maris* a fait succéder aux maris loups-garous les maris débonnaires; et l'*École des femmes* n'a pas diminué la mauvaise opinion de ceux qui, sans savoir pourquoi, ne croient pas à la vertu des femmes.

CH. N. — P. L.

LA BROUETTE
DU VINAIGRIER,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-ITALIEN, LE 12 OCTOBRE 1784.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le texte de la *Brouette du Vinaigrier*, tel que nous le donnons ici, est bien supérieur à celui de toutes les éditions qui ont été faites de cette pièce jusqu'à présent. Dégagé de toutes longueurs et de tous détails inutiles, il est en même tems conforme à la représentation. M. Bernard, directeur de l'Odéon, toujours disposé à faire ce qui est utile à la littérature et aux littérateurs, nous a mis à même de donner à nos lecteurs l'une des pièces de Mercier les plus originales avec toutes les corrections que l'auteur y a faites d'accord avec les comédiens.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

C'est une aventure assez connue, arrivée à Paris au commencement de ce siècle, qui a fourni le sujet de cette comédie. Le fils d'un vinaigrier devint amoureux d'une fille fort au dessus de lui par la naissance et la richesse; il tomba malade de langueur, et le père, lui ayant arraché son secret, l'encouragea à avoir bonne espérance; il apporta l'éloquente *Brouette* qui persuada, remit tout de niveau, et le mariage, qui ne se serait point fait, se fit par ce moyen.

C'est en même temps un exemple (quoique en petit) de ce qui se passe tous les jours dans le monde. Toutes ces plaintes sur de prétendues mésalliances sont ordinairement le cri de la cupidité trompée. On unit pour toute la vie, au nom de l'argent, deux personnes qui ne se sont jamais vues; on sépare deux âmes sensibles faites l'une pour l'autre, et le mariage, contrat et lien des cœurs, est déshonoré par ce calcul intéressé qui semble éteindre les plaisirs de l'amour, et vendre jusqu'aux chastes baisers de l'innocence.

Lorsque je publiai cette comédie, en 1775, je savais d'avance toutes les mauvaises plaisanteries qu'on enfanterait sur son titre, la *Brouette du vinaigrier;* mais j'étais sûr aussi que la pièce ne déplairait pas; elle a réussi. Pourquoi? c'est que j'en sais un peu plus sur mon art que les journalistes; aucun d'eux n'a daigné faire attention au rôle de Jullefort. Mes confrères et mes amis me détournaient également du titre et du sujet; je leur disais : De grace, laissez-moi faire à ma guise; ce petit tableau de fantaisie me paraît avoir quelque chose de piquant. Ne peut-on pas le considérer comme un *Teniers?* Ne rabaissez point ma *Brouette;* elle roulera, ou je ne m'y connais pas. La poule aux œufs d'or, si elle existait, pondrait fièrement sur le trône des rois... Il ne m'en a pas plus coûté de peindre le *rochet de Jean Hennuyer,* que le *tablier* et la *grosse chemise* du bon père *Dominique.* Toutes ces couleurs différentes sont sur ma palette à un pouce de distance : ainsi, le manteau royal et l'habit de bure deviennent indifférens à mon pinceau; c'est le cœur de l'homme que je cherche. Que je touche une âme sensible sous cette étoffe grossière, et voilà l'objet de mon art heureusement rempli.

Mes amis et mes confrères me dirent que rien n'était plus contraire au bon goût, que de mettre la *Brouette d'un vinaigrier* sur la scène; je leur répondis qu'aux yeux d'un poète dramatique, rien ne devait être grand que la vertu, rien ne devait être vil que le vice. Ils m'assurèrent unanimement que tous les *journaux* se moque-

raient de moi et de ma pièce; ils se fâchèrent presque pour me faire changer d'avis, et j'ajoutai sans me fâcher :

« Il n'y a rien, mes chers amis, qu'on ne puisse met-
« tre sur la scène avec un peu d'art. Des plaisanteries
« de journalistes ne doivent point arrêter celui qui sent
« la vérité au bout de son pinceau, et qui a un peu de
« morale dans la tête.

« Oui, je peindrai tour à tour le monarque et le pâ-
« tre, Versailles et l'hôpital, car tout cela se correspond
« et se touche : je puis représenter l'abjection dans la
« grandeur, et la grandeur dans l'abjection. Choisissez
« vos nobles et grands personnages, je choisirai les
« miens. Ma *Brouette* n'est pas extérieurement dorée
« comme le *Coffre* de Ninus, dans la tragédie de *Sémi-*
« *ramis* de Voltaire; mais elle n'y perd rien; elle peut se
« présenter en bonne compagnie; elle aura l'air de ces
« gens qu'on reçoit sous des habits mesquins, parce
« qu'on sait qu'il ne tient qu'à eux d'être vêtus plus
« richement. Songez encore, mes chers amis, que le
« poète dramatique est peintre universel. Je suis pein-
« tre, et tout le détail de la vie humaine m'appartient,
« depuis le conseil des rois jusqu'à la taverne; car, après
« avoir soulevé la première superficie, je vois les mê-
« mes affections régir... Ne m'en faites pas dire davan-
« tage, mes amis; demain j'imprime la *Brouette du vinai-*
« *grier*, et je vous certifie qu'elle fera quelque plaisir. »

Mes amis se séparèrent de moi en gémissant de mon opiniâtreté; ils me citaient *Corneille*, *Racine* et *l'Art poétique de Boileau*, et je souriais de voir des gens

d'esprit qui avaient leurs vieux préjugés et leurs vaines citations, tout comme des théologiens. Je portai ma pièce chez l'imprimeur, malgré toutes les remontrances. C'est toujours ainsi que je débute; je passe d'abord par l'épreuve la plus difficile.

Les journalistes s'égayèrent pesamment; les mauvaises plaisanteries ne tarirent point. Les tragédistes me regardèrent comme un auteur dégradé, et levaient les épaules au seul titre de ma pièce. Elle fut jouée et applaudie sur plusieurs théâtres. Je la réimprime au bout de dix années, et je me sais bon gré aujourd'hui d'avoir tracé ce tableau riant et moral.

J'ai changé entièrement le second acte, car la représentation m'en a dit plus en un instant, que toutes les critiques des folliculaires. J'ai corrigé précisément tout ce qu'ils n'ont point blâmé, et c'est ce qui m'arrivera plus d'une fois en réimprimant mon théâtre.

PERSONNAGES.

M. DELOMER, négociant.
MADEMOISELLE DELOMER.
M. JULLEFORT, prétendu de mademoiselle Delomer.
DOMINIQUE PÈRE, vinaigrier.
DOMINIQUE FILS.
M. DU SAPHIR, bijoutier.
DOMESTIQUES.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Delomer.

LA BROUETTE DU VINAIGRIER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JULLEFORT, M. DU SAPHIR.

(M. Jullefort entre comme M. du Saphir sort; ils se croisent d'abord au milieu du théâtre, et ne se reconnaissent qu'après s'être salués.)

M. JULLEFORT.

Eh! c'est vous, monsieur du Saphir?

M. DU SAPHIR.

Monsieur, bien charmé de la rencontre; elle est heureuse; je suis toujours tout à votre service; je vous ai les plus grandes obligations..... et ma reconnaissance...

M. JULLEFORT.

Vous avez un teint de rubis... La femme, les enfans, le commerce, comment tout cela va-t-il?

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal, si l'on était payé... et vous, monsieur, à propos, pas encore marié? J'attends après vous; car j'espère bien que ce ne sera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous servir... J'ai toujours en réserve cet écrin que vous m'aviez demandé pour cette veuve.

M. JULLEFORT, se retournant, alarmé.

Paix donc! paix! parlez doucement.

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc?

M. JULLEFORT.

De la discrétion, monsieur du Saphir! Je ne veux pas que l'on sache ici que j'ai manqué ce mariage..... Mais connaissez-vous bien cette maison?

M. DU SAPHIR.

Si je la connais! c'est mon père en personne qui a eu l'honneur de percer les oreilles à feu madame Delomer, le jour de ses fiançailles. Nous avons toujours eu depuis la pratique de la maison. Demandez à M. Delomer ce que nous sommes.

M. JULLEFORT.

Et si je vous demandais à vous ce qu'il est. (A voix basse.) Là, dites-moi en bon ami, n'est-il jamais gêné? paie-t-il bien? cela va-t-il rondement?

M. DU SAPHIR.

Oh! oui; jamais de crédit. J'ai beau lui dire: à votre aise, monsieur; toujours solde de compte aussitôt la marchandise livrée.

M. JULLEFORT.

Il est donc, selon vous, bien aisé?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très belles affaires; l'argent roule là-dedans, il faut voir : il n'y a rien de tel que ces négocians là; il leur arrive du bien des quatre parties du monde. Nous sommes six bijoutiers qui lui fournissons pour des envois, et nous pouvons à peine y suffire.

M. JULLEFORT.

Ce sont des boîtes d'or que vous venez de livrer, à ce que j'ai pu voir...

M. DU SAPHIR.

Oui; elles sont destinées pour Pétersbourg. J'ai apporté une petite bague pour mademoiselle. On m'en avait fourni le diamant, beau, clair, net; je viens de mettre cette bague à son doigt: elle a une fort jolie main, cette fille là.

M. JULLEFORT.

Et sa tête, qu'en dites-vous?

M. DU SAPHIR.

Mais très bien, en vérité... très bien...

M. JULLEFORT.

Rien de trop cependant; au reste, telle qu'elle est, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus; surtout lorsque vous me parlez de l'aisance du père, cela m'attendrit... Il est donc, à coup sûr, d'une fortune solide, ce monsieur Delomer?... Vous n'avez aucun intérêt de me tromper, vous...

M. DU SAPHIR.

Moi, monsieur! informez-vous plutôt à tout le monde.... Il a des correspondances jusqu'au fond du Nord.

M. JULLEFORT.

Il est vrai que son nom sonne bien dans le monde... Allons, il faudra que je termine cette affaire... il fait un commerce immense, sa fille est son unique héritière; c'est une fille adorable; il est bien décidé que je l'aime [1].

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien des sortes d'amour; comment diable faites-vous donc?

M. JULLEFORT.

Pas si haut, vous dis-je... Vous êtes d'une imprudence!...

M. DU SAPHIR.

Mais personne n'est là.... (Très bas.) Je croyais que vous aviez rompu avec la veuve pour cette vieille fille. Cela n'a donc pas encore réussi? Ce n'étaient pas cependant les espèces qui manquaient de ce côté...

M. JULLEFORT.

Quoi! vous êtes à savoir que ses parens l'ont fait enfermer subtilement, sous prétexte de démence? Elle n'avait pourtant que soixante-six ans : ils m'ont joué là un tour perfide; c'est une perte pour moi irréparable. On ne sait pas, monsieur du Saphir, on ne

1. Certes, ce trait est d'un excellent comique, et caractérise parfaitement ce personnage à qui Mercier a donné une couleur tout à fait neuve.

sait pas jusqu'où cela allait : je ne reculais pas cette fois à me marier : j'aurais bataillé; mais l'interdiction est venue comme un coup de foudre. Il a fallu quitter la partie.

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur, en vérité.... Voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter, et avec d'assez bons partis; point du tout, quand il n'y a plus qu'à signer, voilà qu'il n'y a plus rien de fait.

M. JULLEFORT.

Que voulez-vous aussi? je ne suis pas un imbécile, moi, un homme à me marier en dupe. En vérité, si l'on n'y prenait garde, un sot marché serait bientôt conclu. L'un, c'est sa fille qu'il veut marier adroitement; elle est bien mise, bien brillante, on me la prône, on me la fait toute d'or, je me montre amoureux, rempli d'une excessive tendresse; et quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent. Paraissent de vieux contrats réduits à moitié, que l'on veut me passer plus cher que sur la place même; c'est une dot payable en des termes éloignés, c'est à dire, une espérance, et par conséquent un germe de procès contre un beau-père. C'est un trousseau estimé, ah! à un prix au dessus de ce que je le paierais chez le plus dur Juif, à dix ans de crédit [1]; aussi mon amour

1. Ceci est encore d'une grande vérité : cependant il faut convenir d'une chose; c'est que les misérables qui se comportent ainsi sont rares. Tout commerçant un peu délicat donne aujourd'hui une grosse dot à sa fille, ne fût-ce que par spéculation; et s'il y a quelque fourbe qui n'en donne point,

expire involontairement : l'amour ne se nourrit point de brouillards; il faut en ménage de la réalité.

M. DU SAPHIR.

Il est vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui ressemble assez à son caractère; ce n'est qu'une conjecture; on est amorcé par des promesses dorées, et l'on ne tarde pas à être attrapé. Les femmes n'en sont pas moins dispendieuses; voyez seulement dans notre état; elles se sont mises sur un ton, un ton [1]... en vérité, il n'y a plus moyen d'y tenir; il faut voler, ou faire banqueroute.

M. JULLEFORT, comme par souvenir, et souriant à demi.

Une fois... il y a quelque temps de cela... une fois j'ai bien manqué d'être pris. J'étais sur le point de signer, dans la certitude d'épouser une fille unique : elle était assez riche. La mère avait quarante-quatre ans sonnés; elle n'avait point eu d'enfans depuis dix-sept années. Cela paraissait sans ombrage. Heureusement pour moi que je songe à tout, et que, la regardant un certain soir très fixement, je la soupçonnai

même quand cela est en son pouvoir, c'est qu'il n'a pas plus de respect pour l'opinion publique que d'amour pour sa famille.

1. Cette critique n'est peut-être pas fondée, surtout à cause de l'époque; car alors si les bijoutières de la rue Saint-Honoré affectaient la plus grande parure, presque toutes celles du quai des Orfèvres étaient mises fort simplement et ressemblaient assez à des dévotes. Aujourd'hui même encore on en voit beaucoup dans ce quartier qui n'ont rien que de très modeste dans leur toilette. Peut-être que la mise trop simple d'une bijoutière offre un contraste choquant avec le brillant des richesses que sa boutique étale aux yeux; mais, dans nos anciennes mœurs, l'économie et la probité allaient avant tout.

tout à coup.... devinez... oh! ce fut une illumination soudaine, un véritable trait de génie... je fis naître prudemment un prétexte pour différer, et bien me prit alors, car deux mois après, il n'y avait plus aucun doute. Un second enfant venait en tapinois, m'enlever malignement la moitié de mon bien... Aussi depuis ce temps là, quand on me parle d'une fille, c'est d'abord de la mère que je m'informe [1], et si elle n'a pas cinquante-cinq ans révolus... je passe plus loin.

M. DU SAPHIR.

Pour ici, vous n'avez rien à craindre de semblable; la pauvre madame Delomer est enterrée depuis douze ans... j'ai assisté à son convoi...

M. JULLEFORT.

Fort bien... et vous avez vu apposer les scellés?... On n'a rien détourné?

M. DU SAPHIR.

Oh! M. Delomer est d'une probité reconnue.

M. JULLEFORT.

Mais dites-moi un peu, vous qui l'approchez depuis long-temps, vous lui avez toujours connu une conduite rangée, régulière? vous ne lui soupçonnez pas quelque inclination en ville, ou quelque vieille habitude?...

M. DU SAPHIR.

Que voulez-vous dire?

1. Cette subtilité de vue pour apercevoir les grossesses prouve combien le calcul et l'intérêt sont clairvoyans: c'est un excellent trait de comique. Il y en a beaucoup de pareils dans le rôle de Jullefort.

M. JULLEFORT.

Je veux dire, si je n'aurais pas à appréhender qu'il vînt follement à se remarier, comme font certains vieux qui en prennent envie, quand ils voient leurs enfans... vous entendez?

M. DU SAPHIR.

Non, non; ne craignez rien. Il ne se remariera jamais; il aime trop sa fille pour cela. Je suis sûr qu'il voudrait avoir quatre fois plus de bien, pour le seul plaisir de lui tout laisser.

M. JULLEFORT, avec une exclamation joyeuse.

Vous avez raison; c'est une aimable fille, une fille charmante... vous m'enchantez... Ah çà, vous ne savez point que je l'aime à la folie.... Je le vois, c'est elle qui doit être ma femme..... point de mère, point de frère... Allons, allons, M. du Saphir, apprêtez-vous; votre écrin partira cette fois. (Vivement.) Apportez-moi dans une heure les diamans et les bijoux; je signe dès aujourd'hui...

M. DU SAPHIR.

Je me recommande toujours à vous et à vos amis. J'entends, je crois, M. Delomer; votre très humble serviteur.

M. JULLEFORT.

Qu'il ne vous voie pas.

M. DU SAPHIR.

Je me sauve.

SCÈNE II.

M. JULLEFORT.

On m'avait bien informé de tout ce que vient de me dire ce bijoutier; mais son témoignage m'a fait plaisir. Il est fort agréable d'entendre prôner le bien qui doit nous être propre... Qu'un contrat est une chose bien imaginée! D'un trait de plume, là, sans rien débourser, on acquiert des maisons, des effets, de l'argent, des meubles..... il est vrai qu'on a une femme; mais on vit avec elle à son aise, on règle sa dépense; on est maître, après tout, de la communauté... Nos aïeux n'étaient pas des sots.... C'est un parti tel qu'il me convient..... Quand le père ne me donnerait que deux cent mille francs comptant [1], puisque le reste est sûr, il n'est pas jeune, nous patienterons..... il y a des jours cependant qu'il paraît encore bien vert!...

1. C'est beaucoup pour un négociant ordinaire; et, si cet épouseur espère une si grosse dot, comment se fait-il que le père Dominique, qui, à la fin de la pièce, donne beaucoup moins, soit regardé comme si riche? On voit que, malgré toute sa pénétration, le pauvre Jullefort ne connaît pas encore bien la fortune du futur beau-père.

SCÈNE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. DELOMER paraît dans le fond de la scène, avec un porteur qui a une sacoche vide sur l'épaule; il lui distribue avec réflexion différens papiers.

Tenez, vous ferez votre tournée dans le quartier Saint-Honoré.

(Le porteur va pour s'en aller; M. Delomer s'avance, puis rappelle le porteur.)

Bonaventure, écoutez donc; vous passerez auparavant au bureau. M. Dominique aura peut-être quelque autre chose à vous donner. (Le porteur s'en va.) (Il aperçoit M. Jullefort.) Ah, ah! c'est vous? comment avez-vous passé la nuit?

M. JULLEFORT.

Le mieux du monde, et vous?

M. DELOMER.

Moi, j'ai eu le sommeil agité... hier au soir, en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet, et quand une fois je travaille tard comme cela, le reste de la nuit s'en ressent; je la passe toute blanche, à bâtir, comme l'on dit, des châteaux en Espagne.

M. JULLEFORT.

Cela vaut souvent les plus agréables journées. Surtout quand, ne pouvant dormir, on forme tout à son aise, dans le silence et la tranquillité des nuits, une spéculation bien conçue, bien nette, et qu'à quelque

temps de là, elle réussit à plaisir... on ne regrette plus la nuit blanche...

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune; jusqu'à présent elle m'a assez favorablement traité; et, je vous l'avouerai, après de certaines rentrées que j'attends, et qui ne tarderont guère, ma fille une fois établie, c'en est fait, je me repose.

M. JULLEFORT.

Oh! vous vous reposerez, il est juste; mais tout en faisant valoir vos fonds, n'est-il pas vrai? Oui. Cela amuse, cela distrait, cela réjouit. C'est une occupation [1]. Au reste, il ne tiendra qu'à vous que votre fille ne soit bientôt établie: vous connaissez mes intentions... mon seul désir est de l'obtenir le plus tôt que je pourrai.

M. DELOMER.

Je le sais, et l'on m'a parlé encore hier de vous en termes pressans; vous avez de bons amis. Ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux, depuis que je vous ai ouvert ma maison avec une distinction aussi marquée... D'ailleurs, la manière dont nous avons parlé en sa présence...

1 Ce désir que témoigne Jullefort que M. Delomer continue à faire des affaires, ressemble au conseil que donne le Marquis, dans l'*École des Bourgeois*, à madame Abraham, de ne point quitter le commerce: « Gardez-le toujours, lui dit-il, cela vous désennuiera, et j'aurai quelquefois « le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse. »

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit plus, je crois, que de fixer le jour qui doit assurer mon bonheur.

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour le contrat. Votre notaire m'a fait part d'une petite formule que vous avez mise à la suite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, d'un ton hypocrite.

Mais je ne le lui avais pas dit.

M. DELOMER.

Je ne m'offense point de cela : il est juste que chacun fasse ses conditions... Une fille, avec des attraits, a toujours des adorateurs; mais ce n'est qu'avec une dot qu'elle devient femme.

M. JULLEFORT.

Oh ! je ne prétends point faire de loi, mais observer seulement une certaine forme pour se prémunir contre la chicane. Vous savez qu'il faudra que je tienne maison; et que, pour qu'elle soit exempte de ces gênes disgracieuses qui troublent tout le plaisir d'être ensemble...

M. DELOMER.

Aussi, je vous le répète, rien ne m'a offensé dans vos articles : je n'en ai qu'un de mon côté à opposer aux vôtres; mais aussi j'y tiens invinciblement, ce n'est que sous cette condition que j'accorderai ma fille, et je crois être sûr d'avance que vous y souscrirez...

M. JULLEFORT, inquiet.

Vous êtes sûr!... vous me connaissez bien.... mais est-ce de grande conséquence?

M. DELOMER.

De la plus grande; aussi je n'ai que cette condition-là; j'exige de vous que vous me donniez votre parole d'honneur que vous la remplirez dans toute son étendue.

M. JULLEFORT, à part.

Il me fait trembler. Serait-ce de rendre la dot en cas de décès? C'est toujours là la pierre d'achoppement [1]. (D'une voix un peu altérée.) Quelle est enfin cette condition?

M. DELOMER.

C'est de la rendre toute sa vie heureuse, bien heureuse, la plus heureuse des épouses, entendez-vous?

M. JULLEFORT.

Ce n'est que cela? (A part.) je respire. (Haut.) Ah! comptez sur moi, en douteriez-vous?

M. DELOMER.

On ne connaît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui aspire à la main d'une fille se contrefait toujours, et chacun prend un masque qu'il ne tarde guère à déposer. Je ne vous mets point de cette classe, c'est une simple réflexion. Il n'y a que deux ans qu'elle est sortie du couvent, et je n'ai point reçu les assiduités d'un autre que vous.

1. Cet aparté est trop long. Jullefort devient aussi trop vil; l'appréhension qu'il manifeste ici dépasse les bornes de la comédie.

M. JULLEFORT.

Je me flatte aussi que vous n'auriez trouvé personne ami plus vrai, amant plus sincère...

M. DELOMER.

J'aime à le croire; mais les charmes de ma fille ne vous empêcheront pas d'arrêter vos yeux sur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah! monsieur de quoi me parlez-vous? Tout ceci se verra dans l'étude du notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* est de style. Parlons à cœur ouvert. On ne trouve pas d'inconvénient à ce que la richesse accompagne la beauté. Ce n'est pas que je veuille dire que vous recherchez ma fille uniquement pour son bien : au contraire, je crois que vous l'aimez assez pour l'épouser, quand je n'aurais aujourd'hui que peu de chose à lui donner. Tenez, je vais vous dire ce que je veux faire, c'est tout ce que je peux d'abord...

M. JULLEFORT, attentif et dissimulé.

Il faut bien vous écouter, puisque vous le voulez.

M. DELOMER.

Mais si vous n'entendiez pas ces sortes d'affaires, nous en causerions tantôt chez notre avocat, il est impartial.

M. JULLEFORT.

J'aimerais toujours mieux entendre de votre bou-

che le témoignage de vos bienfaits paternels... votre âme noble, grande, généreuse...

M. DELOMER.

On n'est point généreux envers ses enfans, on n'est qu'équitable. D'abord je vous donne ce qu'il y a de plus solide au monde, de l'argent comptant. Rien de plus commode : avec cela, on fait tout ce que l'on veut, on le prête, on le place, on attend l'occasion. On achète une terre, une charge, que sais-je? on aplanit toutes les difficultés, on double quelquefois ses revenus.

M. JULLEFORT, avec emphase.

Oh! oui, sans contredit... très bien vu.

M. DELOMER.

Vous consulterez ensemble ce qui vous rira le plus; je vous laisse les maîtres : c'est ma maxime, à moi, qu'on ne réussit jamais bien que dans ce qu'on exécute librement, et à sa propre fantaisie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toujours d'une manière si sensée, si judicieuse, que je ne me lasse point de l'admirer; certes je me ferai gloire en tout de demander et suivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je; vous ferez à votre tête; je vous ferai porter, la veille, la somme : le reste est absolument votre affaire; je ne m'en mêle plus... vous serez maître de disposer...

SCÈNE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE.

(Dominique père arrive dans le moment et coupe la parole à M. Delomer.)

DOMINIQUE PÈRE, saluant.

Monsieur...

M. JULLEFORT, à part.

Au diable soit de l'homme! j'allais savoir...

DOMINIQUE PÈRE, en habit de gros drap, avec un grand chapeau et de grandes manchettes.

Monsieur permettra-t-il à Dominique, son ancien serviteur, de lui présenter à cette heure ses devoirs?

M. DELOMER.

Bonjour, père Dominique, bonjour.... toujours le teint frais!

M. JULLEFORT, à part.

Peste soit de l'importun! nous en étions au point capital.

DOMINIQUE PÈRE.

Je vous importune peut-être, monsieur; je me retire.

M. DELOMER.

Point, nous avons fait: vous êtes une connaissance ancienne, un digne homme que je vois et verrai toujours avec le plus grand plaisir... Nous acheverons tantôt, mon cher Jullefort: aussi bien n'ai-je pas tout dit; je me souviens de quelque chose, qu'il faut discuter

en tierce personne. Passez là dedans; en lui donnant le bonjour, vous causerez : elle est avec une voisine, de nos amies.

M. JULLEFORT, froidement.

Vous me le permettez?

M. DELOMER.

Si je le permets! Mais voyez donc! Cela va sans dire.

SCÈNE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE.

M. DELOMER.

Eh bien, père Dominique, qu'y a-t-il? je suis charmé de vous voir si bien portant : que m'apportez-vous là de bon?...

DOMINIQUE PÈRE.

Je vous apporte, comme de coutume, le petit mémoire de l'année; je me suis mis ce matin à faire ma ronde.

M. DELOMER.

Mais s'il me prenait fantaisie de ne pas vous donner de l'argent?

DOMINIQUE PÈRE.

Vous feriez comme bien d'autres; car on ne paie plus.

M. DELOMER.

Comment! Vous auriez beaucoup de débiteurs, vous?

DOMINIQUE PÈRE.

Ma foi, il n'y a plus guère que cinq ou six de mes pratiques, et des plus anciennes, qui me donnent, là, sans faire la mine, de l'argent, quand je leur en demande : les autres, petits ou grands, prennent des remises; et j'ai là une liste, voyez-vous! où il y a bien des véreux.

M. DELOMER, haussant les épaules.

Mais comment peut-on demander crédit à un vinaigrier? cela me révolte.

(Il le paie.)

DOMINIQUE PÈRE.

Vraiment, vraiment! cela vous étonne? Eh! eh! si je voulais leur en prêter, plusieurs et des plus hupés m'embrasseraient et m'appelleraient encore leur cher ami.

M. DELOMER.

N'ayez point de tels amis... Je vous souhaiterais un tout autre état, mon cher Dominique; vous êtes un si brave homme!

DOMINIQUE PÈRE.

Un autre état!... Et pourquoi? Il y a quarante-cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas : autant vaut celui-là qu'un autre. Pourvu que je vive en honnête homme, qu'importe, après tout, ma façon de vivre? Tout en poussant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étaient pas si contens que moi. Mon père était un pauvre vigneron, qui avait travaillé toute sa vie pour ne boire que de la

piquette. Moi j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre. Je me suis ingéré d'en composer de plus d'une sorte, ainsi que des moutardes de santé; et, grace à Dieu, ce n'est pas pour me vanter, mais elles ont eu une certaine vogue.

M. DELOMER.

Je vous estime singulièrement, et surtout, en considérant l'éducation que vous avez donnée à votre fils... Ce jeune homme là promet beaucoup.

DOMINIQUE PÈRE.

Je venais aussi pour en causer un peu avec vous... Vous en êtes donc vraiment content?...

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très content: je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire; il s'en acquitte très bien, avec célérité et prudence: votre fils a des talens, et chacun est enchanté de ses procédés.

DOMINIQUE PÈRE, avec la plus grande joie.

Ce que vous me dites là, me met du bon sang dans les veines, et me fera vivre trente ans de plus; c'est le seul enfant que j'aie eu, c'est lui qui est aujourd'hui toute ma joie et toute ma consolation sur la terre. Je n'ai goûté d'autre plaisir depuis que je suis au monde, que l'idée attendrissante de le voir se tourner à bien, et devenir un honnête homme: il l'est; je suis heureux; je ne me suis marié que pour former un bon citoyen. J'ai donné, selon mon pouvoir, tous mes soins à son éducation, me retranchant sur le nécessaire, pour qu'il ne manquât de rien.

Donner la vie est bien peu de chose, si l'on n'y joint l'assurance d'un certain bien-être. C'est un devoir doux à remplir, et qui porte sa récompense avec soi. Je l'aurais bien mis de mon métier : mais les enfans ne réussissent jamais comme leur père, ils gâtent leur état; et puis ils veulent toujours être quelque chose de plus.

M. DELOMER.

Cela est dans l'esprit de l'homme qui tend toujours à s'élever.

DOMINIQUE PÈRE.

Ils n'en sont pas pour cela plus heureux, mais, qu'importe? ils croient l'être : il faut que chacun suive ses idées, que chacun soit libre, voilà mes principes, à moi.... vous pensez donc qu'il fera son chemin?

M. DELOMER.

J'en étais presque sûr dès le moment que vous me l'avez présenté. Je n'ai pas été médiocrement surpris, je vous l'avoue, de vous voir un fils aussi versé dans l'usage du monde.

DOMINIQUE PÈRE.

Voici la troisième année qui court, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne heure; n'ai-je pas pris le meilleur parti? J'avais un parent, préfet de collège, qu'on disait savant, et à qui je ne trouvais pas, moi, le sens commun; il me disait toujours d'un ton rogue : Sans le latin, votre fils ne parviendra jamais à rien... Tudieu! mon cousin, lui répondis-je, vous avez beau

dire, on ne parle plus latin dans aucune maison du royaume. Si mon fils avait besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en anglais, c'est en allemand qu'il lui serait utile et agréable de savoir s'expliquer; il trouverait des gens pour lui répondre[1].... et je vous l'envoyai sur-le-champ dans ces pays là dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens qui le formèrent au commerce, et qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait, les voyages forment tout autrement que les collèges[2]. Je vous proteste qu'il m'est très utile, et qu'aujourd'hui presque toute ma correspondance roule sur lui.

DOMINIQUE PÈRE, un peu interdit.

Toute votre correspondance!... Diable! cela m'embarrasse.

M. DELOMER.

Pourquoi donc? Vous ne répondez pas.... parlez, vous hésitez.

1. Ce sont bien là des idées de Mercier, qui fut toujours opposé à l'ancien système d'éducation, comme disciple de J. J. Rousseau.

2. Oui, pour le commun sans doute; mais ceux-ci ont une utilité d'une autre nature. A la vérité l'éducation qu'on y donne est prodiguée à beaucoup de jeunes gens à qui elle ne profite guère; et, puisqu'on y fait entrer les belles-lettres comme élément principal, il serait peut-être bon qu'elle ne fût pas aussi générale. Il est difficile de démontrer à quoi peuvent servir Horace et Virgile à un officier ou à un négociant jusqu'à ce qu'ils aient fait leur fortune, ce qui arrive trop tard ou trop rarement.

DOMINIQUE PÈRE, vivement.

C'est que je n'ose plus vous dire à présent que je voulais qu'il s'en allât de Paris.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allât! Et où irait-il, s'il vous plaît?

DOMINIQUE PÈRE.

Tenez, je ne sais: mais ce garçon là, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, est changé considérablement; il n'est point cependant malade: mais qu'a-t-il donc? Quand il est arrivé (vous le savez comme moi) il avait une mine rayonnante, et qui faisait plaisir à voir, de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles.... à présent (prenez-y garde) vous verrez ses joues un peu aplaties et pâlottes, ses yeux plus enfoncés et moins rians: nous avons dîné l'autre jour ensemble; ça ne mange plus.

M. DELOMER.

Il me fâcherait beaucoup de le perdre; et, certes, je regretterais autant sa personne que ses talens.... mais le voilà: souffrez que je l'interroge un peu à ce sujet.... il sera peut-être moins discret avec moi.

DOMINIQUE PÈRE.

Oui, interrogez-le.... à deux nous verrons ce qu'il a dans l'âme.

SCÈNE VI.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS.

DOMINIQUE FILS, entrant et courant à son père.

Mon père.... Ah! je ne savais pas que vous étiez ici.... que je vous embrasse!

DOMINIQUE PÈRE.

Bonjour, mon fils.... j'allais passer à ton cabinet.

M. DELOMER.

Écoutez, Dominique... il ne faut rien me déguiser... Votre père s'imagine que le séjour de Paris ne vous est point agréable. Il croit deviner en vous une secrète envie de retourner aux lieux que vous avez habités si long-temps; je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maison: mais comme on n'est pas maître de ses inclinations, si elles vous éloignaient d'ici, quel que fût mon regret, vous êtes libre.

DOMINIQUE FILS.

Ah! monsieur, qui peut me prêter des sentimens qui sont aussi loin de ma pensée? On a mal lu dans mon cœur: moi m'éloigner de vous, moi vous quitter! Ah, mon père! ah, monsieur! gardez-vous de l'imaginer. Croyez que c'est dans toute autre ville que je vivrais malheureux.

DOMINIQUE PÈRE.

Parbleu! je suis charmé de m'être trompé. Cet aveu

est trop chaudement prononcé pour ne pas partir du cœur : puisqu'il est ainsi, nous serons tous trois contens. (A M. Delomer.) Vous le voyez, monsieur, il n'est pas un ingrat, il vous paie du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER.

J'en ressens une satisfaction extrême. (A Dominique fils.) Oui, Dominique, j'aurais été fâché de vous voir abandonner ma maison; vous méritez que je vous en fasse l'aveu; je vois que vous obtiendrez de plus en plus ma confiance, et à juste titre. J'ai de vous enfin la plus favorable idée, et je l'ai dit à votre père.

DOMINIQUE FILS.

Monsieur, je borne mon ambition à vous satisfaire... Le témoignage que vous voulez bien en rendre à mon père, est pour moi la plus précieuse des récompenses.

DOMINIQUE PÈRE, frappant sur l'épaule de son fils.

Mon ami, le prix d'une bonne conduite est d'être estimé de tout le monde [1].

M. DELOMER.

Il m'aurait causé un grand chagrin en me quittant : je vous proteste que cela aurait altéré le plaisir que je vais goûter, en établissant ma fille.

1. Cette vérité est si triviale, même pour un vinaigrier, qu'il aurait dû s'en dispenser, ou la dire d'une manière plus neuve. C'est de la morale de boulevard.

DOMINIQUE PÈRE.

Ah! vous mariez mademoiselle? Bon, bon; bien fait.... bien fait.

(Dominique fils paraît tout à coup surpris et agité.)

M. DELOMER.

Oui, je la marie: je l'accorde à monsieur Jullefort: c'est un parti sortable.

DOMINIQUE PÈRE.

L'aimable enfant! Je l'ai vue haute comme cela; et toute petite, elle me faisait toujours trois ou quatre jolies révérences quand j'entrais, quoique j'eusse mon bonnet de laine au moins!

M. DELOMER, à Dominique fils.

Dominique, j'attendrai de votre amitié un grand nombre de petits services; car on ne finit pas avec tous ces arrangemens de noces. Je n'ai jamais marié de fille; cela va faire de l'embarras, il faudra veiller à bien des choses; je veux que vous représentiez comme un parent, et que vous en fassiez l'office.

DOMINIQUE PÈRE.

Mon fils, voila ce qui s'appelle des marques d'une estime distinguée.

DOMINIQUE FILS.

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon père.... Vous disiez vrai tout à l'heure, vous aviez raison.... vous voyez bien mieux que moi.... votre expérience.... J'ai réfléchi.... il faut que je quitte Paris.... tout le veut. (A M. Delomer.) Monsieur, c'est à regret, mais je ne puis rester; je le sens à présent, je ne puis rester.

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas.

DOMINIQUE PÈRE.

Quel raisonnement creux as-tu donc fait à part toi, dans ta cervelle? est-ce que tu extravagues? Tu ne voulais pas partir, il y a un moment, et puis tu veux partir?

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penser aussi différentes?

DOMINIQUE FILS, avec une certaine véhémence.

Je partirai, je le dois, il le faut; j'ai mes raisons. Mes raisons sont bien légitimes.... il m'en coûtera de vous quitter, monsieur: mais cela importe, cela importe à mon repos, à mon bonheur.

(Il s'éloigne dans un coin du théâtre, et paraît accablé.)

DOMINIQUE PÈRE, inquiet sur l'état de son fils.

Que me direz-vous de cela, monsieur Delomer? je n'y entends rien, moi.... il veut... il ne veut pas.... sa tête! Je ne le reconnais plus....

M. DELOMER.

Tout ce que je vois, c'est qu'il a quelque chagrin secret que je ne puis deviner; il l'épanchera plus librement dans votre sein. Vous êtes un bon père; son bonheur vous est cher, il m'est cher aussi. S'il compte, après tout, le trouver dans un autre pays, il faudra bien y consentir: il m'en coûtera; mais son bonheur avant tout.... je vous laisse ensemble.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS.

DOMINIQUE PÈRE.

Hé bien, Dominique, qu'y a-t-il?... Vous vous éloignez de moi, et vous pleurez sans me rien dire!

DOMINIQUE FILS, en s'essuyant les yeux.

Oh! pour cela, non, mon père.

DOMINIQUE PÈRE, le contrefaisant.

Oh! pour cela, non, mon père!... Tu n'as point de chagrin, non plus!... tu n'as rien à me confier! tu ne pleures pas en liberté avec moi!

DOMINIQUE FILS.

Mon père! de grâce, n'exigez aucun aveu... souffrez seulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maison; plus j'en serai loin, et moins je souffrirai peut-être.

DOMINIQUE PÈRE, avec tendresse.

Et c'est à moi que tu dis de ne te rien demander, à moi que tu déguises quelque chose!... as-tu oublié comme nous sommes ensemble? as-tu un autre confident, un autre ami plus ancien, plus tendre, plus indulgent? dis-le moi, et je lui cède la place... Mon fils, mon ami, parle, parle... va, je suis peut-être le seul encore qui puisse changer ta destinée.

DOMINIQUE FILS, vivement.

Je n'oserai jamais... mais d'où vient que je n'oserai

pas?.... suis-je donc criminel?.... non, non; ah! mon père, mon père! pourquoi n'êtes-vous pas dans un état plus relevé?... Avec tant de vertus, vous méritiez d'être tout autre que ce que vous êtes.

DOMINIQUE PÈRE.

En voici bien d'une autre! et qu'est-ce que cela te fait, si je suis content, heureux, satisfait?..... mais parle-moi avec franchise; rougirais-tu dans le monde d'avoir un père vinaigrier? Aurais-tu conçu ce pitoyable orgueil? C'est une maladie commune à beaucoup d'enfans que leurs pères ont faits un peu plus qu'eux, et nous raisonnerions ensemble pour tâcher de la guérir; car l'homme est si sujet à se laisser prendre à des fantômes!... Va, j'ai prévu dès ton enfance que cette idée là pourrait te saisir un jour; j'y ai pourvu, et je n'ai point pris d'alarmes.

DOMINIQUE FILS.

Mon père! je vous respecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un seul instant de vous avouer aux yeux de tout le monde. Il me serait permis de choisir, que je ne choisirais pas un autre père que vous, je vous préférerais au plus riche, au plus illustre citoyen de cette ville; mais le préjugé fait que tout le monde ne pense pas comme moi, et je suis malheureux, peut-être à jamais, pour cette seule cause.

DOMINIQUE PÈRE.

Ah çà! me parleras-tu clairement?... Voyons; est-ce de l'argent qui te manque? (Fouillant à sa poche.) J'ai là quelque chose en réserve... prends, prends...

DOMINIQUE FILS, l'arrêtant.

Depuis long-temps vous savez que mes appointemens me suffisent; vous avez assez fait pour moi, et plus..... je voudrais même... que dis-je? j'espère bien avant peu, si je prospère...

DOMINIQUE PÈRE.

Je connais tes sentimens, tu n'as pas besoin de les exprimer..... ton cœur, mon fils, est-il autre que le mien?

DOMINIQUE FILS, lui baisant les mains.

Mon bonheur sera de vous chérir; il faut qu'il me tienne lieu de tout autre. Eh bien! je me consolerai avec lui..... vous venez de l'entendre; M. Delomer donne sa fille à M. Jullefort; cet homme, parce qu'il est riche, va obtenir sa main.

DOMINIQUE PÈRE.

Serais-tu jaloux de cet homme?

DOMINIQUE FILS.

Oh! oui, très jaloux, non de ses richesses, mais de son bonheur.

DOMINIQUE PÈRE.

Est-ce elle que tu désires, ou un établissement?... prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE FILS.

Que n'est-elle aussi pauvre que je le suis! j'unirais mon sort au sien..... Vous m'avez toujours dit que, pour être heureux, il ne fallait s'attacher qu'à la personne seule.

DOMINIQUE PÈRE.

Mais pour s'attacher à une personne, il faut en être aimé, et sans doute que celui qu'elle consent à épouser lui plaît plus que toi : ainsi, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE FILS.

Ah! si elle se donnait à celui qu'elle sait l'aimer le plus, je suis bien sûr que personne ne l'emporterait sur moi.

DOMINIQUE PÈRE.

C'est à dire que, si on recevait tes vœux, tu n'hésiterais pas à la prendre pour femme?

DOMINIQUE FILS.

Hélas! que ce bonheur est loin de moi..... c'en est fait; non, je n'en aimerai jamais une autre, et cependant elle ne m'appartiendra pas.

DOMINIQUE PÈRE, après un moment de réflexion.

Que sait-on?... mais, dis-moi; comment cet amour a-t-il pris naissance dans ton cœur?

DOMINIQUE FILS.

Mon père! je l'ai vue dans les premiers temps sans en être frappé; nous avons conversé, nous avons lu, chanté, joué ensemble, et je n'en étais pas encore touché: au contraire, j'en admirais d'autres qui me semblaient bien plus belles; mais, dans la suite, j'ai cessé de les trouver si aimables, et plus je conversais avec mademoiselle Delomer, plus je me suis senti enchanté. Si vous saviez comme elle pense, comme elle s'exprime, quelle noblesse de sentiment, quelle

sensibilité inépuisable pour les malheureux, quelle honnêteté touchante règne dans toutes ses actions, et le tout sans gêne, sans effort, sans prétention; elle a les grâces de la modestie, et la gaieté de l'innocence; sa joie est pure et naïve comme son cœur... j'ai remarqué que jamais elle ne dit de mal de personne, et je l'ai toujours vue reprendre ses amis à la moindre médisance...

DOMINIQUE PÈRE.

Joli caractère de femme!

DOMINIQUE FILS.

Ah! si vous saviez surtout comme elle aime son père!

DOMINIQUE PÈRE.

Mais peux-tu me dire si elle se marie par obéissance ou par inclination?

DOMINIQUE FILS.

Par inclination! oh! non... Monsieur Jullefort est un fort galant homme, mais...

DOMINIQUE PÈRE.

Te préférerait-elle à lui, si tu étais aussi riche que ce M. Jullefort; dis-moi?

DOMINIQUE FILS, avec passion.

J'ose le penser... je me flatte trop, peut-être; mais c'est la seule consolation qui me soit permise; je ne la perdrai point, tout infortuné que je suis... mais il va l'épouser; fille soumise, elle n'osera désapprouver le choix d'un père... elle obéira, elle va être malheureuse pour toujours, et moi aussi.

DOMINIQUE PÈRE, avec réflexion.

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE FILS.

Mon père!

DOMINIQUE PÈRE, lui prenant la main.

Prends courage, mon ami... espère...

DOMINIQUE FILS.

Que dites-vous?... Moi, espérer!

DOMINIQUE PÈRE.

Mais, puisque ce mariage n'est pas conclu, il est encore temps..... je parle à son père aujourd'hui, et je la demande pour toi...

DOMINIQUE FILS, avec frayeur.

Y pensez-vous?... gardez-vous de m'exposer à un refus : il prendrait pour un affront... il recevrait avec un dédain outrageant.... j'en mourrais de douleur... sur quoi pouvez-vous espérer? fortune, rang, préjugés, tout nous sépare. Dans ce siècle de cupidité, qu'importe que l'amour unisse deux cœurs?

DOMINIQUE PÈRE.

Reste ici, te dis-je... Va, mon ami; la journée ne se passera pas que je ne vienne te retrouver ici, et peut-être avec de bonnes nouvelles.

DOMINIQUE FILS.

Je me repens de vous avoir parlé... Laissez-moi plutôt fuir loin d'elle; il est au dessus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le sort éloigne de moi.

DOMINIQUE PÈRE.

Tais-toi, et laisse-moi agir... Tu as beau faire l'étonné; je veux que tu restes dans cette maison, et que tu n'en sortes point.

DOMINIQUE FILS.

Ah, mon père! ceci devient au dessus de mes forces.

DOMINIQUE PÈRE.

Ah çà! il est de ton devoir de m'écouter, et de m'obéir quand je parle... entends-tu?...

(Il s'en va à pas lents; le fils le suit de loin, la tête baissée. Le père revient sur ses pas, et, prenant la main de son fils, il lui dit d'un ton attendri et ferme:)

Tu l'auras, Dominique, tu l'auras.

(Le père sort.)

SCÈNE VIII.

DOMINIQUE FILS.

Ce bon père! comme il se livre aux illusions que lui inspire sa tendresse!..... Ah! je n'ai pas même l'espoir qui accompagne quelquefois l'infortune.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE FILS arrive d'un pas lent et rêveur.

Tu l'auras, tu l'auras..... Ces mots, et je ne sais pourquoi, reviennent frapper sans cesse mon oreille. C'est en vain qu'il aura voulu distraire la douleur qui me consume... Ah! trop cher objet! jamais, non, jamais tu ne sortiras de ce cœur; ton image y est gravée pour la vie, en dépit du sort injuste qui nous sépare..... C'est à présent que j'éprouve combien je t'idolâtre..... Moins j'ai d'espoir, et plus je t'aime..... Qu'il m'est cruel de te voir destinée à un autre! Un autre fera-t-il ton bonheur comme je l'eusse fait?... Un autre saura-t-il t'aimer comme moi?..... Il me faudra donc dévorer mes tourmens!... Tout dans cette maison me devient insupportable... Elle-même augmente mon supplice. Je n'ose plus la regarder... Le seul son de sa voix me porte au désespoir; et plus je la fuis, plus il semble que le sort la ramène sur mes pas... La voici... Resterai-je?... Non...

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DELOMER, DOMINIQUE FILS.

(Dominique fils la salue, et se retire lentement.)

MADEMOISELLE DELOMER, comme il est à la porte, d'un ton triste.

Vous vous en allez, monsieur!

DOMINIQUE FILS, revenant.

Non, mademoiselle.

MADEMOISELLE DELOMER.

Vous sortiez, cependant..... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE FILS.

J'allais...

MADEMOISELLE DELOMER.

Hé bien! vous alliez?

DOMINIQUE FILS.

Mais je n'allais nulle part.

(Il soupire.)

MADEMOISELLE DELOMER.

Vous avez pris un air bien triste aujourd'hui.

DOMINIQUE FILS.

Il est vrai que je devrais..... A propos, mademoiselle, j'oubliais de vous faire mon compliment.

MADEMOISELLE DELOMER.

Sur quoi, s'il vous plaît?

DOMINIQUE FILS.

M. Jullefort... C'est une chose décidée.

MADEMOISELLE DELOMER.

Vous êtes ironique!

DOMINIQUE FILS, avec passion et douleur.

Je ne suis que malheureux.

MADEMOISELLE DELOMER.

Laissez-moi... Je fais mal de rester avec vous; nous nous trahissons tous deux : vous m'êtes un objet de tourmens, encore plus que M. Jullefort[1].

DOMINIQUE FILS.

Moi! je pourrais vous causer la moindre peine!... Ah! mademoiselle, qu'exigez-vous de plus?... N'ai-je pas renfermé, jusqu'ici, et sous le plus sévère silence, le plus vif sentiment? sentiment trop ambitieux sans doute[2]; mais du moins j'ai su le taire.

MADEMOISELLE DELOMER.

Je le sais.

DOMINIQUE FILS.

Aucun espoir ne saurait m'être permis; et c'est cette persuasion cruelle qui va m'éloigner d'une ville où je ne peux plus vivre.

1. Voilà un aveu qui est fait bien promptement; et, d'après le langage de Dominique dans les scènes précédentes, on ne l'aurait pas soupçonné d'être aussi avancé auprès de mademoiselle Delomer. Ce rapprochement de deux amans qui devaient se cacher leurs sentimens nous semble trop brusque; il eût dû être amené avec plus de ménagement et de gradation.

2. Cette déclaration suppose déja une grande intelligence entre eux, et, puisqu'ils s'entendaient, il est étonnant que ce jeune homme se désole autant; il ne peut craindre qu'un aussi bon père que M. Delomer sacrifie sa fille. Ce sont de ces petites invraisemblances que Mercier, comme beaucoup d'autres auteurs dramatiques, n'a pas cherché assez à éviter.

MADEMOISELLE DELOMER.

Mais au lieu de quitter la maison, si vous restiez... Je... Vous tenteriez.... vous pourriez même.... Mais non, mon père n'y consentira point; je m'abuse; il n'y consentira jamais. Le voici... je tremble qu'il ne nous ait entendus.

SCÈNE III.

M. DELOMER, MADEMOISELLE DELOMER, DOMINIQUE FILS.

M. DELOMER, arrivant avec précipitation et d'un air égaré.

Dominique! je vous cherchais; et vous, ma fille... Ah Dieu!.... J'ai de terribles choses à vous apprendre.

DOMINIQUE FILS, avec inquiétude.

Monsieur, qu'y a-t-il?

MADEMOISELLE DELOMER, tremblante.

Comme votre visage est altéré, mon père! qu'avez-vous?

M. DELOMER.

Je suis au désespoir.

DOMINIQUE FILS.

Vous! Ah! parlez.

MADEMOISELLE DELOMER.

Mon père!

M. DELOMER, tombant dans un fauteuil.

Un moment; laissez-moi respirer... Ma fille, ton

père, hélas! n'a travaillé toute sa vie, que pour se voir en un seul jour tout à coup ruiné.

MADEMOISELLE DELOMER.

Ruiné, vous!

DOMINIQUE FILS.

Comment se peut-il?

M. DELOMER, à Dominique.

Vous méritiez ma confiance, jeune homme; j'avoue même que j'aurais bien fait d'écouter de certains avis que vous m'avez donnés; je m'en repens aujourd'hui; mais il n'est plus temps... Mon cher Dominique, vous avez toujours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançais aux deux associés de Hambourg...

DOMINIQUE FILS.

Ils auraient manqué!

M. DELOMER.

Je viens d'en être frappé comme d'un coup de foudre.

MADEMOISELLE DELOMER.

Ah! mon père, mon père, ne vous livrez point à l'abattement; voici le jour du courage... Mais quoi! tout serait-il perdu?

M. DELOMER.

On m'écrit que leur faillite est sans ressource[1],

1. Cette catastrophe n'est peut-être pas suffisamment préparée. Rien n'avait fait soupçonner que M. Delomer eût ainsi mis sa fortune entre les mains d'un correspondant. Il est assez rare en outre qu'un négociant avance des fonds à d'autres négocians qui demeurent à trois cents lieues de lui. Ce qui est

et c'est dans le moment que j'attendais la plus forte rentrée de mes fonds, que cet accident là m'écrase. Le paiement de l'année, celui de la maison, ta dot, ton sort, le mien, tout reposait sur eux; tout est précipité dans l'abîme.

DOMINIQUE FILS, vivement.

Je suis à vous, monsieur; faut-il courir, prendre la poste, aller en personne stipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les plus convenables? Je pars; je ne reviendrai qu'après avoir apaisé l'orage.

(Pendant cette scène, mademoiselle Delomer demeure le visage caché, et s'appuyant sur un fauteuil.)

M. DELOMER.

Il faut attendre; il paraît que c'est le contre-coup que je reçois. Allez toujours escompter les effets que je vais vous donner. Il nous faut profiter des momens où l'on ne sait rien encore. Nous paierons ces deux jours-ci, mais pas plus.... Vous m'entendez bien?

DOMINIQUE FILS.

Ah! monsieur, quelle affreuse extrémité!

M. DELOMER.

Il n'y a pas d'autre parti. Irai-je supporter seul tout ce fardeau pour en être opprimé?

ordinaire seulement, c'est qu'il leur envoie des marchandises, et n'en soit point payé. On ne conçoit guère une imprudence pareille de la part d'un homme qui a de l'expérience, et qui a vieilli dans le commerce.

DOMINIQUE FILS.

Me permettez-vous de parler comme je pense?

M. DELOMER.

Il le faut; ces momens sont trop de conséquence pour me rien déguiser.

DOMINIQUE FILS.

Vous ne vous en offenserez pas, monsieur: mais il n'y a que l'infortune qui puisse vous inspirer un tel dessein : il répugne à vos propres principes. De malheureux que vous êtes, deviendrez-vous coupable? Emprunter sans ressources pour rendre! Ah! souvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois : aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens que l'on a pris: la confiance que l'on nous a donnée ne saurait être trompée... Après tout, monsieur, il vous faudra toujours, dans peu, en venir à la seule opération qui est à faire; vous ne pouvez vous le dissimuler.

M. DELOMER.

Quoi! vous me conseillez...

DOMINIQUE FILS.

Ah, monsieur! chassez loin de vous l'indigne faiblesse que donne le premier assaut du malheur. Ne rompez pas cette circulation, l'âme du commerce; qu'il soit respecté par vous-même au milieu des revers : l'équité et l'honneur surmontent toutes les difficultés. Envisagez le tort que vous allez faire; vingt familles seront précipitées dans l'indigence, et vous accuseront; elles seront sans ressources, et vous en

avez encore. Daignez vous ouvrir à moi : croyez-vous avoir assez pour parer à tout, si vous vouliez ne rien faire perdre?

M. DELOMER.

Oui; mais, mon cher ami, il ne me resterait absolument rien.

DOMINIQUE FILS.

Mais aussi vous ne devriez plus rien à personne.

M. DELOMER.

Et que deviendrais-je après?

DOMINIQUE FILS.

On est toujours riche, quand on a tout payé. Croyez qué vous serez cent fois plus heureux dans l'état le plus médiocre, lorsque vous ne serez exposé à aucun reproche. Je vous connais, monsieur; vous ne savez pas l'effet que ferait sur vous le regard d'un homme qui vous dirait : tu m'as trompé; vous n'y êtes point accoutumé; la première épreuve serait mortelle : oui, mortelle, j'en suis sûr... Vos biens sont suffisans, ou non, pour payer vos dettes : dans le dernier cas, pourquoi acquitter des créanciers anciens aux dépens des nouveaux? C'est une action contraire à l'ordre des choses; c'est une injustice...

M. DELOMER.

Il faudrait donc que je m'avilisse?

DOMINIQUE FILS.

On ne s'avilit pas pour être juste.

M. DELOMER.

Que je tombasse dans la dernière misère? Et ma

fille, ma fille!... Eh! que deviendrait l'espoir de ma vie!

MADEMOISELLE DELOMER.

Mon père, en ce moment oubliez-moi...

M. DELOMER.

Tu approuverais que je te dépouillasse de tout?

MADEMOISELLE DELOMER.

Oui, plutôt que de voir votre front rougir une seule fois.

DOMINIQUE FILS.

Monsieur, je me dévoue pour toujours à votre service; votre infortune vous rend encore plus respectable à mes yeux; vous m'avez donné votre confiance, daignez me l'accorder sans réserve; vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuse. Je vais, sans perdre de temps, travailler à faire l'état le plus exact de vos biens et de vos dettes. Certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, seront touchés de votre situation, et vous faciliteront les moyens de continuer votre commerce. Vous conserverez votre crédit, le crédit qui vous rouvrira de nouvelles sources de richesses; reposez-vous sur moi; à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations. (Dans un mouvement énergique.) Oui, nous ferons honneur à tout: dites, n'est-il pas vrai, nous ferons honneur à tout?

M. DELOMER.

Vous me touchez infiniment, jeune homme; vous êtes bien estimable, et jamais je ne vous ai mieux

connu que dans ce moment : je vous devrai ma vertu; oui, je m'en rapporte à vous... Il me reste encore une lueur d'espérance; M. Jullefort, mon gendre, est riche, il aime ma fille; il m'aidera sûrement.

DOMINIQUE FILS.

Il peut se rendre doublement heureux, et goûter un nouveau bonheur, en vous offrant l'appui de sa fortune... Que d'avantages pour lui!

M. DELOMER.

Je le crois bon ami; et nous allons l'admettre à notre confidence; le titre qu'il va porter l'engagera à prendre nos intérêts. Cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire : il faut que je lui dise que je suis forcé d'employer la plus grande partie de la dot au paiement de mes créanciers... Mais il ne perdra rien par la suite...

MADEMOISELLE DELOMER.

Hé bien! souffrez que je vous épargne cet aveu; il l'entendra de ma bouche; il le recevra d'une manière différente... Permettez que j'aie un entretien avec lui... Nous ne douterons plus alors de sa réponse.

M. DELOMER.

J'y consens. Tout à l'heure en rentrant, je l'ai aperçu qui venait après moi; j'étais trop troublé pour lui parler; je vous cherchais; j'ai recommandé qu'on le fît attendre... Je vais te l'envoyer. (A Dominique.) Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains; ma tête n'est pas à moi; agissez à votre gré; je vous confie mes intérêts et mon honneur.

DOMINIQUE FILS.

Je n'ai que du zèle à vous offrir; mais il est extrême, il est pur, et il ne se démentira dans aucune circonstance de ma vie.

(Dominique suit M. Delomer, et mademoiselle Delomer lui jette un regard d'approbation en se séparant.)

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DELOMER soupire, et dit après un court silence.

Qu'il est cruel d'étouffer des sentimens qui semblent aussi légitimes! Avec quelle noblesse il vient de parler! Ah! mon cœur approuvait tout ce qu'il disait. Au moins, si j'en crois un pressentiment flatteur, je n'épouserai pas Jullefort... Le voici; que je tremble de le trouver généreux! mais, hélas! quel souhait terrible!

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, arrivant avec transport.

Mademoiselle, ma chère demoiselle, quelle félicité m'attend! quel bonheur pour moi! J'ai vu le notaire! il a dressé l'acte, tout réussit selon mes vœux, et bientôt nous allons nous appeler des plus tendres noms... Mais que vois-je? ne soyez pas si sérieuse; en vérité je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie...

MADEMOISELLE DELOMER.

Cette joie ne sera peut-être pas d'une longue durée, monsieur...

M. JULLEFORT.

Oh! elle sera éternelle comme l'amour que je ressens...

MADEMOISELLE DELOMER.

Écoutez-moi, monsieur; nous avons à parler ensemble, et j'attends de vous toute la sincérité...

M. JULLEFORT.

Avez-vous jamais douté que je pusse vous parler autrement? (A genoux.) Eh bien! croyez-en les plus brûlantes protestations de mon cœur: je vous jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flamme qui vivra jusque dans mon tombeau... non, jamais personne ne m'a paru si adorable que vous: j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré.

MADEMOISELLE DELOMER.

Ah! monsieur, ce ne sont pas des sermens que je vous demande. Je compte peu sur les sermens, et les vôtres dans ce moment, si vous voulez que je vous le dise, me paraissent vains et légers.

M. JULLEFORT.

Vains et légers! Que dites-vous, mademoiselle? Ce ne sont pas ici des sermens en l'air comme ceux que font les amans: ce sont des sermens d'époux, appuyés d'un bon contrat, et rien dans l'univers ne peut casser cela... Vous doutez de mon amour! Ah, vous ne savez

pas ce que je vous sacrifie! Si je vous disais tous les partis que j'ai refusés! Tenez : on me proposait encore, il y a quinze jours, une riche héritière orpheline, et ayant deux oncles cacochymes! c'était un détail de biens qui ne finissait pas. Mais je n'ai pas voulu lire seulement; j'ai rendu froidement le tableau. On m'aurait offert un million...

MADEMOISELLE DELOMER.

Mais, monsieur, vous avez peut-être mal fait de refuser un aussi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc! mais vous m'offensez cruellement...

MADEMOISELLE DELOMER.

Répondez-vous assez de vous-même pour assurer qu'en m'épousant ce n'est pas le bien que vous regardez?

M. JULLEFORT.

Si vous étiez sans fortune, le bonheur de vous posséder serait encore le même à mes yeux.

MADEMOISELLE DELOMER.

Quoi! si je n'avais rien, vous me rechercheriez avec le même empressement? Vous me prendriez sans dot?... consultez-vous bien.

M. JULLEFORT.

Quelle question! Je n'ai pas besoin de me consulter; je vous donnerais, avec la même tendresse, une preuve de mon désintéressement.

MADEMOISELLE DELOMER, à part.

Parlerait-il tout de bon? que je suis malheureuse!... Allons; c'est pour mon père.

M. JULLEFORT, à part.

Qu'elle est simple! il faut s'y prêter.

MADEMOISELLE DELOMER.

Enfin, monsieur, en supposant que mon père est tombé tout à coup, et par un revers inattendu, dans l'indigence, et qu'il ait besoin de votre crédit et de vos soins pour le relever, vous iriez généreusement jusqu'à vous employer pour lui?

M. JULLEFORT.

Dans un cas pareil, le bonheur de vous mériter serait d'un prix bien au dessus de tout ce que je pourrais faire... Mais dites-moi, mademoiselle, est-ce pour m'éprouver que vous me tenez ce langage, ou plutôt serait-ce une ironie? Mes biens sont francs et quittes, je ne dois rien, je vous en avertis: nous ferons une excellente maison... je n'ai point, de mon côté, de ces questions qui respirent la défiance...

MADEMOISELLE DELOMER, l'interrompant.

Ces questions sont plus sérieuses que vous ne pensez, que vous ne pouvez croire. (D'un ton pathétique et douloureux.) Elles sont fondées sur des causes aussi récentes que malheureuses.

M. JULLEFORT, paraissant extrêmement inquiet.

Qu'y a-t-il donc, mademoiselle, et que voulez-vous me dire?

MADEMOISELLE DELOMER.

Ce que je suis chargée de vous apprendre; je vous ai préparé au dernier trait pour ne point vous accabler d'un seul mot.

M. JULLEFORT, à part.

Cela commence à me faire trembler... mais serait-ce plutôt une feinte?

MADEMOISELLE DELOMER.

Ne vous êtes-vous point aperçu que mon père était triste, était changé, et dans une situation qui annonçait un extrême embarras?

M. JULLEFORT, en pâlissant.

Effectivement... mais il est quelquefois comme cela... est-ce qu'il y aurait une cause particulière?

MADEMOISELLE DELOMER.

La plus terrible. Il vient de recevoir dans l'instant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe sur lui?

MADEMOISELLE DELOMER.

Sur lui principalement. Ce sont les personnes sur qui roulait depuis vingt ans tout son commerce, qui lui enlèvent tout.

M. JULLEFORT, à part.

Je suis perdu... (Haut.) Et cela est considérable?

MADEMOISELLE DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je; notre ruine est entière.

M. JULLEFORT, en jetant un cri.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! que me dites-vous là. (Grand repos.) Ce sont des choses qui n'arrivent qu'à moi. (A part.) Que je suis malheureux! (Après un intervalle, haut et vivement.) Mademoiselle, il faut lui conseiller de cacher quelque temps sa situation, précipiter votre mariage, doubler votre dot; c'est un moyen sûr pour se réserver une planche dans le naufrage. Le douaire des filles est une chose qui passe avant tous les créanciers, et qui leur donne un pied de nez... en faisant le douaire très considérable.

MADEMOISELLE DELOMER.

Mon père ne suivra pas ce conseil, monsieur : il aurait pu vous laisser ignorer son infortune et vous tromper : mais loin de lui ce vil artifice.

M. JULLEFORT, à part.

Ah! je l'ai échappé belle. (Haut et d'un ton en colère.) Mais comment s'est-il aussi aventuré?... il a manqué de prudence. A son âge faire des sottises, des extravagances de cette force! Ah! cela n'est pas pardonnable.

MADEMOISELLE DELOMER.

Il est des commerces sujets à de pareils revers, et l'on n'y prospère qu'à force d'avancer des fonds; il était à la veille d'une rentrée considérable.

M. JULLEFORT.

D'une rentrée considérable! Il faut les pendre, ces coquins, ces misérables là.

MADEMOISELLE DELOMER.

Ils ne sont que malheureux comme nous.

M. JULLEFORT.

Point de grâce, point de grâce. La fortune m'est bien cruelle... Mais je suis furieux contre votre père, il mérite les reproches les plus sanglans... au lieu de garder son argent dans son coffre.

MADEMOISELLE DELOMER.

Qui de nous sait lire dans l'avenir?

M. JULLEFORT.

Mais, mademoiselle, c'est que c'est une perte irréparable... Votre père est, en vérité... il est... non, vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de ma vie.

MADEMOISELLE DELOMER, d'un ton ferme.

Gardez-vous de rien dire, monsieur, qui puisse le blesser; c'est prendre aussi trop vivement mes intérêts. Mon père ne vous fait aucun tort, je crois; il travaille actuellement au tableau de ses dettes, et nous entrevoyons avec plaisir, que nos biens suffiront pour payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, mademoiselle, votre dot?... c'est plutôt pour vous que je parle, que pour moi; il vous faut toujours une dot dans tous les cas possibles..... Mais je n'y songeais pas: vous avez au moins des oncles, des tantes, plusieurs parens enfin dont les successions réunies pourraient former... et réparer...

MADEMOISELLE DELOMER.

Non, monsieur, je n'ai personne, je n'attends rien de personne: mon père était tout pour moi, et ce n'est que sur lui que je répands des larmes.

M. JULLEFORT, à part.

Pas un seul héritage, quelle famille! où allais-je me fourrer! (Haut.) Madèmoiselle, je vous aime trop pour n'être pas touché de cet accident.... cette maudite faillite... ne sentez-vous pas tout le malheur de deux personnes qui s'unissent pour la vie, et dont l'une... mais comment! vous êtes bien sûre qu'on ne remettrait pas à monsieur votre père une partie de ses fonds? Quatre-vingt pour cent, par exemple?... c'est l'usage.

MADEMOISELLE DELOMER.

Monsieur, il rejetterait un tel projet; il ne veut point de grâce, il ne veut rien faire perdre à personne.

M. JULLEFORT.

Tant pis, mademoiselle: tout cela dérange furieusement, comme vous pouvez bien penser..... et, tenez, d'ailleurs je doute fort que vous m'aimiez grandement... je ne sais pas épouser une jeune personne aussi intéressante que vous, du consentement seul de son père... j'aurais sans cesse à me reprocher de ne vous tenir que de sa main... je ne veux point vous rendre malheureuse, vous le seriez peut-être avec moi.... le vrai parti en pareil cas serait...

MADEMOISELLE DELOMER.

De vous retirer, monsieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, mademoiselle, je vous obéis... je vais... je vous salue [1].

1. Ce Jullefort a peut-être trop de crédulité et trop peu de finesse : trop

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DELOMER.

Le voilà donc cet homme qui, à l'entendre, ne désirait que moi!... comme il s'est ému à la nouvelle que je lui ai donnée!... il semblait que c'était son bien qu'on emportait. Du moins ce malheur a servi à l'éloigner.

de crédulité, puisqu'il ne lui vient pas dans l'idée que tout ce que lui dit mademoiselle Delomer pourrait n'avoir d'autre but que de l'éprouver; trop peu de finesse, parce qu'il lève trop tôt le masque. Il eût été mieux qu'il eût quitté la jeune personne en la laissant incertaine sur ses intentions et lui faisant craindre sa générosité; cela eût été plus théâtral.

ACTE III.

Le théâtre représente une espèce de salle par bas.

DOMINIQUE PÈRE, UN DOMESTIQUE.

(Dominique père, en bonnet de laine et en veste rouge, conduit un petit baril sur une brouette de vinaigrier, à une roue, laquelle est à bras. Il entre sur la scène en roulant sa brouette : un domestique veut s'y opposer.)

LE DOMESTIQUE.

Quoi! vous voulez absolument, et malgré nous, entrer dans cette salle basse?

DOMINIQUE PÈRE, roulant sa brouette, et tout essoufflé.

Oui, je le veux; j'ai mes raisons... rangez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire? on n'a jamais vu pareille chose, et certainement vous êtes fou.

DOMINIQUE PÈRE, posant sa brouette.

Je ne suis point fou, je sais ce que je fais, et ce que je dois faire... cela m'impatiente, à la fin... attends que ton maître s'en plaigne. Quand mon fils te commande, as-tu coutume de faire tant de répliques?

LE DOMESTIQUE.

Oh! si c'est par son ordre, à la bonne heure; ma foi, on est allé l'avertir de tout ceci.

DOMINIQUE PÈRE.

Mon fils? et pourquoi? je n'ai que faire de lui. (En frappant du pied.) Voyez donc un peu ces gens là. C'est à M. Delomer que je veux parler, non à d'autres... Il faut que je lui parle tout présentement...

LE DOMESTIQUE.

Il est empêché pour des affaires de conséquence.

DOMINIQUE PÈRE.

Il n'importe; il faut absolument que je lui parle tout à l'heure... il y va de la mort d'un homme.

LE DOMESTIQUE.

Voilà monsieur votre fils; parlez-lui. (En s'en allant.) Le plaisant original!.... Il a, par ma foi, la cervelle dérangée...

SCÈNE II.

DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS

DOMINIQUE FILS.

Qu'est-ce donc, mon père? Qu'avez-vous donc? Comme vous venez ici! Eh mon Dieu! que voulez-vous avec tout ce train ci?

DOMINIQUE PÈRE.

Mon ami, je viens faire la demande.

DOMINIQUE FILS.

Vous choisissez bien votre temps, et encore mieux le lieu.

DOMINIQUE PÈRE.

Va, va, Dominique; ne te mets en peine de rien; laisse-moi faire seulement... tu verras, tu verras.

DOMINIQUE FILS.

Quoi! cet habit de travail, ce baril, cette brouette dans une salle frottée!

DOMINIQUE PÈRE, le contrefaisant.

Oui, dans une salle frottée; voyez le grand mal!... Eh bien! le frotteur recommencera... ce baril te fait pitié, te fait hausser les épaules; va, va, mon garçon, c'est un petit supplément à mes paroles, qui ne nuira pas, je pense : on réussit toujours bien, dans quelque affaire que ce soit, quand on n'arrive pas les mains vides. D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandise; et cet accoutrement qui t'offense, c'est là mon habit d'honneur, entends-tu? Je ne suis jamais plus hardi que comme cela.

DOMINIQUE FILS.

Vous avez résolu de m'éprouver, mon père, mais j'ai peur que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde.

DOMINIQUE PÈRE.

Oh! tu es amoureux?... Je veux te guérir... je veux te guérir absolument... je le veux.

DOMINIQUE FILS.

Écoutez-moi, de grâce; M. Delomer n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

DOMINIQUE PÈRE.

Oh! son humeur changera.

DOMINIQUE FILS.

Ah! vous ne savez pas...

DOMINIQUE PÈRE.

Eh bien! quoi! qu'est-ce que je ne sais pas?

DOMINIQUE FILS.

Qu'il ne m'est peut-être pas tout à fait défendu d'espérer.

DOMINIQUE PÈRE.

Ah! bon : j'écoute cela... tu ne m'as jamais menti; tu t'es bien assuré d'avance que, s'il ne dépendait que de son choix, mademoiselle Delomer te préférerait à celui qu'on lui destine?... prends garde, au moins, prends garde...

DOMINIQUE FILS.

Oh!... oui, oui, mon père.

DOMINIQUE PÈRE, *se frottant les mains, et se promenant.*

Tout est dit; c'est là le principal : allons, allons, mon garçon; tout ira bien... je te l'ai dit tantôt; tu l'auras, ma foi, tu l'auras...

DOMINIQUE FILS, *le suivant.*

Voyez dans quel danger vous me mettez, en exposant votre état aussi publiquement; vous faites apercevoir davantage la disproportion qui se trouve entre vos fortunes : cela vous amuse, vous semble plaisant,

singulier; mais le monde rit; il a ses préjugés, le monde est cruel, il ne pardonne pas au ridicule... N'avez-vous pas vu jusqu'à ce domestique lever les épaules en s'en allant... je l'ai bien aperçu, moi.

DOMINIQUE PÈRE.

Après? qu'y a-t-il donc de si étonnant? un valet ricane... qu'est-ce que cela fait?... Laissez-le rire.

DOMINIQUE FILS.

Mais enfin, quel est votre projet, quand M. Delomer sera venu? Je ne vous reconnais plus; que lui voulez-vous?

DOMINIQUE PÈRE, toujours se promenant.

Que tu deviennes son gendre.

DOMINIQUE FILS.

Vous précipitez trop... d'un mot vous m'allez perdre pour toujours. Il me croira de moitié.... et dans quel temps venez-vous?

DOMINIQUE PÈRE.

Parbleu! fort à propos.

DOMINIQUE FILS fait un geste pour emmener la brouette.

Mon père, en grâce; je vais vous aider à ôter cela d'ici.

DOMINIQUE PÈRE, s'arrêtant.

Eh! non, non, non; je te défends d'y toucher; il faut qu'elle reste là... oui, là.

DOMINIQUE FILS.

Sous la porte cochère seulement, ici à côté.

DOMINIQUE PÈRE, s'opposant tout à fait.

Veux-tu bien laisser cela, te dis-je!... mais voyez l'orgueil!... renier ma brouette!...

DOMINIQUE FILS.

Il va venir.

DOMINIQUE PÈRE.

C'est ce que je demande.

DOMINIQUE FILS.

Que j'ai de regret de vous avoir parlé!

DOMINIQUE PÈRE.

Tu as bien peu de confiance en ton père! t'es-tu jamais repenti de l'avoir écouté? (Presque en colère.) Mais pour qui me prends-tu donc?

DOMINIQUE FILS.

Tout autre que moi croirait que vous n'êtes pas sage en ce moment.

DOMINIQUE PÈRE.

Nous verrons, nous verrons qui de nous deux l'est le moins.

DOMINIQUE FILS.

Et M. Delomer ne va savoir que penser... Je nierai tout, d'abord.

DOMINIQUE PÈRE, en chantonnant.

Ah! que de raisons!

DOMINIQUE FILS.

Je l'aperçois : ne lui parlez de rien, je vous en conjure. Voyez comme il a l'air triste! il n'est guère dans une situation à se prêter à vos plaisanteries.

SCÈNE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS.

M. DELOMER.

C'est donc vous qui voulez me parler, cher papa? Et qu'est-ce que vous me voulez donc avec tout cet attirail?

DOMINIQUE PÈRE.

Si vous m'avez estimé, monsieur, je vous demande pour faveur une demi-heure d'audience: tout à l'heure je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai prise, et vous ne la désapprouverez point.

DOMINIQUE FILS, à l'oreille de son père.

Parlez-lui de toute autre chose.

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre père dans cet habit de travail. Il lui donne un air utile qui ne déplaît point à la vue; son âge semble plus respectable, ses travaux entretiennent la sérénité de son âme... et moi, vous me voyez le cœur serré de tristesse et de douleur.

DOMINIQUE FILS, à voix basse.

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles? Je passerai dans votre cabinet: mon père ne vous veut rien d'assez pressé, et nous avons affaire.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre père. Est-ce que vous ne lui avez point fait part?...

DOMINIQUE FILS.

Moi, monsieur! divulguer vos secrets sans votre aveu!

M. DELOMER.

Je vous en estime davantage: vous auriez pu cependant les lui révéler sans m'offenser... je puis parler devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper; il ne m'est pas moins cruel que l'autre. (Élevant la voix.) Hélas! je vous ai annoncé ce matin le mariage de ma fille avec M. Jullefort: j'avais cet établissement à cœur. Eh bien! cet homme qui me semblait vraiment épris de sa personne, et désirer sincèrement mon alliance; cet homme est un cœur intéressé, vil, comme il y en a tant. (A Dominique fils.) Dominique, il nous délaisse; il s'est retiré avec une froideur insultante, et je viens de recevoir une lettre où il a la lâcheté de me faire des reproches...

DOMINIQUE PÈRE, riant.

Vous ne vous serez pas accordés sur la dot... Oh! je devine cela... Par ma foi, ces épouseurs là sont à la mode. Ils vous marchandent impitoyablement une fille à son propre père. Vous avez bien fait de tenir bon. Croyez que vous ne perdez rien; car ces sortes de gens là sont toujours de mauvais maris. Pour moi, j'en ai un à vous proposer, qui certainement vaudra mieux que ce M. Jullefort. (A son fils.) Oh! tu

as beau me faire des mines... je parlerai, je parlerai.

DOMINIQUE FILS, en s'en allant brusquement.

Est-il possible!... Adieu, mon père...

SCÈNE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE.

DOMINIQUE PÈRE, s'approchant à l'oreille de M. Delomer.

Oui, monsieur, c'est moi qui viens vous offrir un parti pour mademoiselle votre fille, entendez-vous? cette chère enfant est si aimable, si bonne...

M. DELOMER.

Vous, père Dominique! Voilà qui est neuf; qui peut vous avoir chargé?...

DOMINIQUE PÈRE.

Je parle au nom d'un jeune homme dont la famille et les mœurs vous sont bien connues...

M. DELOMER.

Bon!

DOMINIQUE PÈRE.

Oh, pour ce jeune homme là, il aime la demoiselle, il l'aime bien sincèrement... le respect est le fondement de cet amour, car il le rend timide et muet... je parle ici pour lui... il la prendrait pauvre comme riche.... eh bien! n'est-ce pas là de la vraie tendresse?...

M. DELOMER.

Achevez, quel est-il, ce jeune homme?

DOMINIQUE PÈRE, avec fermeté.

C'est mon fils...

M. DELOMER.

Votre fils!...

DOMINIQUE PÈRE.

Oui, monsieur, mon fils...

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendais pas... Comment! lui, à qui je m'ouvre tout entier, il aurait pu former de secrètes prétentions! il vous aurait chargé...

DOMINIQUE PÈRE.

Il ne m'a chargé de rien... C'est moi qui veux cela.... Avez-vous pris garde comme il s'est enfui lorsqu'il a vu que je voulais vous parler?... Loin d'avoir nourri le moindre espoir, il sèche secrètement de chagrin, tantôt demandant à voyager, et tantôt ne le voulant plus... Il est nuit et jour dans l'état le plus tourmentant, et moi, je n'ai appris qu'aujourd'hui le supplice de ce pauvre garçon, car vous m'auriez vu plus tôt... Tenez, si ce matin je ne lui eusse serré le bouton, il se serait laissé mourir de consomption, sans que nous sussions pourquoi.

M. DELOMER.

Vous me surprenez; je n'aurais jamais soupçonné...

DOMINIQUE PÈRE.

Je me suis dit: puisqu'il l'aime si fort, il ne peut que la rendre heureuse, et être heureux lui-même... Vous connaissez son cœur, son esprit, ses talens; il

suit le même état que le vôtre; il est estimable, vous l'estimez, pourquoi n'aurait-il pas la préférence?

M. DELOMER.

Bon père Dominique, y pensez-vous?... Je vous pardonne.... vous êtes père... mais...

DOMINIQUE PÈRE.

Monsieur, il n'y a pas la moindre tache dans notre famille: nous allons tous la tête levée; vous auriez tort de vous scandaliser de ma demande. Allez, sous cet habit grossier je sais ce que c'est que le monde; il est des préjugés que l'on sacrifie sans peine, pour peu qu'on raisonne... Mon fils a du savoir, de la figure, de l'honnêteté, des mœurs, de l'amour pour l'ordre et le travail; et qui sait jusqu'où ce garçon-là peut aller?... c'est un grain de moutarde qui peut monter bien haut[1].

M. DELOMER.

Vous avez raison, et je ne songeais pas qu'à commencer de ce jour, je ne dois pas trouver un si grand intervalle entre lui et moi... (En soupirant.) Ah! quel jour! quel jour!... Mais, dites-moi la vérité, est-ce de son consentement que vous me déclarez ses sentimens? vous n'êtes pas fait pour vous avilir jusqu'au mensonge.

DOMINIQUE PÈRE.

Il s'agirait de sa vie que je ne mentirais pas; la

1. Cette comparaison si naturelle et si comique, prise dans le métier de vinaigrier, est une bonne fortune pour l'auteur, et l'hilarité qu'excite un trait pareil, est une cause de triomphe pour la pièce. L'à-propos est très heureux.

démarche que je fais n'est point de son aveu. Il est aussi éloigné d'en attendre le succès, que j'en suis, moi, plein de confiance.

M. DELOMER.

Vous pourriez cependant vous abuser.

DOMINIQUE PÈRE, avec une certaine assurance.

Non, monsieur, je ne m'abuse point.

M. DELOMER.

Mais vous êtes singulier!

DOMINIQUE PÈRE.

Mais je suis vrai, point de détours avec moi. Vous pensez peut-être que ce sont de ces tendresses de dot, comme en avait M. Jullefort.

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme là; il m'anime trop le sang.

DOMINIQUE PÈRE.

C'est seulement pour vous faire entendre que si j'eusse soupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en serais pas mêlé... Je suis descendu dans son cœur, je l'ai trouvé tout rempli de cette flamme que vous et moi avons ressentie à son âge; je me souviens de mon jeune temps... l'objet en est digne, et je suis d'une joie inexprimable. Dites deux mots, et voilà deux heureux, que dis-je? en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y consentirait sans

peine. Votre fils vous l'aurait-il fait entrevoir? Parlez, il faut que je sache tout.

DOMINIQUE PÈRE.

Mais, je crois, entre nous soit dit, que mon fils, jeune, aimable, poli, assez bien tourné, doit lui revenir mieux que ce monsieur Jull.... Ah! pardonnez; je ne l'ai pas nommé.

M. DELOMER.

Encore un mot... Votre fils vous a-t-il paru tout à l'heure avoir aussi fortement envie de l'épouser, que lorsqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu?

DOMINIQUE PÈRE.

Vous penseriez que du matin au soir, mon fils serait capable!... mais je vous dirais...

M. DELOMER.

Dans de certaines circonstances, il ne faut qu'une heure pour produire de grands changemens.

DOMINIQUE PÈRE.

J'aurais seulement voulu que vous l'eussiez écouté un instant avant que d'entrer... La moindre de ses expressions, quand il parle d'elle, vous aurait touché et vous en aurait plus appris que tout ce que je pourrais vous dire...

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine...

DOMINIQUE PÈRE.

Beaucoup de peine!

M. DELOMER.

Je ne puis lui donner mon consentement.

DOMINIQUE PÈRE, finement.

Et pourquoi, s'il vous plaît?... la raison?... A tout il y a une raison...

M. DELOMER.

Puisqu'il faut vous le dire... je ne suis pas assez riche pour établir ma fille. Je ne peux lui rien donner... rien!... c'est la plus exacte vérité; et voilà la vraie cause de cette rupture dont je viens de vous faire part... Vous vous étonnez, mais cela est ainsi...

DOMINIQUE PÈRE, avec joie.

Vous n'avez rien à lui donner?... Bon, bon... tant mieux, tant mieux!

M. DELOMER.

Une banqueroute, après vingt ans de travaux, me remet au même point d'où je suis parti.

DOMINIQUE PÈRE.

Bon, bon!

M. DELOMER

Je ne la refuserais pas à un homme assez riche par lui-même pour commencer une maison; mais ne pouvant aucunement aider votre fils qui n'a rien, vous pensez bien qu'il est inutile d'y songer.

DOMINIQUE PÈRE.

C'est-à-dire que si mon fils était riche... de combien seulement!... Voyons?

M. DELOMER.

Oh! s'il avait seulement dix mille écus pour commencer... Vous riez?...

DOMINIQUE PÈRE.

Oui, je ris... Dix mille écus.... achevez.

M. DELOMER.

Je le préférerais au plus riche négociant de Paris... C'est à vous de faire entendre raison à votre fils. Il a l'esprit juste; il sentira lui-même combien le sort est contraire à ses vœux.

DOMINIQUE PÈRE.

Me donnez-vous votre parole que s'il n'y avait point d'autres obstacles, votre fille serait à lui?...

M. DELOMER.

Oh! de bon cœur... puisse-t-il acquérir le bien que je lui souhaite!... Mais, s'il faut vous le dire, pour un homme de probité, cela devient plus difficile que jamais...

DOMINIQUE PÈRE.

Allons, mon baril, allons, parle pour moi... Vil argent! c'est donc à toi, et non au mérite personnel, qu'il faut devoir le bonheur de mon fils... J'ai bien fait d'y penser... (Prenant la main de M. Delomer.) Touchez là, c'est une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'esprit...

DOMINIQUE PÈRE.

Voyez seulement ce qui est là, dessus ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien, quelle folie!...

DOMINIQUE PÈRE le prend par la main et le conduit au baril.

Écoutez-bien : là dedans sont trois mille sept cent

soixante et dix louis d'or, en rouleaux, bien comptés, et six sacs de douze cents livres : il n'y a rien de plus ni de moins... Voulez-vous voir? j'en suis le maître....

M. DELOMER.

Que dites-vous là... vous m'étourdissez.

DOMINIQUE PÈRE.

Rien n'est plus juste : il faut voir quand on doute... (Il tire un petit maillet de sa poche et défonce le baril. Il fait sonner des sacs et défait un rouleau.) Tenez, voyez, palpez...

M. DELOMER.

Est-il possible!... Mais c'est de l'or...

DOMINIQUE PÈRE.

C'est là mon portefeuille à moi; il est sûr celui-là.... point de fausse monnaie.... tout en espèces sonnantes.

M. DELOMER.

En vérité, je ne sais que dire... Comment! c'est à vous? Mais d'où vient tout cela?

DOMINIQUE PÈRE.

De m'être toujours levé de grand matin.... Voilà quarante-cinq ans que je suis à peu près vêtu comme vous voyez, et depuis quarante-cinq ans le labeur de chaque soleil a amené successivement une petite portion de cette masse... J'ai été frugal et laborieux, voilà tout mon secret. Tandis que vous autres dépensiez chaque jour, j'amassais chaque jour, j'économisais... Depuis que je me connais, je me suis amusé de la fantaisie de me bâtir une grosse somme, non par avarice, au moins; mais pour pouvoir assurer le bien-être de ma vieillesse et de ceux qui viendront après moi...

Je n'ai point connu les privations de la lésinerie.... Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait hasarder ce que la fortune m'avait une fois envoyé, j'ai bien tenu ce que je tenais, et le diable par conséquent n'a pu me l'emporter... Il est vrai qu'ensuite l'ambition d'élever mon fils n'a pas laissé que de m'aiguillonner, à mesure qu'il grandissait... L'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a béni mon projet, puisque sans cet argent, mon fils, mon cher fils devenait malheureux.

M. DELOMER.

Je ne puis en revenir... Et votre dessein, en m'apportant cette somme?

DOMINIQUE PÈRE.

Est de faire son établissement, d'accord entre vous trois, ce n'est plus là mon affaire... tout est à vous, partagez... J'ai un marais de trois arpens au faubourg Saint-Victor [1], joint à une petite maisonnette; c'est là tout ce qu'il me faut pour ma subsistance et mon plaisir; je ne veux rien de plus...

M. DELOMER.

Quoi! vous abandonneriez?...

DOMINIQUE PÈRE.

Faites-les venir, vous dis-je : voilà le plus grand

1. Les étrangers seront bien aises que nous leur apprenions que *marais*, à Paris, est le nom que l'on donne à ces jardins de légumes que les paysans cultivent *extra* et même *intra muros*, pour l'approvisionnement des marchés de cette capitale. Il n'y a plus maintenant de marais dans le quartier Saint-Victor; il est rempli de maisons.

plaisir de ma vie. Demain je pourrais mourir, et je serais privé de ce spectacle délicieux... (Avec sentiment.) Mon fils, la jouissance de ton héritage ne sera point attristée par mon deuil.

M. DELOMER.

Je suis hors de moi... la surprise, l'admiration.... je n'ai pas la force de parler; la joie... je vais vous les faire venir. (Il sort.)

SCÈNE V.

DOMINIQUE PÈRE, appuyé sur son baril, et remettant les rouleaux et les sacs.

Métal pernicieux! tu as fait assez de mal dans le monde, fais-y du bien une seule fois. Je t'ai enchaîné pour un moment d'éclat : voici le moment tant désiré; sors, va fonder la paix et la sûreté d'une maison où habiteront l'amour et la vertu. Le père, la fille, mon fils... ils sont tous d'honnêtes gens.

SCÈNE VI[1].

« DOMINIQUE PÈRE, M. DU SAPHIR.

« M. DU SAPHIR, à part.

« Je ne sais ce qu'il y a dans cette maison.... J'in-

1. Dans les derniers changemens que l'auteur fit à sa pièce, il avait supprimé cette scène et la suivante qu'il jugeait superflues. Cependant, comme on les donne encore sur quelques théâtres, et qu'elles ont une certaine originalité, nous les plaçons ici, en faisant précéder de guillemets tout ce qui n'est pas admis à la représentation, sur les théâtres de la capitale.

« terroge, on ne me répond pas... Il m'a donné ren-
« dez-vous ici... Il ne paraît point. (Tirant un écrin.) Oh!
« il pourra se vanter d'avoir des diamans de la plus
« belle eau... le poli le plus vif... les reflets les plus
« éclatans...

« DOMINIQUE PÈRE, s'avançant avec M. du Saphir.

« Comme cela reluit!... j'en suis tout ébloui.

« M. DU SAPHIR, à part.

« Qu'est-ce que cette physionomie?... que fait-elle
« ici?...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Permettriez-vous, monsieur, que j'examine de
« plus près...

« (M. du Saphir lui remet en riant les pendans d'oreilles et la bague.
« Dominique père essaie les pendans d'oreilles et met la bague à son
« doigt.)

« Voilà une jolie bague. »

« M. DU SAPHIR.

« C'est aussi pour une main... il faut la voir!...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Tout ce brillant, monsieur, est-il bien cher?

« M. DU SAPHIR.

« Non. Sept à huit mille francs...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Sept à huit mille francs! cette marchandise là ne
« tient guère de place.

« M. DU SAPHIR.

« Voici l'heure passée... Il ne vient point... Auriez-
« vous vu ici par hasard le prétendu... celui qui
« épouse...

« DOMINIQUE PÈRE.

« M. de Jullefort, vous voulez dire?...

« M. DU SAPHIR.

« Oui.... lui-même..... Où est-il?

« DOMINIQUE PÈRE.

« Il n'épouse plus...

« M. DU SAPHIR.

« Comment, il n'épouse plus!.... que m'annoncez-
« vous?...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Ce que je viens d'apprendre..... Il est déja bien
« loin...

« M. DU SAPHIR.

« Il n'épouse plus!.. Oh! il n'en fait jamais d'autres...
« Parbleu! je joue de malheur... Voilà la cause du dés-
« ordre que j'ai aperçu... Mademoiselle Delomer ne se
« mariera point... et moi, de cette affaire-là, je ne ven-
« drai point encore mes diamans...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Vous connaissez donc cette aimable demoiselle?

« M. DU SAPHIR.

« C'est moi qui ai eu le privilège de lui percer
« les oreilles à l'âge de sept ans.... Sa mère vivait
« encore. Ces diamans, cette bague étaient pour elle...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Pour elle?... oh! oh!.... (A part.) Elle ne doit rien
« perdre.

« M. DU SAPHIR.

« Il faut que je les remporte... Je suis furieux... Cet « écrin que vous voyez me restera.

« DOMINIQUE PÈRE.

« Il ne vous restera pas... Je le prendrai, moi.

« M. DU SAPHIR, éclatant de rire.

« Vous?

« DOMINIQUE PÈRE.

« Oui, moi! qu'y a-t-il de plaisant à cela, s'il vous « plaît?

« M. DU SAPHIR.

« Rien, rien...

« DOMINIQUE PÈRE.

« En ne vous payant pas en fausse monnaie, qu'avez-« vous à dire?

« M. DU SAPHIR.

« Pas le mot... Ah! la bonne chose...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Mais je ne suis pas de ceux qui achètent à crédit, « entendez-vous?

« M. DU SAPHIR.

« Je le crois bien.

« DOMINIQUE PÈRE.

« Au fait... sept à huit mille francs... marché con-« clu... Où demeurez-vous?

« M. DU SAPHIR.

« Où je demeure?.. (A part.) Ceci devient du sérieux... « (Haut.) Tenez, voilà mon adresse.

« DOMINIQUE PÈRE, prenant la carte.

« Le sieur du Saphir, au Soleil de diamant... La

« riche enseigne!... Oh! je passe tous les jours par là...
« Vous me verrez demain... gardez-moi cela...

« M. DU SAPHIR.

« Avec votre boutique roulante?... Soit... Je vous « donnerai ma pratique, monsieur le vinaigrier...

« DOMINIQUE PÈRE.

« Je vous accorderai la mienne auparavant, mon- « sieur le joaillier...

« M. DU SAPHIR.

« Trop d'honneur, en vérité, trop d'honneur.

« DOMINIQUE PÈRE.

« Ne raillez pas... Apprenez, mon petit monsieur le « joaillier, que ma profession est cent fois plus utile « que la vôtre.

« M. DU SAPHIR, à part.

« Ne nous compromettons point... (Haut.) Je vous « attends pour acheter du diamant. A quel karat vous « le faudra-t-il? Ah! ah! ah!... on vous garde l'écrin... « ah! ah! ah! (Il sort.)

SCÈNE VII.

« DOMINIQUE PÈRE.

« Va, va, ris, ris, demain matin j'aurai ma revanche... « Ce superflu n'est qu'un objet de vanité; mais on rit « de cela dans le monde... Il faut qu'une partie de la « dot, au lieu d'être placée, soit follement sacrifiée à « monsieur le joaillier... Qu'y faire! la mode qui décide « de tout, ne connaît pas la raison, et je ne veux pas « que ma bru soit réputée inférieure à ses compagnes...

SCÈNE VIII.

DOMINIQUE PÈRE, M. DELOMER, accourant avec transport.

M. DELOMER.

Ils vont venir, quel va être leur étonnement et leur joie!... Mais est-il possible que vous ayez eu la constance d'amasser en silence une aussi forte somme, sans être tenté d'en faire usage pour vous?

DOMINIQUE PÈRE.

Je jouissais en songeant que j'amassais pour mon fils: prenez bien garde, il n'y a pas là une seule obole qui n'ait été acquise d'après les lois les plus sévères de l'exacte probité. Tout est à moi bien légitimement... allez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais si ce fils si cher était venu à mourir, vous n'aviez que lui, quels chagrins alors! Entre les mains de qui cet or aurait-il passé? que d'épargnes inutiles et perdues!

DOMINIQUE PÈRE.

Oh! j'avais mon projet.

M. DELOMER.

Et quel était-il votre projet?

DOMINIQUE PÈRE.

Chacun peut faire quelque chose d'élevé dans quelque état qu'il soit, il ne faut que vouloir; les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à se mettre

en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens sur mer : fantôme que tout cela, rien n'approche du plaisir que j'imaginais. C'était une action dont l'idée m'a toujours plu, et qui me réjouit encore, quand j'y songe; la voici. Supposons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier, par conséquent; j'ai là une somme bien ronde, bien complète, et qui ne doit rien à personne : personne, après mon décès, ne compte dessus; on ignore absolument ce que j'ai. J'écoute par le monde toutes les histoires que l'on y débite; je m'informe, je suis sur le qui-vive; j'apprends secrètement qu'un honnête homme, chef de famille, est tombé dans l'infortune, ou par un revers subit, ou par une persécution cruelle; il va perdre son crédit ou sa liberté; personne n'est assez riche, ou n'a la volonté de le secourir aussi promptement que le cas l'exige, il va être ruiné, il est perdu sans ressource... Que fais-je! j'arrive un beau matin à sa porte, je frappe, je demande à lui parler en secret; on m'introduit : j'entre tout comme je suis vêtu à présent, là, avec mon petit baril et mon tablier : il me regarde fort étonné... je lui dis tout bas à l'oreille en montrant ce baril du doigt : Honnête homme infortuné, voilà qui est à vous, prenez, n'en dites mot à personne.... tous les dimanches je viendrai à midi manger votre soupe, adieu : et je disparais.

M. DELOMER *se jette à son cou avec transport.*

Mon cher ami! que je vous serre dans mes bras.

SCÈNE IX.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE, MADEMOISELLE DELOMER, DOMINIQUE FILS.

MADEMOISELLE DELOMER, à Dominique fils.

Votre père et le mien qui se tiennent embrassés!

DOMINIQUE FILS.

Serais-je assez heureux... je tremble d'approcher.

MADEMOISELLE DELOMER.

Ah! je crains encor plus que vous.

M. DELOMER.

Avancez, ma fille.

DOMINIQUE PÈRE.

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE FILS, à M. Delomer.

Monsieur, épargnez-moi : l'état où vous me voyez est au dessus de mes forces; puisque vous savez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous?

MADEMOISELLE DELOMER, timidement.

J'attendrai vos ordres, mon père, et me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Mais il me semble que vous vous entendez parfaitement, et qu'il n'est pas besoin d'expliquer plus au long ce qui est entre vous.

DOMINIQUE PÈRE.

Elle a rougi, son cœur a parlé. La belle enfant! qu'elle m'enchante!

(Mademoiselle Delomer se trouble et veut se retirer.)

M. DELOMER.

Restez, ma fille, restez... je connais vos sentimens, je les approuve; il ne tient plus qu'à vous de lui donner votre main, j'y consens.

DOMINIQUE PÈRE, à son fils.

Entends-tu? m'en croiras-tu une autre fois? Quand je te l'ai dit; va, va, les pères en savent toujours plus que les enfans.

DOMINIQUE FILS, à M. Delomer, prenant la main de mademoiselle Delomer.

Ah! je crains de m'être trompé... vous me l'accordez... dites, répétez-le; mais non; il me suffit, votre promesse m'est donnée... la surprise et le plaisir m'ôtent la voix.

M. DELOMER.

Ma fille, est-ce de bon cœur que tu acceptes Dominique pour ton époux?

MADEMOISELLE DELOMER.

C'est lui que j'aimais, je me plais à l'avouer. Ce n'est pas la richesse qui rend si heureux, et, quand on s'aime bien.....

DOMINIQUE PÈRE.

Voilà qui est parlé. (A mademoiselle Delomer.) Je ne vous répugne donc pas, mademoiselle: vous aimerez donc aussi un beau-père bâti comme je le suis?

MADEMOISELLE DELOMER.

J'ai appris de bonne heure à chérir la probité sous quelque vêtement qu'elle paraisse, et vous vous êtes montré avec tous un si digne homme, et avec lui un si bon père, qu'il serait difficile de ne pas vous chérir.

DOMINIQUE PÈRE, les prenant par la main, et les conduisant à la brouette.

Connaissez le père Vinaigrier : voyez son trésor, il est pour vous : voilà la secrète épargne de tout ce que la Providence[1] lui a procuré depuis sa jeunesse. S'il avait davantage, il vous le donnerait.

(Il étale l'or et l'argent.)

DOMINIQUE FILS.

Quoi! mon père, ceci serait à vous?

DOMINIQUE PÈRE.

Oui, mon ami, à moi. Ton saisissement, tes grands yeux ouverts, ton air extasié, me causent plus de joie dans ce moment, que les mines du Pérou n'en ont jamais fait éprouver à tous les potentats de ce monde.

1. Nous aimons à voir ce nom sublime dans la bouche de ce bon vinaigrier. Il est malheureusement devenu trop rare dans les pièces de théâtre, comme dans toutes les autres productions de notre littérature, desséchée par une philosophie cruelle et orgueilleuse. On dirait aujourd'hui, la Fortune et non la *Providence*. Une des causes pour lesquelles Mercier a été tant ridiculisé et déprécié, est dans les idées religieuses qu'il a semées dans ses ouvrages. Beaucoup de gens aujourd'hui prétendent que l'athéisme règne dans notre législation. Le reproche est exagéré, ou sujet à discussion; mais s'ils disaient que notre littérature est athée, ils pourraient bien être assez près de la vérité.

DOMINIQUE FILS, à M. Delomer.

Allons, monsieur, allons, nous allons mettre ordre à tout... (Vivement.) N'est-il pas vrai, mon père? Il ne faut point perdre de temps... Cette somme...

M. DELOMER.

Dois-je le souffrir? Non, non.

DOMINIQUE PÈRE.

J'attendais ce mouvement de ton âme, et tu ne m'as point trompé : oui, il faut réparer cette faillite malheureuse. Quel plus noble emploi peut-on faire de cette somme?.... Mes enfans, semez avec cet argent, semez sans crainte, et la moisson sera bénie du ciel.

MADEMOISELLE DELOMER lui saute au cou.

Ah! que je vous embrasse comme un père!

DOMINIQUE FILS.

Ah! mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos! il ne pouvait m'être plus précieux que dans ce moment (Regardant mademoiselle Delomer) où tout se réunit pour combler ma félicité.

DOMINIQUE PÈRE, se rassasiant du plaisir de les voir.

Les chers enfans! Je passerai ma vie avec eux. (A M. Delomer.) Ne vous y trompez pas: vous êtes l'homme chez qui j'irai tous les dimanches manger la soupe, vous en face, et mes deux enfans à mes côtés, afin qu'en me reculant un peu, je vous voie tous trois, là, à mon aise... Gardons-nous de faire trop de bruit; que rien de ceci ne transpire. (A son fils.) Allons, Dominique, mène la brouette de ton père; voyons cela.

Il faut aller vider le tout dans la caisse. Ma bru ira faire écarter les domestiques, en ordonnant de faire servir le souper : car il est l'heure, je pense.

(Il regarde à une grosse montre d'argent qu'il tire de son gousset.)

M. DELOMER.

Dès ce soir nous passerons contrat... Voulez-vous mon notaire ou le vôtre?

DOMINIQUE PÈRE.

Un notaire! moi! Et pourquoi faire?.... Quand la bonne foi n'est point dans les paroles, elle ne se couche point dans les écrits... Au reste, faites selon que la mode l'exige, puisqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces messieurs. (Apercevant mademoiselle Delomer qui aide à Dominique.) Eh! voyez, voyez, je vous prie, qu'ils sont bien ainsi attelés ensemble!... (Il rit.) Allons, allons, mes bons amis, je vous laisse faire, je ne m'en mêle pas : courage, voyons si cela roulera... (La brouette n'allant pas bien, M. Delomer met la main à l'œuvre.) Et vous aussi, vous tirez à mon baril; bon, bon, cela. (Il rit.) Ah! les maladroits!.... Eh bien!.... vaille que vaille... (A son fils.) Tu ne te plains donc plus de ma brouette?

DOMINIQUE FILS.

Oh! non, mon père, non.... je ne savais pas quel vinaigre était dedans.

DOMINIQUE PÈRE.

Ma foi, c'est du meilleur que je puisse donner.... Cela fait revenir de bien loin, n'est-il pas vrai? et on peut le mettre à toutes sauces.

****

DÉTAILS HISTORIQUES

SUR

LA BROUETTE DU VINAIGRIER.

Il y avait déja huit ans que cette pièce était jouée avec un grand succès, par la troupe foraine dite des *Associés*, lorsque les Comédiens Italiens s'en emparèrent en vertu du privilège qui leur donnait le droit de saisir et confisquer toutes les pièces des petits théâtres, qui étaient à leur convenance. De cette manière, ils dépouillaient les théâtres forains et ceux des boulevards des pièces qui depuis longues années formaient le fonds de leur répertoire. Le parterre du Théâtre-Italien reçut la *Brouette du vinaigrier* avec transport. C'est à cette occasion que Grimm, qui ne voyait rien de bon hors du cercle littéraire où se renfermaient ses idées, a dit que ce même parterre « reçut la pièce de Mercier comme un hommage que « des comédiens pensionnaires du roi rendaient à la noble « école où s'était formé son goût. »

Molière en rit là bas et Racine en soupire,

ajoute-t-il.

L'idée de cette pièce, à qui Mercier donna d'abord le titre de *drame*, lui fut suggérée par la lecture d'un recueil intitulé le *Gage touché*, qui, pour être ancien, n'en renferme pas

moins un grand nombre de contes piquans. Le fait était d'ailleurs réellement arrivé. Il n'y a pas une de nos pièces de théâtre (et nous en avons plus de dix mille) dont le sujet soit de l'invention de l'auteur. L'idée de toutes a été prise quelque part.

EXAMEN

DE LA BROUETTE DU VINAIGRIER.

JUGEMENT DE GEOFFROI.

RIEN n'est plus commun que cette *Brouette du Vinaigrier:* un riche négociant est sur le point de marier sa fille, lorsqu'il est ruiné par une banqueroute. Le gendre, qui, dans ce mariage, considérait beaucoup la dot, n'est pas pressé de conclure et se retire. A sa place se présente un commis du négociant, fils d'un vinaigrier : son père vient lui-même faire la demande avec son habit d'ouvrier et sa brouette; ce qui déplaît beaucoup au jeune amant et ne flatte pas davantage le négociant ruiné. Mais tous les deux changent de sentiment, lorsque le Vinaigrier, ouvrant son baril, fait voir qu'il est plein d'or : cela lève toutes les difficultés. Le caractère du Vinaigrier est théâtral, quoiqu'il ne soit pas dans la nature : il y a beaucoup d'hommes capables de cette constance et de cette économie opiniâtre qui produit à la longue de grands trésors, en accumulant chaque jour de petits gains; mais ce caractère de parcimonie sévère et patiente, cette habitude de privation suppose une âme dure, un attachement invincible à cet

argent qu'on n'a pu amasser qu'avec tant de peines. L'homme qui, pendant quarante-cinq ans, n'a songé qu'à remplir d'or son baril, ne peut être si sensible, si gai, si généreux, si désintéressé, si bon père, que l'est cet honnête vinaigrier; mais le merveilleux même du rôle contribue à le rendre intéressant : car, quoique l'objet essentiel de la comédie soit de peindre les mœurs communes et ordinaires, la multitude n'est frappée que de ce qui est étonnant, extraordinaire; c'est la véritable cause du discrédit actuel de la bonne comédie. Quand Boileau a dit :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

il a sous-entendu pour les esprits délicats et cultivés; car pour la multitude il faut retourner le vers :

> Rien n'est beau que le faux, le faux seul est aimable.

L'expérience journalière le prouve. Depuis que le théâtre et la littérature sont en proie à la multitude, depuis que les profanes et les barbares ont fait irruption dans le sanctuaire des arts, tout est perdu; il n'y a plus de goût, de règle, ni, pour ainsi dire, de religion littéraire et poétique; il n'y a plus de bons auteurs, parce qu'il n'y a plus de bons juges : la littérature est *la cour du roi Pétaud.*

Il y a un peu de déclamation dans ce morceau spirituel, écrit en 1807 pour le feuilleton d'un journal, au sortir d'une grande révolution, lorsque l'opinion publique irritée retournait violemment aux vieux principes de morale et de sociabilité.

Geoffroy tombe dans une grande erreur, lorsqu'il dit que *l'objet de la comédie est de peindre les mœurs communes et ordinaires.* Ce ne serait pas la peine d'aller au théâtre si l'on n'y représentait que ce qui se voit tous les jours et en tous lieux. On y veut trouver les mœurs existantes, il est vrai, mais adaptées à des évènemens rares. D'après ce critique, rien ne serait plus commun qu'un misantrope comme celui de Molière, quoiqu'il n'en ait peut-être jamais existé. Sans doute, l'Avare, le Tartufe, le Menteur, le Distrait, sont des originaux dont il y a beaucoup de copies; mais ils sont en bien petite minorité comparativement au reste de la société. Si, en général, les hommes qui mettent sou sur sou pendant quarante-cinq ans sont des fesse-mathieu, s'ils sont sots, durs et aigre-fins, il y en a quelques-uns de généreux et de bons; c'est avoir une fausse idée de la nature que de croire qu'elle n'a qu'une voie pour agir. Il n'est pas prouvé à beaucoup près qu'une vertu ou une qualité soit invariablement accompagnée d'un défaut, et qu'un vice en soit toujours mathématiquement la conséquence. Sans doute, il y a plus d'âmes dures que d'âmes sensibles dans les hommes qui ont beaucoup de patience et d'économie; mais il en est pourtant de cette dernière espèce: c'est une exception peut-être, mais enfin elle existe. L'homme bon et économe est dans la nature. On l'a vu quelquefois et on le voit encore: or, c'est un personnage de cette espèce que Mercier a voulu peindre. D'ailleurs, n'existât-il point, il aurait eu raison de l'inventer. Au théâtre, l'idéal est préférable au positif; là, comme dans les romans, les hommes tels qu'ils devraient être sont plus intéressans que les hom-

mes tels qu'ils sont. Geoffroy a été injuste envers Mercier dont il était plutôt le détracteur que le critique. Ajoutez qu'il se met en opposition avec la vérité historique en trouvant le Vinaigrier hors de nature. C'est une anecdote, c'est un fait réellement arrivé qui a fourni le sujet de la pièce; et si le vrai, comme le dit Boileau, n'est pas toujours vraisemblable, qu'on détermine donc la limite qui sépare l'un de l'autre.

La *Brouette* est une de ces pièces qui renferment le plus de morale pratique à l'usage des moyennes classes, et elle est exprimée avec une originalité et avec une singularité piquante. Elle abonde en détails de sentimens qui touchent sans fatiguer. On n'y trouve, il est vrai, ni la gaîté de Regnard, ni les saillies de Dancourt, ni les subtilités de Marivaux, ni les épigrammes de Beaumarchais, mais du naturel sans trivialité, du comique sans cynisme, des caractères vrais, des idées peu communes. On pourrait y blâmer un ton trop sérieux. L'auteur ne s'est pas assez persuadé que la comédie ne doit pas être trop raisonnable, qu'elle veut de l'exagération et des couleurs chargées; et il oubliait qu'elle a une marotte, qu'elle secoue des grelots et qu'elle prend un masque.

Jullefort, cependant, est un personnage assez comique. Il présente même un caractère défini, et, qui plus est, un caractère qui était neuf à la scène avant la pièce de l'auteur.

L'évènement de la faillite de M. Delomer forme une péripétie qui vient à propos; mais cette faillite manque un peu de vraisemblance. On n'aurait pas pu croire que ce vieux négociant qui n'attend, comme il le dit lui-même, que quelques rentrées pour se retirer, ait eu

l'imprudence d'avancer ses fonds à des étrangers, à des commerçans de Hambourg, sans aucune garantie. Il eût été mieux que M. Delomer ne fût pas tout à fait ruiné, et qu'il lui restât de quoi continuer encore son commerce; car on pourrait croire que la nécessité impérieuse où il se trouve contribue beaucoup à lui faire accepter les offres du père vinaigrier. Ajoutons aussi qu'il aurait pu profiter de l'accident fâcheux qui lui arrive, pour éprouver son futur gendre et le jeune Dominique tout à la fois, ce qui le mettrait à même de reconnaître les bonnes qualités de celui-ci. C'est une règle, qu'on doit tirer tout le parti possible d'un évènement, et c'est une faute contre l'art que de faire arriver une grande catastrophe pour produire un résultat médiocre.

Le caractère de Delomer n'est pas d'ailleurs aussi bien tracé que ceux de Dominique père et Jullefort. C'est un homme plein de bonté et de bon sens, mais indécis, faible, incertain et peu clairvoyant; dans son explication avec Jullefort, il ne s'aperçoit point de l'avidité et de l'hypocrisie de celui-ci, qui pourtant est assez remarquable; il joue avec lui le rôle d'un Géronte.

Le dialogue de la *Brouette* n'est point boursoufflé ni rempli de ces amplifications déclamatoires et larmoyantes, de ces sermons, de ces moralités verbeuses dont abondent le *Juge*, le *Déserteur*, l'*Indigent*, et les autres pièces qui ont précédé celle-ci. Le style en est simple, agréable et correct. On y trouve des mots piquans et même de la gaîté, ce qui n'était pas dans le caractère de l'esprit de Mercier. La comparaison que le Vinaigrier fait de son fils à un grain de moutarde est une excellente saillie, et, en même tems, une comparaison in-

génieuse et vraie. Que de grains de moutarde on a vus monter fort haut de nos jours ! Par malheur, il en est beaucoup qui n'ont produit que du poison. Qu'attendre d'une semence qui a été déposée par l'inondation et qui a germé dans la fange ?

On pourrait trouver peut-être que la condition des personnages de cette comédie n'est pas assez relevée. C'est une des causes de la décadence de notre théâtre, que cette grande délicatesse sur le choix des individus qui figurent dans une pièce. Nos premiers auteurs, à commencer par Molière, ne craignaient point de faire figurer des bûcherons, des paysans, des marchands dans leurs ouvrages. L'auteur dramatique ne peut-il donc plus imiter la nature que d'après la bonne compagnie, et n'aller chercher des caractères que dans les salons? La peinture s'exerce le plus souvent sur des scènes de village, de marchés, d'ateliers; pourquoi n'en serait-il pas de même du théâtre ? Les Romains avaient, outre la comédie moyenne, la *Prætexta*, et la petite comédie ou la *Tabernaria*. Pourquoi ne les aurions-nous pas aussi? Le Vinaigrier de Mercier est un homme qui sort de sa classe et qui est au-dessus de ses confrères quoiqu'il roule *sa brouette*. Il y a sans doute au monde une classe d'hommes chez lesquels on trouve plus d'élévation de sentimens, plus de noblesse, plus d'idées morales et plus de lumières que dans les autres classes; mais ce n'est pas la plus dramatique : et d'ailleurs, quand on saura la faire parler convenablement, dans une pièce héroïque, nous pourrons peut-être négliger les pièces qui représentent des mœurs inférieures. Montrez-nous des chefs-d'œuvre dans les grands tableaux d'histoire,

et nous serons moins disposés à nous arrêter devant les tableaux de genre.

Que l'on fasse attention, d'ailleurs, que Mercier s'était fait un système de faire figurer principalement la classe moyenne du peuple dans ses pièces. Il avait une philosophie à lui, qui s'étendait bien plus loin que celle des philosophes ses contemporains, et surtout de ceux de l'école de Voltaire. Il aimait à exciter l'intérêt pour la classe laborieuse, qu'il croyait plus près de la nature. Il a cherché à justifier ce système de la manière suivante : « Un drame, quelque parfait qu'on le suppose, ne saurait trop être à la portée du peuple ; il ne pourrait même paraître parfait qu'en parlant éloquemment à la multitude. Le peuple recèle des semences toutes prêtes à être mises en action, dès que la flamme du génie viendra les développer. Le peuple peut fort bien n'être pas initié dans les profondeurs de la métaphysique, dans le chaos et l'immensité de l'histoire, dans les prodiges nouveaux de la physique et de l'astronomie ; mais il sent vivement, il aperçoit toute image, il découvre certains rapports ; il n'est pas étranger à un sentiment vif et même délicat. Le poète n'a pas besoin de s'élever jusqu'aux nues pour parvenir à le toucher ; qu'il avance une vérité intéressante, une maxime juste, qu'il offre un tableau naïf et touchant, il verra tous les cœurs s'émouvoir, il les soulèvera avec le fil puissant qu'il tient en ses mains ; les connaissances s'y échapperont du sein des ténèbres où elles étaient renfermées, les idées du peuple se dévoileront rapidement, et deviendront peut-être l'objet des méditations du philosophe.

« Eh! n'avons-nous pas des exemples nombreux de ce que j'avance? Que de fois le parterre a eu plus d'esprit que l'auteur! Que d'allusions fines il a créées! allusions que celui-ci n'avait pas su prévoir. Quelle finesse de tact! Quel véhément enthousiasme! Le comédien n'est-il pas toujours trompé dans l'effet? Le trait qu'il dédaignait, qu'il voulait supprimer, est celui-là même qui part et enflamme la multitude: elle lui apprend ce qu'il doit dorénavant sentir et rendre. Il semble que toutes les connaissances soient rassemblées dans cette foule; et elles y sont en effet. Chaque spectateur juge en homme public, et non en simple particulier: il oublie et ses intérêts et ses préjugés; il est juste contre lui-même; et c'est une vérité de fait, qu'à la longue le peuple est le juge le plus intègre. Il y a donc, dans chaque homme, je ne sais quel discernement qui brille pour lui faire connaître ce qui est bon, et qui le lui rend sensible. Leur raison a beau être enveloppée d'erreurs, il s'en échappe un rayon qui semble, pour un instant, les dissiper toutes: ces esprits, ordinairement si divisés, semblent, en se réunissant, acquérir un degré de force et de justesse, qui étonne l'homme attentif et confond sa raison. »

Sterne semble avoir justifié Mercier de n'avoir pas voulu mettre les mœurs de la bonne compagnie sur la scène, lorsqu'il dit que dans notre civilisation si avancée, les hommes sont comme des médailles qui se ressemblent toutes depuis que l'empreinte en a été effacée par le frottement.

C'est peut-être une grande erreur que de croire qu'il y a plus d'originalité dans la classe industrieuse que

dans la classe riche. Elles ont des vices toutes les deux; et, quant aux vertus, l'une a toutes celles que la dépendance et l'ignorance la disposent à avoir, comme l'autre toutes celles qui sont compatibles avec les plaisirs et la vanité.

CH. N. — P. L.

L'HABITANT

DE

LA GUADELOUPE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-ITALIEN,
LE 25 AVRIL 1786.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le texte de l'*Habitant de la Guadeloupe* ne se trouve, dans aucune des éditions qui ont paru de cette pièce, avec les changemens et améliorations qu'elle a subis. Ils nous ont été communiqués par la famille de l'auteur et le directeur du théâtre royal de l'Odéon.

Ceux de nos lecteurs qui peuvent avoir connaissance de cette comédie telle qu'elle a paru dans l'origine, trouveront sans doute qu'elle a beaucoup gagné à être dégagée des longueurs qui surchargeaient le dialogue en ralentissant l'action, et qu'elle n'en est que plus piquante.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Le fond de cette pièce est tiré d'un roman anglais, intitulé *Miss Sidney Bidulph*. Il renferme un trait de morale si important, et dont l'application peut se faire si souvent dans le monde, que l'auteur n'a pu résister à l'envie de le développer davantage en le mettant sur la scène. Il y a ajouté tous les accessoires propres à faire ressortir les caractères principaux. C'est au grand jour du théâtre qu'il a cru devoir exposer les maximes que lui offrait le sujet de son ouvrage; son but a été de livrer la guerre à la dureté du cœur, et d'honorer les vertus compatissantes qui se cachent dans les rangs obscurs de la société.

PERSONNAGES.

M. DORTIGNI, financier.
MADAME DORTIGNY, femme de M. Dortigni.
VANGLENNE, cousin germain de M. Dortigni.
MADAME MILVILLE, veuve, sœur de M. Dortigni.
MULSON, agent de change.
BRIGITTE, attachée à madame Milville.
UN LAQUAIS de M. Dortigni.
UN LAQUAIS de Vanglenne.

La scène est à Paris.

NOTA. Tout ce qui est précédé de guillemets ne se dit point à la représentation.

L'HABITANT

DE

LA GUADELOUPE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe chez M. Dortigni, dans un cabinet richement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORTIGNI, M. DORTIGNI, en robe de chambre, avec un bonnet de velours brodé en or.

(M. Dortigni est devant un secrétaire couvert de papiers; madame Dortigni, en négligé, est assise de l'autre côté, près d'une table.)

DORTIGNI.

Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, madame : je ne vous confierai plus mon argent.

MADAME DORTIGNI.

Que vous êtes maussade! Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, madame, entendez-vous?

MADAME DORTIGNI.

Vous ne risquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis; nous serons de moitié. Je jouerai avec Artémise : c'est la folle la plus étourdie... Donnez-moi cent louis, vous dis-je; je vous réponds que j'en gagnerai mille, et nous partagerons.

DORTIGNI.

A la bonne heure. Choisissez vos adversaires; ne jouez point avec ces gens froids, réservés, attentifs, qui observent tous les coups : faites la partie avec des têtes évaporées, des gens distraits..... voilà les bons joueurs.

MADAME DORTIGNI.

Oh! laissez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais, madame, il est temps que je vous fasse une très sérieuse réprimande sur l'excès de vos dépenses.

MADAME DORTIGNI.

Mais, monsieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois? Votre extrême économie ne regarde que moi. Et votre table, monsieur... votre table?

DORTIGNI.

N'en jouissez-vous pas, madame? Vous savez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires, sans mot dire [1], à table qu'à la bourse. Mais vos parures, madame, cela est effroyable.

1. C'est au contraire parce que l'on parle à son aise à table, que l'on conclut des affaires.

MADAME DORTIGNI.

Parle-t-on de cela?

DORTIGNI.

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes!

MADAME DORTIGNI.

Il faut bien soutenir un luxe nécessaire... Aussi je vous seconde de tout mon pouvoir. Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis : lui avez-vous prêté?

DORTIGNI.

Oui.

MADAME DORTIGNI.

Avec caution, intérêts d'avance?

DORTIGNI.

Oui, madame; et qui plus est, nantissement[1]. Je songe à tout.

MADAME DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Mais à propos, madame, j'ai à vous consulter; car vous avez le sens si droit!... Sur quelle tête placerons-nous cet argent[2]? Il a été décidé entre nous que ce serait à fonds perdu.

MADAME DORTIGNI.

Oui, monsieur, s'il vous plaît... Je le veux.

1. Quand on a prêté avec caution, un nantissement n'est pas nécessaire, *et vice versâ;* c'est bien assez, et avec les deux cela ne se fait jamais.

2. Quel argent? Il faudrait ajouter quelque chose, et dire, par exemple, « cet argent qui nous reste. »

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

MADAME DORTIGNI.

Ils sont rares; mais je vais vous en indiquer un qui me paraît devoir vivre cent ans. Plaçons sur la tête de ce jeune duc...

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame?

MADAME DORTIGNI.

C'est que ce jeune duc est grand chasseur, fort sot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, et, n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-temps et en pleine santé.

DORTIGNI.

J'admire la justesse de votre coup d'œil.

MADAME DORTIGNI.

C'est, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI.

Allons, demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc. Vous m'en répondez, madame.

MADAME DORTIGNI.

Suivez tous mes conseils. Ne hantez jamais que les riches, et point d'autres; car, dans le fond, il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le sais bien.

MADAME DORTIGNI.

Ne prenez aucune sorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en règle, et surtout dans les plus petites choses; les grandes se recommandent d'elles-mêmes.

DORTIGNI.

Parbleu! madame, je n'égare point le moindre petit papier; car il peut être dans la suite d'une extrême conséquence..... Tenez, par exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée en relisant mes anciens papiers. Le croiriez-vous? elle date de près de vingt-un ans; elle est d'un mien cousin-germain qui fut, vers ce temps là, chercher la fortune, ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

MADAME DORTIGNI.

Et comment savez-vous qu'il est mort?

DORTIGNI.

C'est qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

MADAME DORTIGNI.

Oh! cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

Il brillait à Paris dans les sociétés : il dédaignait la fortune, et puis il est mort de misère.

MADAME DORTIGNI.

Mais il me semble qu'il avait assez de ressemblance avec votre chère sœur, qui se pique de connaître les

livres, et d'être au fait de la littérature [1]... A propos, avez-vous de ses nouvelles?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux.

MADAME DORTIGNI.

C'est une précieuse, entendez-vous, et qui m'ennuie étrangement!

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus; et chacun de son côté me semble fort satisfait... Ainsi...

MADAME DORTIGNI.

A son aise... Elle a l'orgueil insolent de passer pour une bonne mère, avec ses deux marmots en bas âge, qu'elle mène partout. J'ai bien besoin de cela, moi! Elle semble dire : Voyez comme je les élève, comme je ne les perds pas de vue un seul instant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance!... Vous ne faites pas de même, ma belle-sœur... Oh! on ne saurait y tenir. D'ailleurs elle est d'un triste, d'un mélancolique! soupirant toujours après son époux défunt.

DORTIGNI.

Elle a lieu de soupirer : le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très modique; mais elle l'a voulu. Je le lui avais prédit : j'eus beau lui dire dans le temps : « Il n'est pas riche, ma sœur; prenez garde; c'est « bien le plus grand défaut qu'un homme puisse avoir.»

1. On croirait que cette sœur est un bel esprit ou une littératrice, et l'on verra par la suite qu'elle ne manifeste rien de tout cela.

Elle me répondit : « Il est aimable, il est plein de « droiture, il est vertueux. » Et, avec cette belle tendresse et ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrième étage; et je ne sais pas même si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler.

MADAME DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces esprits avantageux qui croient en savoir plus que les gens sensés, qui affichent je ne sais quels sentimens ridicules, qui ne font point cas des richesses; comme s'il y avait effectivement quelqu'autre chose de réel dans le monde. Elle fait encore la fière au milieu de sa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il est vrai.

MADAME DORTIGNI.

Oh bien! qu'elle étale sa dignité et toute sa philosophie entre quatre murailles... Je ne veux plus la voir.

SCÈNE II.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme est là qui attend depuis une demi-heure, et qui demande à vous parler de la part de M. de Vanglenne.

DORTIGNI.

Vanglenne! Voilà du nouveau. Est-ce bien ce nom là? Voyez si vous ne vous seriez pas trompé.

(Le Laquais sort.)

SCÈNE III.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI.

DORTIGNI.

C'est le nom du cousin; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

MADAME DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre esprit qui voyage soudain en Amérique après votre très éloigné cousin, parce que vous m'en avez parlé? Mais n'y a-t-il pas trente noms qui se ressemblent?

SCÈNE IV.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, cet homme dit qu'il a quelque chose à vous communiquer de vive voix, de la part de M. de Vanglenne, votre cousin-germain, qu'il a vu dernièrement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh! pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il

l'a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de sa personne... Cela m'étonne à un tel point!...

MADAME DORTIGNI.

Il n'est donc pas mort?

DORTIGNI.

Je ne sais, madame; mais j'ai toujours des pressentimens de tout ce qui doit m'arriver. (Au Laquais.) Faites entrer.

(Le Laquais sort.)

SCÈNE V.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI.

DORTIGNI.

Parbleu! je suis curieux...

SCÈNE VI.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI, VANGLENNE, LE LAQUAIS.

(Vanglenne attend, pour parler, que le domestique soit sorti.)

MADAME DORTIGNI, à part.

Ah! mon Dieu! quel messager! qu'il est sec!

DORTIGNI.

Eh bien! monsieur, parlez; qu'avez-vous à me dire?

(Le Laquais sort.)

SCÈNE VII.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI, VANGLENNE.

VANGLENNE.

Dieu soit loué, mon cher cousin! Que j'ai de joie à vous revoir! M'auriez-vous entièrement oublié?

DORTIGNI.

Quoi, monsieur, vous seriez... Je ne vous remets pas.

MADAME DORTIGNI, à part.

Pourquoi a-t-on laissé entrer cet habit là? C'est un gueux.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne..... Je suis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom; mais nous l'avons cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas! et c'est moi.

DORTIGNI.

Il y a si long-temps, monsieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeler vos traits...

VANGLENNE.

Oh! je vous reconnais bien, moi; mais je suis bien plus changé que vous, et cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans

un climat étranger. Mon son de voix, du moins, au défaut de mes traits...

DORTIGNI.

Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai souvent pressé dans mes bras..... Qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNI.

Amitié de collège, d'enfance..... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plaît? Quels ordres, monsieur, avez-vous à me donner?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher cousin..... Le pauvre, hélas! les reçoit, et n'en donne point.

MADAME DORTIGNI, à part.

Oh! il va lui demander de l'argent... Je chasse mon portier : laisser entrer un pareil homme, malgré mes recommandations journalières!

VANGLENNE.

J'étais établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, soit, monsieur. (A part.) Va, retourne aux antipodes...

VANGLENNE.

J'avais amassé quelque chose avec beaucoup de peine... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune. Ayant eu le malheur de perdre ma femme et mon fils, et n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour

de la patrie parlait vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle reçoit de charmes dans son éloignement.

MADAME DORTIGNI, à part.

Ah! quel insupportable début!

VANGLENNE.

Mon vaisseau, chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui suffisait à mes désirs, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne. J'ai tout perdu; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne..... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

MADAME DORTIGNI.

Ils sont, après tout, fort heureux. Puisqu'ils n'avaient plus rien au monde, autant vaut...

VANGLENNE.

Vous avez bien raison, madame; ce ne sont pas les plus à plaindre: j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route! Que l'infortune traîne après soi d'humiliation! Mais je me suis armé de constance et de courage. J'arrive, et je m'informe de vous. Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance, et que le ciel a béni vos travaux! que vous jouissez en paix...

MADAME DORTIGNI.

L'aisance! Qui vous a dit cela, monsieur? Est-ce

qu'on a de la fortune à Paris! Vous avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci?

VANGLENNE.

Pardonnez, madame; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit...

MADAME DORTIGNI.

Eh bien! monsieur, l'on est comme tout le monde. Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du nécessaire fait, malgré lui, des remarques sur tout ce qui le frappe; il voit, il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

DORTIGNI.

Mais, monsieur, permettez-moi de vous le dire: votre conduite est fort étrange envers nous: vous vous introduisez ici par supercherie; vous prenez un faux nom, sous le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent: mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

VANGLENNE.

J'ai cru, sous cet habit qui ne révèle que trop mon indigence, ne devoir point me faire connaître à vos domestiques... C'est par discrétion, mon cher cousin, par discrétion, je vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachait ma détresse.

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire.

VANGLENNE.

Une lettre n'aurait jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous supplier moi-même, et vous exposer de vive voix ma triste et douloureuse situation.

DORTIGNI.

J'entends : vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtés d'Espagne, et moi, j'en serai responsable à Paris. Vous viendrez, au bout de vingt ans, me dire : Me voici, secourez-moi.

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette prière à vous faire.... je ne vous le déguise point.

MADAME DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis sur le même vaisseau?

VANGLENNE.

Hélas! oui, madame.

MADAME DORTIGNI.

Cela est fort imprudent; mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris... Au reste, ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur l'eau à notre commandement; et, malgré tout le désir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le restituer.

VANGLENNE.

Je le sais, madame; mais je suis encore bon à quelque chose, et je viens implorer votre bienfaisance, votre générosité.

DORTIGNI.

Dans votre jeunesse, monsieur, vous n'avez voulu rien faire; vous vous répandiez dans les sociétés brillantes, tandis que les autres travaillaient assidûment chez le procureur, chez le notaire... On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE.

J'ai eu une jeunesse dissipée, je l'avoue, je ne suis pas à m'en repentir; j'étais bien jeune alors, et la séduction des plaisirs...

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laissant force dettes.

VANGLENNE, vivement.

Ah! mon cousin, elles ont été toutes fidèlement acquittées depuis; je vous le proteste.

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE.

Permettez-moi de vous le dire, mon cher cousin, cela n'est pas.

DORTIGNI.

Comment! cela n'est pas. Voilà un démenti formel, monsieur.

MADAME DORTIGNI.

Cela est bien insolent...

VANGLENNE.

Pardonnez, madame, mon dessein n'est pas d'offenser.

DORTIGNI, avec courroux.

Comment, monsieur, oser...

VANGLENNE.

Excusez; je veux dire seulement, que mon cher oncle m'a donné en tout temps des preuves constantes de son amitié. Il a daigné m'écrire plusieurs fois. J'ai de ses lettres sur moi... (Il tire un portefeuille.) En voici que je garde bien précieusement. Vous verrez qu'il m'estimait.

DORTIGNI.

Je n'ai pas besoin de les voir.

VANGLENNE.

Ses lettres disent que sans deux enfans qu'il avait, et auxquels il devait, comme de raison, toute préférence, il m'aurait fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la distance des lieux, en recommandations, en services, qui ne sont pas de l'argent, et qui obligent plus que de l'argent. La mémoire de votre père, mon cher cousin, me sera à jamais chère et sacrée.

DORTIGNI.

Mon père était d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire... N'a-t-on pas été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ !

VANGLENNE.

Il est vrai; c'était pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

MADAME DORTIGNI.

Vendre son patrimoine ! Mais on ne pardonne pas

cela, monsieur. Vice du cœur! libertinage! inconduite caractérisée!.... Oublier ses héritiers légitimes et naturels! Apprenez, monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

VANGLENNE.

Je le crains; mais je ne prétends point être à charge, madame; j'implore seulement de l'emploi: pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change, mon écriture est convenable; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude. J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, et je serai bientôt placé.

MADAME DORTIGNI.

Bientôt placé! Mais monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, et même par les puissances.

DORTIGNI.

Il est vrai, madame.

MADAME DORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun son tour; et le nombre des solliciteurs est immense.

DORTIGNI.

A l'infini.

MADAME DORTIGNI.

D'un coup de pied sur le pavé de Paris, l'on fait

naître un régiment de clercs, de commis, de secrétaires...

DORTIGNI.

On en a cent pour un, qui vous assiègent.

MADAME DORTIGNI.

Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.

VANGLENNE.

Oh! madame, j'intercède un emploi qui ne nuise à personne: il y en a de tant de sortes! Mais, si le service se mesure au besoin, personne en ce moment n'est plus pressé que moi... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu... je ne recourrai point à des gémissemens pour vous attendrir... Demain je manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en gagner... Je n'ai que vous de parens dans cette immense ville que je ne reconnais plus. Je me consacre à tout; mais, au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

(M. Dortigni se lève, et passe près de sa femme.)

DORTIGNI, bas à sa femme.

Je vais me débarrasser de lui, en lui donnant un écu de six livres.

MADAME DORTIGNI, bas, l'arrêtant.

Non, non... Congédiez-le promptement et avec fermeté... Qu'ai-je besoin, moi, d'une pareille entrevue? Joli parent, par ma foi!

DORTIGNI, en retournant à sa place.

Allons, monsieur, l'on verra... Je parlerai, je vous le promets. Repassez, repassez...

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi? Vous me permettez de repasser?

DORTIGNI.

Je ferai l'impossible, je remuerai ciel et terre; et, s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel et terre!... Mais il faut, pour cela, monsieur, que vous sachiez ma demeure.

DORTIGNI.

Ah!... oui... oui... Eh bien! votre demeure?

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

MADAME DORTIGNI.

Rue de la Huchette! Quelle horreur! Peut-on demeurer rue de la Huchette! (A part.) Il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre mémoire?...

DORTIGNI.

Non, je la retiendrai très bien.

VANGLENNE.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires?

DORTIGNI.

Oui... oui... oui...

VANGLENNE.

Allons, je cesse de vous importuner.

(Il salue comme pour s'en aller.)

MADAME DORTIGNI.

Enfin nous en voilà quittes. Il revient... Ah! quel supplice! Je n'y tiens plus.

VANGLENNE, revenant sur ses pas.

Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, et que vous pouvez du moins m'accorder sur le champ.

DORTIGNI, avec humeur.

Point de préambule, monsieur; voyons... de grâce, finissons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chère sœur, que j'ai vue enfant, et qui semblait dès lors douée d'un cœur noble et compatissant.

DORTIGNI.

Il y a long-temps qu'on ne l'a vue ici, monsieur: elle ne cultive point ses parens, elle vit singulièrement... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mène une vie fort obscure; isolée, veuve, ayant deux enfans sur les bras....

VANGLENNE, avec intérêt.

Elle a deux enfans? Ah! tant mieux.

DORTIGNI.

Comment? tant mieux!... Et qu'est-ce que cela vous fait?

VANGLENNE.

Je voulais vous dire que je serai bien charmé de les voir, de les embrasser, de... Je vous demande son adresse avec la plus vive instance...

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera. Vous voulez faire cette démarche, soit : on vous a prévenu que vous n'en serez pas plus avancé : vous perdrez vos pas; elle est absolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE.

Si elle est pauvre, elle fera ce qu'elle pourra; et, si elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins ensemble : elle a connu l'infortune; elle sera sensible à la mienne. Je vais donc demander au portier son adresse de votre part.

DORTIGNI.

Oui, car je ne la sais pas exactement. Elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien...

VANGLENNE, marche à reculons.

Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême. (A madame Dortigni.) Si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort..... Je souffre... (Madame Dortigni secoue la tête.) Rien... Allons... Le vrai courage consiste à savoir souffrir avec résigna-

tion; je suis homme, et j'en conserverai la dignité. (A madame Dortigni.) Pardonnez, madame, si j'ai osé me présenter chez vous de cette manière. On a toujours mauvaise grâce quand le cœur est dans la peine. (A M. Dortigni.) Je souhaite, monsieur, que vous ne connaissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout à coup dans l'indigence. Je vous ai décelé ma misère; mais, si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations; si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux infortunés. Je me retire [1].

(M. Dortigni pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face.)

SCÈNE VIII.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI, MULSON.

MULSON, à part.

En croirai-je mes yeux? Dourville à Paris!

DORTIGNI, à part.

Mes recommandations seraient, ma foi, bien pla-

1. Cette scène est parfaite, et pleine d'idées fortes, de traits de caractère. Il n'y en a pas de meilleure au théâtre. Elle offre un genre de comique tout particulier et qui réunit l'agréable à l'utile. Mercier réussissait bien dans toutes les situations dramatiques où il pouvait attaquer des vices, et surtout celui de la dureté de cœur, le plus odieux de tous; et il justifie ici, par l'exemple, la doctrine qu'il a développée dans son Essai sur l'art dramatique, où il dit: « Toute comédie qui ne corrige pas le vice, est une *mé-* « *chante comédie*, sans qu'on puisse l'appeler *mauvaise.* »

cées!... Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'est bien pour la dernière fois que j'y serai pris.

MULSON, regardant sortir Vanglenne.

C'est, parbleu! lui.

DORTIGNI.

Vous venez me délivrer à propos. Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure.

MULSON, à part.

On le congédie froidement, on ne le reconduit seulement pas, on le salue à peine. Me serai-je trompé? (A M. Dortigni, en s'approchant.) Connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous?

DORTIGNI.

Faiblement.

MULSON.

Oh! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien sur Hambourg?

MULSON.

Cent quatre-vingt-cinq. Dites-moi, vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout à l'heure?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage?

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu! je ne ris pas. Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner... Je mettrais ma main au feu que vous ne le connaissez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connais.

MULSON.

Et vous le traitez ainsi!... un des plus riches particuliers du royaume?

DORTIGNI.

Vous avez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit?

MULSON.

Oui, son habit m'a un peu surpris; mais il est original dans sa conduite, et cela n'empêche point que, sous cet habit, ce ne soit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, riant.

Ah, ah, ah! Comme vous vous méprenez, mon cher! Cet homme se nomme Vanglenne, et sa fortune est des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville, le nom n'importe; je connais l'individu, et cet individu est riche et opulent.

DORTIGNI.

Et moi, je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême.

MULSON.

Je soutiens, moi, le contraire. Il a été marié deux fois, il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, et jouit d'une fortune immense.

MADAME DORTIGNI, se levant.

Prenez garde à ce que vous dites, M. Mulson, prenez garde... Une fortune immense et point d'enfans!

MULSON.

Oui, madame, point d'enfans, et une fortune immense. Je l'ai vu, il y a trois ans, pendant quatre mois, à la Guadeloupe; et je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, et je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnaître...

MADAME DORTIGNI.

Oh! nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi?... Eh bien! je vais vous le dire; c'est que cet homme riche de vos libéralités venait, à la lettre, de nous demander des secours.

MULSON.

Il a pu vous demander des secours pour se divertir; mais il est plus riche à lui seul, que vous et tous vos voisins.

DORTIGNI.

Faut-il vous dissuader entièrement? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est un mien cousin, que Dieu confonde, et qu'il me tombe sur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'absence.

MULSON.

C'est votre cousin? Eh bien! il venait pour vous éprouver.

MADAME DORTIGNI.

Nous éprouver?

MULSON.

C'est dans son caractère... Dans sa vie il a fait vingt tours de cette espèce, et tous plus plaisans les uns que les autres.

MADAME DORTIGNI.

Je sens un trouble, une inquiétude... Oh! combien vous m'effrayez, M. Mulson!

MULSON.

Je vous assure, madame, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai négocié de son papier... Papier doré, ma foi!

MADAME DORTIGNI.

Serait-il possible? Ah! je frissonne.... Vous l'avez vu à la Guadeloupe! Il y avait donc changé de nom?

MULSON.

Il s'y nommait Dourville; mais que fait le nom, quand la personne est la même?

DORTIGNI.

Je le croyais mort depuis vingt ans.... Et revenir dans cet état!

MULSON.

Il est d'un caractère enjoué, prompt, vif, aimant à

imaginer des singularités, à causer des surprises; de plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI.

Libéral! magnifique! vous entendez, madame?

MULSON.

S'il vous a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands éclats de rire.

DORTIGNI.

Mais... je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en suis fâché: il est sensible aux bons, comme aux mauvais procédés.

MADAME DORTIGNI.

Mon mari avait des affaires en tête.

MULSON.

C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime; mais aussi, pour ceux qu'il n'aime pas...

MADAME DORTIGNI, à part.

Chaque mot me déchire l'âme!

DORTIGNI.

M. Mulson, il faut ne vous rien déguiser; nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritait sans doute...

MULSON.

Mais, à votre âge, est-ce qu'on ne devine pas un homme opulent? Mais quelque chose parle.... Il est bien étonnant...

MADAME DORTIGNI.

De grâce, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui... Si vous saviez combien cela est important!

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaires, puisqu'il est à Paris. (A M. Dortigni.) Et notre revirement de partie, Monsieur?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON.

Mais il faudrait vous décider.... Je reviendrai ce soir... Adieu, madame. Je verrai Dourville. Je suis bien votre très humble serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI.

DORTIGNI.

Eh bien! madame, voilà l'effet de vos impertinences. Vous ne risquez pas moins que de me faire perdre mon héritage. Vous l'avez entendu; il est veuf, et sans enfans.

MADAME DORTIGNI.

Taisez-vous, homme dur, insensible: vous n'avez jamais su donner à propos. Était-il mon parent, cet homme là? Le connaissais-je? Étais-je au fait de son caractère que vous deviez connaître? Je ne m'y se-

rais pas trompée comme vous.... Vous voilà puni de votre sottise, et cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront surtout aigri. Je lui parlais poliment, moi. Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous; et, comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir, (avec force) vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

MADAME DORTIGNI.

Comment! je répondrai de tes propres sottises?

DORTIGNI.

S'il faut qu'il me déshérite, je me venge sur vous; je prends sur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus stricte.

MADAME DORTIGNI.

Comme l'avarice te domine!

DORTIGNI.

Comme l'argent est ton éternel bourreau!

MADAME DORTIGNI.

Va, le plus sot des hommes et le plus maladroit, va réparer ton insigne bévue: va te jeter à ses pieds, lui baiser humblement la main, va lui demander pardon: tu n'en auras pas encore la force.

DORTIGNI.

C'est à vous, madame, d'y aller, et de ce pas, ou je me sépare de vous. Une femme a toujours de l'empire sur un homme.

MADAME DORTIGNI.

Je sais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conseil de toi; je ne connais pas d'homme plus mal affermi dans ses principes. Tu ne sais ni parler ni agir; et, hors de l'agiotage obscur où tu excelles, tu es un être absolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre science.

MADAME DORTIGNI.

C'est moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le sais [1]... Je ne devrais pas faire un seul pas dans cette affaire; mais je veux bien m'exposer pour toi, et te prouver que, sans mon génie, tu serais sans rang, sans crédit et sans existence.

DORTIGNI.

Je vous le répète, madame; je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.

(Il sort d'un côté, et elle de l'autre.)

1. Ce *tu le sais*, en dit beaucoup; et, d'après le caractère et les idées que madame Dortigni a montrés, on peut supposer qu'elle a employé tous les moyens possibles pour faire la fortune de son mari. Ces trois mots forment un trait comique de double entente, égal à ceux dont abondent nos grands auteurs.

ACTE II.

La scène se passe chez madame Milville, dans une chambre très modestement meublée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MILVILLE, BRIGITTE.

(Madame Milville est en tablier noir, ainsi que Brigitte. Madame Milville est assise, et occupée à travailler.)

BRIGITTE entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table.

MA chère maîtresse, voici le produit de vos petits travaux. Tenez, serrez cela.

(Elle remet de l'argent à sa maîtresse.)

MADAME MILVILLE.

Il n'y a point de honte, ma chère Brigitte, à travailler pour jeter un peu plus d'aisance dans sa maison, surtout lorsqu'on est mère de famille. Mais tu me feras plaisir de te charger de la vente; c'est un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyait pas, hélas! me laisser dans une pareille situation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frère, traîné dans un superbe équipage, je suis prête à crier dans la rue : Voyez cet homme si brillant; eh bien! il aime mieux nourrir des chevaux dans son écurie, que de soulager sa sœur et ses nièces en bas âge.

MADAME MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès; conservons le calme que l'infortune ne saurait ôter aux âmes élevées. Mon frère n'est point né dur; mais il dépend d'une femme avide et hautaine, qui a corrompu toutes ses bonnes qualités. Je ne désirais que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

MADAME MILVILLE.

De n'être point riche; et tout leur déplaît en moi. Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois présentement ne devoir m'offrir à leurs yeux, que quand ils auront conçu des sentimens plus fraternels.

BRIGITTE.

Votre belle-sœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur...

MADAME MILVILLE.

Point de haine, ma chère Brigitte; c'est un sentiment trop pénible à l'âme qui le nourrit.

BRIGITTE.

Vous êtes bien heureuse d'avoir cette philosophie, « je vous en félicite. Mais je me sentirais portée,

« moi, à une certaine violence, à rendre publique « leur indignité, à la leur faire sentir... »

MADAME MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage; ce serait le moyen d'éterniser les inimitiés. La douceur et la patience viennent à bout quelquefois de désarmer la dureté et l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans, cet intérêt si cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mère. Mon frère peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ses droits; et, touché de ma modération, reconnaître d'autant plus ses torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux...

MADAME MILVILLE.

Ma chère Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Je n'existe que pour élever ma famille dans les principes de la vertu; et mes enfans sont les seuls liens qui désormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refusé de vous marier à cause d'eux. Avez-vous fait sagement?

MADAME MILVILLE.

Oui, à ce que j'imagine: un second mariage leur aurait donné un maître, sans leur assurer un protecteur. Le souvenir d'un époux toujours présent à ma tendresse, me les rend chaque jour plus chers.

Non, je n'ai jamais reçu leurs baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chère maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

MADAME MILVILLE.

Je ne suis point malheureuse, ma chère Brigitte; je parais, il est vrai, un peu mélancolique. Mais, crois-moi, la paix est au fond de mon âme.

BRIGITTE, avec sentiment.

Bien vrai?

MADAME MILVILLE.

Je te l'assure. Il est une tristesse douce et pénétrante qui remplit mon âme à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfans, et leur présence me console : je les presse contre mon sein, et la joie qu'ils éprouvent passe dans mon cœur.

BRIGITTE.

Ah! vous êtes la meilleure des maîtresses, et la plus excellente des mères.

(On frappe à la porte.)

MADAME MILVILLE.

On frappe, Brigitte. Allez voir...

(Brigitte va vers la porte et revient.)

BRIGITTE.

Madame, c'est un homme qui demande à vous parler.

MADAME MILVILLE.

Je ne sais qui ce peut être... Vous savez que je ne reçois aucun homme chez moi.

BRIGITTE.

Il a l'air bien honnête.

MADAME MILVILLE.

Eh bien donc, qu'il entre.

(Brigitte fait entrer Vanglenne.)

SCÈNE II.

MADAME MILVILLE, VANGLENNE, BRIGITTE.

(Quand Vanglenne se présente, madame Milville se lève et reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir.)

VANGLENNE.

Mon abord vous étonne, madame; mais quand je me serai nommé, vous serez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire... J'aurais quelque chose à vous communiquer en particulier.

MADAME MILVILLE, étonnée.

A moi, monsieur?

VANGLENNE.

Oui, madame. Daignez m'accorder cet entretien, je vous en supplie.

(Il cherche de l'œil une chaise.)

MADAME MILVILLE.

Asseyez-vous, monsieur.

(Elle fait signe à Brigitte, qui approche des sièges, et sort.)

SCÈNE III.

MADAME MILVILLE, VANGLENNE.

(Ils s'asseyent.)

VANGLENNE.

Je vois, madame, que vous ne me reconnaissez pas.

MADAME MILVILLE.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monsieur.

VANGLENNE.

Vous m'avez vu, madame; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans; et ce n'est pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le temps, surtout quand le malheur les a beaucoup altérés. Ne vous souvenez-vous plus d'avoir eu un cousin nommé Vanglenne, qui passa en Amérique, il y a environ vingt ans?

MADAME MILVILLE, vivement.

Oui, monsieur, je m'en souviens très bien. Mais ce parent... depuis on nous l'avait dit mort.

VANGLENNE.

On s'était arrangé pour cela dans la famille, avant que vous eussiez l'âge de raison. Vous voyez ce cousin, cet infortuné... il est devant vos yeux.

MADAME MILVILLE.

Vous, monsieur!... vous seriez?...

VANGLENNE.

Je suis, après votre frère, votre plus proche parent. Votre père, dont je conserve un si tendre, un si respectueux souvenir, était le frère unique de ma mère.

MADAME MILVILLE.

Ah! monsieur, ma joie égale ma surprise... Oui, vous fûtes toujours cher à mon père, et il connaissait bien les hommes... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel évènement vous a fait quitter le séjour de l'Amérique, que vous aviez choisi de préférence, et habité si long-temps? Venez-vous vous fixer à Paris? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inspirez la question que je vous fais.

VANGLENNE.

Je vous dois, madame, un tableau fidèle de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

MADAME MILVILLE.

Ma pitié, monsieur? Ce qu'on fait pour ses parens est un devoir.

VANGLENNE.

Vous l'avez déja appris, madame; j'eus une jeunesse fougueuse et même inconsidérée. Orphelin dès l'enfance, et sous la tutelle de votre père, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, et dont je profitai peu. Voulant enfin réparer mes folies, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très honoré père répondit à toutes

mes lettres avec bonté. Il mourut. Quel père! quel ami! quelle perte pour moi! Je suivis le commerce pendant plusieurs années, et l'on parut m'oublier en Europe.

MADAME MILVILLE.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frère?

VANGLENNE.

Pardonnez-moi; mais huit à dix lettres au moins demeurèrent sans réponse. Je cessai, de mon côté, d'écrire. On sema comme on voulut le bruit de ma mort; on me peignit sous les couleurs les plus étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeais l'habitation, et il m'accorda en peu de temps toute sa confiance. Il avait une fille à laquelle je ne déplus point; je l'obtins en mariage. Le père enchanté de cette union, et qui n'avait point d'enfans mâles, ne m'imposa d'autres conditions que de quitter mon nom pour porter le sien. La mort m'enleva mon beau-père et mon épouse presque dans la même année. Je restai quelque temps veuf, et je me remariai à une personne qui me fit connaître l'amour, et m'inspira la tendresse la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuse, plaignez-moi, je la perdis..... C'est là une blessure profonde, et que le temps ne guérit point.

MADAME MILVILLE.

O mon cousin! ce sont là des coups qui déchirent et accablent.

VANGLENNE.

Le chagrin que j'en ressentis me rendit la vie in-

supportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. L'amour de la patrie parla à mon cœur, je résolus de repasser en France. Hélas! madame, les côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage.

MADAME MILVILLE.

Vous perdîtes tout, mon cher cousin?

VANGLENNE.

Tout, ma chère cousine, et sans ressource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez... Mais j'ai appris de votre généreux père, que la fermeté et la constance doivent être les premières vertus d'un homme; et je saurai supporter le malheur.

MADAME MILVILLE.

Écoutez, mon cher cousin : j'ai essuyé aussi des revers, et je suis pauvre; mais je ne le suis pas tellement, que je ne puisse partager quelque chose avec un parent plus infortuné que moi.

VANGLENNE.

Ah! madame!

MADAME MILVILLE.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille et cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous serez toujours ici le bien venu, jusqu'à ce que vous trouviez mieux.

VANGLENNE.

Que vous êtes compatissante!

MADAME MILVILLE.

Je vois très peu de monde, je ne sors presque jamais; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de connaissance, capables de vous rendre service et de vous procurer de l'emploi. Quoique timide, je me sens décidée, et même hardie, quand j'intercède pour autrui.

VANGLENNE.

Vous me rendez l'espérance et la vie!

MADAME MILVILLE.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné..... Voudriez-vous accepter mon déjeuner?

VANGLENNE, vivement.

Volontiers, madame; car j'ai beaucoup couru, et je suis à jeun.

MADAME MILVILLE.

Vous êtes à jeun! (Élevant la voix.) Brigitte!

SCÈNE IV.

MADAME MILVILLE ET VANGLENNE assis, BRIGITTE.

MADAME MILVILLE, à Brigitte.

Apportez le café.

BRIGITTE.

Il est tout prêt, madame.

MADAME MILVILLE.

Versez. (Brigitte avance une table sur laquelle elle sert le café, etc. Vanglenne mange et boit avidement.) Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressans de ma vie.

(Brigitte sort.)

SCÈNE V.

MADAME MILVILLE ET VANGLENNE assis.

VANGLENNE.

Vous êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge; et dont, je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passer.

MADAME MILVILLE.

J'aurai aussi tout le plaisir; car vous, vous ne serez que l'obligé.

VANGLENNE.

Vous joignez la grâce à la générosité... Mais vous qui vous intéressez tant à mon sort, me serait-il défendu de savoir quel fut le vôtre?

MADAME MILVILLE.

On compte ici-bas les heureux!.... Je bravais les revers; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutais le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorais. Vous avez senti par vous-même combien cette séparation est cruelle. La fortune, qui commençait à me sourire, s'est ensevelie avec lui; ce n'est pas cette dernière perte qui m'a coûté des larmes! Il ne m'est

resté, pour toute consolation, que deux enfans en bas âge...

VANGLENNE.

Je les ai entrevues en entrant.

MADAME MILVILLE.

Je fus assez courageuse pour voir mon état sans m'effrayer, pour oser pénétrer l'avenir qui m'attendait. Je recueillis les débris de ma mince fortune, et résolus de renoncer au monde qui n'accueille que les riches. Ainsi la fortune m'a appris le secret que j'aurais ignoré toute ma vie, sans ses rigueurs utiles. Mais puis-je demander, cher cousin, de quelle manière vous avez découvert ma demeure? Je la croyais à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'est chez monsieur votre frère, madame, qu'on me l'a donnée.

MADAME MILVILLE, vivement.

Chez mon frère? Quoi! vous l'avez vu?

VANGLENNE.

Oui, madame...

MADAME MILVILLE.

Eh bien?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans son hôtel; j'ai eu l'honneur de le saluer dans son appartement; je lui ai fait à peu près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

MADAME MILVILLE.

Qu'a-t-il répondu?... Qu'a-t-il fait?... (Après un silence.) Ciel! mon frère!...

VANGLENNE.

Votre frère, madame, paraît occupé de grandes et importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance; c'est une occupation profonde, et qui l'absorbe tout entier... Il a été un peu distrait... Votre belle-sœur est une dame opulente, qui paraît jouir de son état... Ils sont plus qu'aisés, je pense.

MADAME MILVILLE.

Quoi! mon frère n'a rien fait pour vous? Est-il possible! Rien?

VANGLENNE.

Non, madame... Je n'en murmure point... Chacun, après tout, est propriétaire de son bien, et maître de ce qu'il possède.

MADAME MILVILLE.

Pas toujours, mon cher cousin, pas toujours. Il y a des dettes sacrées... Je suis bien sûre que vous m'entendez, et qu'à sa place...

VANGLENNE.

J'aurais pu, à sa place... Mais il ne me devait rien... J'ai cherché néanmoins à ménager sa délicatesse, en ne m'introduisant pas sous mon vrai nom, dans la crainte de le blesser, à raison de mon vêtement... je ne rougis pas de le dire devant vous... je n'ai que celui-là... Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autre-

ment. S'il m'avait présenté quelque secours, je l'eusse accepté.

MADAME MILVILLE, à voix basse.

Ah! mon frère! mon frère!

VANGLENNE.

Cette faveur du ciel, je vous le confesse, serait venue fort à propos... Depuis dix jours j'ai beaucoup dépensé, et me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureusement les personnes chez qui je loge sont d'honnêtes gens, et qui m'ont promis d'attendre.

SCÈNE VI.

VANGLENNE, assis, MADAME MILVILLE, assise, BRIGITTE,

(Brigitte retire la table, et la dessert.)

MADAME MILVILLE, tirant sa bourse avec grâce et noblesse.

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frère; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis... C'est une dette que je dois à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je, il est offert de bon cœur.

VANGLENNE.

Généreuse parente! vous n'êtes guère plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table, je l'accepte avec reconnaissance; c'est assez. Un autre, dans un état plus aisé, pourra m'avancer...

(Brigitte sort.)

SCÈNE VII.

MADAME MILVILLE, VANGLENNE, assis.

MADAME MILVILLE, insistant.

Prenez, cher cousin.

VANGLENNE.

Vous vous privez en ma faveur de ce qui vous serait absolument nécessaire. (Madame Milville lui met le double louis dans la main.) Je ne sais si je dois accepter..

MADAME MILVILLE.

Gardez, gardez, vous dis-je. (En essuyant une larme.) Je suis trop heureuse de pouvoir en disposer ainsi [1].

VANGLENNE.

Vous pleurez, ma tendre et généreuse parente!... Et moi.. Ah! (Il soupire, il pleure; il s'écrie, en baisant le louis d'or.) Cette pièce m'est précieuse!... Je la garderai toute ma vie.

MADAME MILVILLE, à part.

Toute sa vie! Que dit-il?

VANGLENNE, sanglotant.

Oui... toute ma vie. Mais, mais, mais... (Baisant la main

1. Rien n'est plus touchant, nous en convenons, que ce trait de bonté de madame Milville; mais on pourrait peut-être objecter qu'elle n'a pas cherché assez à s'assurer de l'identité de Vanglenne. Avec une générosité pareille, si expansive et si promptement manifestée, on pourrait être souvent dupe. Passe pour le déjeuner, mais le double louis eût exigé quelques informations; il fallait éviter que madame Milville parût aussi crédule qu'elle est bonne.

de Madame Milville.) Pardonnez, chère cousine... Je ne puis plus soutenir l'émotion. (Se levant.)

MADAME MILVILLE, interdite.

Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger?

VANGLENNE, avec le cri de l'âme.

Léger! Ah! pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre!

MADAME MILVILLE, se levant.

Je ne vous comprends pas...

VANGLENNE.

Quelle bonté noble et compatissante!... Allez, vous avez semé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier..... J'ai reçu votre don..... (Il tire un portefeuille.) Recevez le mien... Je l'exige. Voici pour vous et pour vos enfans. Je ne suis point un indigent, je suis un millionnaire; mais je n'ai point endurci mon cœur, non, il ne l'est pas. Je pleure de joie et de tendresse, en songeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

MADAME MILVILLE.

Je demeure interdite, étonnée.

VANGLENNE.

Soyez mon héritière.

MADAME MILVILLE.

Moi?

VANGLENNE.

Eh! quel autre remplirait mes vues? La Providence m'a comblé de biens; j'ai cru devoir en faire un digne

usage. J'ai conçu, en Amérique, l'idée que j'exécute aujourd'hui. Elle consistait à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste, et, dans la véritable posture d'un indigent, à sonder en cet état les caractères. Le naturel percera, me disais-je, dans cette première apparition inattendue, et je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse et la sensibilité; car je n'estime pour vrais parens que ceux dont l'âme sait compatir aux maux des infortunés. Je l'ai donc trouvé ce cœur généreux et sensible, que je cherchais! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, et je rejette à jamais mon indigne cousin.

MADAME MILVILLE.

Ah! ne le rejetez point. Il a été gâté par les faux principes qu'on puise dans le monde; mais il peut revenir.

VANGLENNE.

Eh! comment êtes-vous du même sang? Je ne vous ai pas tout dit, chère cousine. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie souffert le dernier terme de l'humiliation et de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par surprise. J'ai tout fait pour l'émouvoir; j'ai supplié; je me suis mis tout entier à la place de l'homme souffrant; j'avais son ton, sa voix, son accent; il doit être toujours sacré, quand il gémit et qu'il soupire. Qu'ai-je obtenu? Des refus inhumains, des défaites, du mépris, de bas mensonges. La morgue, l'insolence, la froideur in-

sultante caractérisaient ses moindres expressions : il avait la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'est pas. Sa femme, plus hautaine encore, me toisait d'un œil dédaigneux, plus dure, plus insolente dans sa plate arrogance. Je leur aurais peut-être pardonné; mais ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'est leur dureté envers vous. Comment! un frère, du milieu de l'abondance, aura pu voir sa sœur vertueuse manquer du nécessaire avec ses enfans! il n'a donc ni sentimens, ni entrailles, ni honneur!

MADAME MILVILLE.

Je ne lui demandais rien.

VANGLENNE.

Vous le jugiez donc bien insensible, cousine? C'est sa condamnation qui vient de sortir de votre bouche...

MADAME MILVILLE.

Ah! croyez que je ne l'accuse point; non, non.....

VANGLENNE, avec enthousiasme.

Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis qui n'existent que pour eux!

MADAME MILVILLE.

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette supériorité qui vous caractérise.

VANGLENNE.

On oublierait bientôt la vertu, si l'on perdait sa juste indignation contre le vice. Allons, ma chère cousine, vous êtes dès ce moment ma trésorière. Je vais vous charger d'un emploi, qui plaira sûrement à

votre âme, du soin de secourir les infortunés. Allez, cherchez-les, et amenez-les; ne craignez pas d'en trop rassembler autour de moi. Mon hôtel est prêt, venez l'embellir; car le palais le plus superbe est un séjour triste sans l'amitié. Qu'elle y règne, qu'elle y dicte ses lois. C'est à vous de me consoler de ce que j'ai perdu..... Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'enorgueillit votre belle-sœur. Vous le dédaignez, je le sais; mais elle aura la bassesse de sécher de dépit; car les petites âmes sont misérables en tout. Oui, mon aimable cousine, ce que j'ai est à vous. J'ai pris votre déjeuner, nous finirons la journée par souper ensemble.

MADAME MILVILLE.

Avant de sortir, cousin, reprenez votre portefeuille.

VANGLENNE, avec beaucoup d'expression, et lui prenant la main respectueusement.

Je vous le laisse; soyez-en dépositaire. Si vous voulez me le rendre..... songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition..... (Il lui baise la main.) Adieu, aimable cousine.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME MILVILLE.

Veillé-je? Est-ce un songe?... Je suis tentée de le croire. Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de

dix ans, qu'on disait mort, dont on ne parlait même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune considérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans sous sa protection; et pourquoi? parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité... Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractère? Comme il possède le vrai langage de l'âme! Je me sens disposée à le chérir... Mais quoi! ne serait-ce pas sa générosité que je chérirais en lui? ce qu'il se propose de faire pour mes enfans?..... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui que j'aime. Le noble et honnête homme!

SCÈNE IX.

MADAME MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, entrant avec de grandes acclamations.

Ah! madame, madame, miracle! miracle!

MADAME MILVILLE.

Quoi donc?

BRIGITTE.

C'est madame votre belle-sœur qui monte en personne votre quatrième étage.

MADAME MILVILLE.

Ma belle-sœur!... Ce jour est fait pour m'étonner.

(Brigitte sort.).

SCÈNE X.

MADAME MILVILLE, MADAME DORTIGNI, très parée.

MADAME DORTIGNI, sautant au cou de sa belle-sœur.

Bonjour, ma sœur. Il y a long-temps que nous ne nous sommes vues.

MADAME MILVILLE.

En effet, vous me surprenez, madame, étrangement; je ne m'attendais pas à cette visite, je vous l'avoue.....

MADAME DORTIGNI.

Ah! si vous saviez tous les détails, vous me pardonneriez; mais cela ne peut se raconter. Eh bien! comment cela va-t-il?

MADAME MILVILLE.

Beaucoup mieux..... grâce au régime plutôt qu'aux remèdes.

MADAME DORTIGNI.

J'en suis ravie... Je voulais vous envoyer mon médecin..... Il est tombé lui-même malade, et je crois qu'il en mourra... Mais, grâce à Dieu, tout le monde ici a été promptement rétabli.

MADAME MILVILLE.

Ma convalescence a été assez longue.

MADAME DORTIGNI, la caressant.

Votre santé en sera plus affermie... Je vous trouve un excellent visage. Les temps ont été affreux, vous

le savez, je n'ai pu sortir. Les migraines m'assiègent... J'ai eu les nerfs agacés. Puis excédée de mille importuns... C'en est fait, je renonce à ce tracas. C'est un plan arrêté depuis long-temps dans ma tête, et que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce sont, après tout, les meilleurs amis que l'on puisse avoir dans ce monde.

(Elles s'asseyent.)

MADAME MILVILLE.

Ils devraient l'être au moins.

MADAME DORTIGNI.

Ma chère sœur, pourquoi nous négliger à ce point, ne pas venir nous voir? Vous avez plus le temps que moi.

MADAME MILVILLE.

Le reproche est admirable! Je me suis présentée cinq à six fois de suite à votre porte; vous n'étiez pas visible.

MADAME DORTIGNI.

Pour vous! ma chère sœur, pour vous!... Ah! vous ne me ferez pas l'injure de le penser. Permettez; si j'avais donné des ordres, vous n'y étiez sûrement pas comprise. C'est la faute de mon portier, le plus lourd butor!.... Venez nous voir; oublions le passé. Si je vous parais coupable, prenez-vous-en à votre frère; c'est un tyran, en vérité... J'y perdrai la vie.

MADAME MILVILLE.

Mon frère?

MADAME DORTIGNI.

Il me fait tenir table, impitoyablement, quatre fois la semaine.

MADAME MILVILLE.

C'est n'être jamais à soi.

MADAME DORTIGNI.

Votre vie est fortunée, paisible, ma sœur, en comparaison de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre esprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne sait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la présence de tant d'objets qui se succèdent, c'est un tourment journalier. On a de l'humeur malgré soi. On accueille mal ou bien, comme au hasard... A propos, ma sœur, avez-vous vu le cher cousin arrivé récemment de l'Amérique?

MADAME MILVILLE.

Oui; il sort d'ici.

MADAME DORTIGNI.

Il sort d'ici!... Oh! il nous a joué un tour facétieux, plaisant, original. C'est un drôle de corps.

MADAME MILVILLE.

Comment donc?

MADAME DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'est présenté chez moi comme un misérable... Dans ce moment, mon mari venait de recevoir de fâcheuses nouvelles; il était environné de ses papiers... J'étais de mauvaise humeur.... Nous ne l'avons pas accueilli gracieusement : mais sans doute il oubliera ce malheureux quart d'heure, car

nous comptons bien réparer cette inattention. Mais aussi c'est d'une originalité peu décente : on ne surprend point ainsi les gens. A-t-il usé envers vous de la même feinte?

MADAME MILVILLE.

Oui, ma sœur. Il s'est offert à moi comme étant dans la peine, et cherchant un emploi.

MADAME DORTIGNI.

Un emploi! Cela est bien ridicule. C'est justement ce qu'il y a de plus rare à Paris. On ne voit que recommandations... Les bureaux regorgent de plumes surnuméraires.

MADAME MILVILLE.

Je lui ai offert ces petits secours qu'on doit à la parenté et à l'humanité.

MADAME DORTIGNI.

Ah! vous avez été bien éclairée. Vous l'aviez donc deviné, sous son habit plus que modeste?

MADAME MILVILLE.

Non, je vous l'assure.

MADAME DORTIGNI.

Personne ne vous avait avertie?

MADAME MILVILLE.

Personne.

MADAME DORTIGNI, *en grimaçant.*

Ah! vous avez le coup d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre.

MADAME MILVILLE.

Je n'avais rien prévu de ce qui est arrivé. Quand

je lui ai eu fait mon présent, qui était bien peu de chose au fond, après avoir pris une tasse de café avec moi, tout à coup il s'est levé de cette place, les bras étendus, l'œil humide de larmes, et m'a dit, d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : J'ai accepté vos dons, ma cousine, recevez les miens. Il m'a remis ensuite ce portefeuille entre les mains, pour moi, a-t-il dit, et pour mes enfans. Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

MADAME DORTIGNI, avec empressement.

Voyons, voyons ce qu'il renferme.

MADAME MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

MADAME DORTIGNI, après avoir ouvert le portefeuille.

Mais, ma sœur ! ma sœur ! voilà des effets pour plus de six cent mille livres. Ah ! mon Dieu ! voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel. Comment ! il vous a donné cela pour une tasse de café ? Cela est incroyable. J'avais pris, moi, malheureusement mon chocolat [1].

MADAME MILVILLE.

Vous pensez bien, ma sœur, que je ne me regarde que comme dépositaire, et rien de plus.

MADAME DORTIGNI.

Oui ; autrement le monde jaserait. Ma chère sœur,

1. Parmi les nombreux traits de caractère et de comique qui fourmillent dans cette scène, on doit surtout remarquer celui-ci.

je suis enchantée de l'espèce de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre sagacité.

MADAME MILVILLE.

Il m'a fait mille protestations d'amitié... que je crois sincères. Il veut absolument que j'aille loger dans son hôtel.

MADAME DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma sœur. Vous êtes veuve, jeune, on parlera.

MADAME MILVILLE.

Le monde, tout méchant qu'il est, reconnaît et respecte la véritable vertu : on peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

MADAME DORTIGNI.

Je le crois; mais à propos, je sais déja ce que vous ignorez peut-être; mes informations ont été sûres et promptes. Savez-vous où il demeure?

MADAME MILVILLE.

Non : il doit venir me prendre avec mes enfans.

MADAME DORTIGNI.

Eh bien! je vous l'apprends : il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train!.... Et venir sous un piètre habillement intercéder, demander l'aumône, ou plutôt tromper la compassion... Ah! cela est d'une singularité choquante.

MADAME MILVILLE.

Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

MADAME DORTIGNI.

Cela ne devrait pas être toléré, ma sœur; car, si cette méthode s'introduisait une fois dans le monde, on ne saurait bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

MADAME MILVILLE.

On prendrait le parti, alors, d'en avoir pour tout le monde.

MADAME DORTIGNI.

« Cela est bien philosophiquement dit, ma sœur; « mais il y a dans la société des rangs, des classes, « une subordination nécessaire, vous en conviendrez.

MADAME MILVILLE.

« Je ne prétends point dire le contraire. »

MADAME DORTIGNI.

Ah çà, ma chère sœur, vous avez tout crédit sur son esprit; vous êtes bonne, vous êtes éloquente.... Faites ma paix.

MADAME MILVILLE.

J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

MADAME DORTIGNI.

S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts. Attendez; il faudrait lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, et que, le connaissant riche, nous avons voulu... aussi... de notre côté... jouer la comédie... Qu'en dites-vous?

MADAME MILVILLE.

Cela ne prendrait pas.

MADAME DORTIGNI.

Ah! cela ne prendrait pas... Eh bien, dites-lui que mon mari avait la tête fort occupée d'affaires; qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche; que moi, j'avais grondé mes gens à mon lever, et que l'impression m'en était demeurée. Ajoutez, chère sœur, que les hommes qui ont des bureaux, sont tristes le matin, et qu'on ne rit à Paris que le soir.

MADAME MILVILLE.

Je vous promets d'employer et les raisons et les prières, pour que le passé soit enseveli dans le silence.

MADAME DORTIGNI.

Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer. Quand ce ne serait que son extrême générosité envers vous, ce parent me deviendrait cher. (Se levant.) Ménagez-vous bien, prenez soin de votre santé, je vous en conjure. Et les chers enfans? Ils s'amusent. L'heureux âge! où l'on est sans souci, sans inquiétude. Vous les embrasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémonie; point du tout, c'est une visite de bonne et franche amitié. Depuis un mois, je guettais l'instant d'être libre. Adieu, adieu. Ne bougez pas; l'air est froid... Nous nous reverrons. (En la baisant.) Adieu. Nous allons nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.

(Elle sort, et madame Milville rentre dans l'autre pièce.)

ACTE III.

(La scène se passe chez Vanglenne, dans un salon très richement décoré et meublé. Du côté gauche, est une table sur laquelle il y a un flambeau portant des bougies allumées, et plusieurs livres et papiers. Près de cette table, est un fauteuil; deux autres vers la droite: des chaises dans le fond.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

(Vanglenne, mis richement, conduit madame Milville par la main; elle est habillée différemment que chez elle, mais simplement.)

VANGLENNE.

Vous voici chez vous, chère cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner. Vous y serez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront. Votre société sera la mienne, si vous me le permettez.

MADAME MILVILLE.

Ah! cousin, quel éclat! quelle magnificence!

VANGLENNE.

Bien caché depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger, l'argent à la main; et, avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris pour être

servi promptement et à souhait. Je n'ai fait part de mon projet à personne. Allons, prenez possession. Je suis chez vous, cousine. L'hôtel est coupé en deux et sans aucune communication. Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent et votre meilleur ami.

MADAME MILVILLE.

Et votre portefeuille? Reprenez-le, je l'exige.

VANGLENNE.

Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande; c'est encore là une de nos conditions, cousine. (En souriant.) N'êtes-vous pas ma trésorière?

MADAME MILVILLE.

Vous voulez que je garde un don exorbitant?

VANGLENNE.

Laissez-moi achever, vous dis-je, et ne me chagrinez point... Ce que je fais n'est pas par ostentation, mais pour donner un exemple aux riches; pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre; « à se souvenir que, dans un tour de roue, la for-« tune abaisse celui qui était au sommet, et élève « celui qu'il aperçoit au dernier rang. » (Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.) Cette pièce que je garderai précieusement tant que je vivrai (et vous n'entendiez pas alors le sens de ce mot, lorsque je l'ai prononcé), cette pièce qui m'aurait en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, comme cela aurait pu être; voilà le gage irrécusable qui me dit que vous honorerez les richesses, en en faisant un digne usage.

MADAME MILVILLE.

Je suis vraie avec vous, comme avec moi-même; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon âme se trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre. Mais vous me serez utile, chère cousine; vous m'aiderez à placer mon argent d'une manière qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie.

MADAME MILVILLE, à part.

Dieu! oserai-je lui parler de mon frère?

SCÈNE II.

VANGLENNE, MADAME MILVILLE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, on était allé vous demander chez vous; c'est M. Mulson qui voudrait absolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah! Mulson, l'agent de change? (A madame Milville.) Cousine, permettez-vous que je le reçoive ici?

(Madame Milville fait un signe d'approbation.)

LE LAQUAIS, en remettant un papier à Vanglenne.

Voici, monsieur, ce que votre notaire m'a chargé de vous remettre de sa part.

VANGLENNE, prenant le papier et le mettant sur la table.

C'est bon. Faites entrer M. Mulson.

(Le Laquais sort.)

SCÈNE III.

MULSON, VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

(Madame Milville s'assied.)

MULSON, étendant les bras.

Qui l'aurait cru! Vous en Europe, et tout le monde l'ignore! On eût été au devant de vous, vous offrir nos services. Et pourquoi vous êtes-vous caché, vous, fait pour aller de pair avec tout ce qui brille?

VANGLENNE.

C'est que je suis ruiné. J'ai fait naufrage.

MULSON.

Ah! vous êtes bien revenu sur l'eau, à ce qu'il paraît.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays ci; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il est vrai cependant que j'ai failli me noyer tout de bon.

MULSON.

En sauvant votre personne, il n'y avait rien de perdu. La mer est bien avide, mais malgré sa profondeur, elle ne pouvait pas tout engloutir.

VANGLENNE.

Il me reste encore quelque chose pour moi et mes amis.

MULSON.

Je le crois. Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens? J'ai à vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous sont liées par les nœuds du sang, et de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

MULSON.

Monsieur et madame Dortigni. Honnêtes gens, braves gens au fond. Je suis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'est donc vous qui leur avez dit que j'étais ici?

MULSON.

Eh! monsieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnaître au premier coup d'œil, à l'instant où vous sortiez de chez eux. Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laissent dans la mémoire qu'une faible impression. Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu. Votre crédit...

VANGLENNE.

Mon crédit!.... (Montrant madame Milville.) Connaissez-vous madame?

(Madame Milville se lève.)

MULSON, saluant.

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE.

Comment! vous ne connaissez point madame? Mais

vous fréquentez cependant la maison de madame Dortigni ?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, et presque tous les jours. J'y mange fréquemment.

VANGLENNE.

Et vous ne connaissez pas madame ?

MULSON.

Non, monsieur. Je ne me rappelle pas avoir vu madame.

VANGLENNE.

C'est sa sœur.

MULSON, étonné.

Quoi ! M. Dortigni a une sœur? Madame, permettez que je vous présente mon respect.

VANGLENNE.

Présentement, monsieur l'ambassadeur, achevez votre message.

(Madame Milville se rassied.)

MULSON.

Je suis un peu interdit... Je sais tout ce qui s'est passé : ils ont eu quelques torts avec vous.

VANGLENNE.

Quelques torts ! vous êtes très bien informé.

MULSON.

Mais ce sont au fond d'honnêtes personnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être satisfait. Comme vous êtes d'un caractère facile et généreux, vous oublierez quelques petites inadvertances.

VANGLENNE.

Inadvertances!

MULSON.

Oui, ils veulent réparer... On a des distractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourse, a-t-il des distractions alors? commet-il beaucoup d'inadvertances?

MULSON.

Mais, entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni; car il n'est que l'aveugle agent des volontés de sa femme.

VANGLENNE.

J'entends. Je vois bien que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

MULSON.

Justement. Ils sollicitent la grâce de vous rendre une visite. La parenté, malgré quelques nuages, reprend toujours ses droits. Pourront-ils vous voir sans que vous leur fassiez mauvaise mine?

VANGLENNE.

Vous savez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON.

Oh! sans doute... C'est ce que je leur ai dit; vous êtes bien le plus galant homme que je connaisse. Ah çà, cela est donc arrangé? Vous revenez comme si de rien n'était? J'en suis content, charmé. J'espère, monsieur, vous proposer quelques affaires d'une soli-

dité... Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela, M. Mulson.

MULSON, à part.

Mais j'ai réussi le plus heureusement du monde. (Haut.) Je vais donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation?

VANGLENNE.

Oui, M. Mulson.

MULSON.

A merveille! ils en seront enchantés, vous dis-je. (A part.) Bon! tout va bien. (Haut.) Je vous offre bien mes respects.

(Il sort.)

(Madame Milville se lève.)

SCÈNE IV.

VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

VANGLENNE.

Ils oseront venir!... Cela est fort. En ce cas, j'aurai mon tour.

MADAME MILVILLE.

Cher cousin, bon et généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frère assez malheureux déja de méconnaître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

VANGLENNE.

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est l'infortuné caché sous l'habit que je portais; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement; et mon ressentiment est juste. « De quel droit un homme « accable-t-il son semblable du fardeau du mépris? « Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri; « et l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'inso- « lent qui marchait sur la tête de son frère, soit à « son tour humilié. »

MADAME MILVILLE.

Je ne prétends pas excuser sa conduite; mais il eût peut-être fait dans la suite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'est pas bon, le second devient pire encore; et la triste humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commisération et de la pitié. Qui l'étouffe, est mort au bien.

MADAME MILVILLE.

Hélas! il y aura donc entre vous une séparation éternelle!

VANGLENNE.

Oui; et de tout l'intervalle qui se trouve entre nos âmes.

MADAME MILVILLE.

Ah! modérez votre indignation, je vous supplie.

SCÈNE V.

VANGLENNE, MADAME MILVILLE, DORTIGNI, MADAME DORTIGNI.

MADAME MILVILLE.

Les voici.

MADAME DORTIGNI.

Mon cher cousin, vraiment, vous êtes un aimable espiègle. Est-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours là? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante...

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire, madame?

DORTIGNI.

Vous avez très bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous, monsieur, vous ne vous masquiez point, n'est-il pas vrai? vous alliez à front découvert.

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer, et de vous offrir nos excuses.

MADAME DORTIGNI.

Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli, et nous venons...

VANGLENNE.

Mais ce n'est pas ici mon domicile, madame.

MADAME DORTIGNI.

Comment donc!

VANGLENNE.

Vous le savez, je demeure rue de la Huchette, au Cadran bleu; telle est l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

MADAME DORTIGNI.

Bonne folie! Vous plaisantez encore.

VANGLENNE.

Je ne plaisante point, madame. Si vous voulez me rendre visite, c'est là que vous me trouverez, et j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre sœur.

(Il s'éloigne, se jette dans un fauteuil qui est près de la table, et prend un livre qu'il lit négligemment.)

MADAME DORTIGNI.

J'ai déja vu la chère sœur; elle nous a annoncé votre générosité; je l'en ai félicitée sincèrement. Elle étonnerait de la part de tout autre; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLENNE.

Je connais d'autres êtres plus inconcevables encore.

MADAME DORTIGNI s'assied à côté de sa sœur, et lui fait mille caresses.

Je vous trouve le meilleur visage du monde, chère sœur, un air content, satisfait.

(M. Dortigni n'a pas de fauteuil, il va chercher une chaise, et s'assied.)

VANGLENNE.

Oui. Oh! cela ira de mieux en mieux; j'y compte bien.

MADAME DORTIGNI.

Et les chers enfans, comment se portent-ils?

VANGLENNE.

Ils ont eu le temps de grandir depuis que vous ne les avez vus.

MADAME MILVILLE.

Et les vôtres, ma sœur?

MADAME DORTIGNI.

Ils se portent bien.

VANGLENNE, brusquement.

Vous avez des enfans, madame?

MADAME DORTIGNI.

Oui, cousin, ils sont au collège.

VANGLENNE.

Vous ferez bien de les y laisser, madame.

MADAME DORTIGNI.

C'est mon intention.

VANGLENNE.

Et de prendre garde surtout de les élever vous-même.

MADAME DORTIGNI.

Vous voudrez bien remarquer, monsieur, que je ne saurais leur montrer du latin; car on ne nous l'enseigne point.

VANGLENNE.

Du latin! oh, qu'ils n'en sachent pas un mot, et

qu'ils aient le sens droit, et surtout le cœur sensible et bon, voilà l'essentiel; mais je crains pour eux le malheur de leur naissance.

MADAME DORTIGNI.

Le cher cousin a encore un peu de ressentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI, se levant.

Nous avouons nos torts; et si nous venons ici, c'est pour les réparer. Vous avez trop d'esprit, mon cher cousin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y eussent été attrapés tout comme nous.

VANGLENNE.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale? Ils vous doivent un remercîment.

MADAME DORTIGNI, à sa belle-sœur.

Chère sœur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

MADAME MILVILLE.

C'est l'objet de tous mes vœux, et je ne désire rien tant.

MADAME DORTIGNI, après un long silence.

On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain et agréable, que l'eau y est renommée comme pure et salutaire. (Après un silence.) Le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paraît...

VANGLENNE.

Je lis peu; mais j'examine le front de l'homme.

Ce livre là n'est pas toujours agréable, il s'en faut; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir.

(Il continue de lire.)

MADAME DORTIGNI.

Celui que vous tenez paraît vous occuper fort. Pourrait-on savoir ce que c'est? Est-ce une nouveauté? il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE.

Je ne sais; c'est un assemblage de vers.

MADAME DORTIGNI.

Des vers, des vers! on ne voit que cela.

VANGLENNE.

Je viens de tomber par hasard sur une pièce qui me fait rire malgré moi.

MADAME DORTIGNI.

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc?

VANGLENNE.

Épître à mon habit[1]. Ce titre là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphyrs. J'aime ce titre : *Épître à mon habit.*

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune, je vous en préviens. Je ne l'ai point vue citée comme un modèle.

1. Pièce de vers de Sédaine, qu'il fit paraître en 1755, et qui est un modèle de philosophie franche et naturelle. On n'y trouve point d'élégance de style, mais de la simplicité, du naturel, des idées vraies, ce qui vaut peut-être mieux. Mercier l'a fait servir ici fort adroitement; et elle a obtenu, par sa pièce, une célébrité qu'elle n'aurait pas eue, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs.

VANGLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas là; mais, enfin, il se trouve un admirateur qui décide pour son compte. Voyons donc.

(Il lit.)

Ah! mon habit, que je vous remercie!

Je ne me lasse point d'admirer ce début, cette exclamation pleine de vérité et de sel.

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je vaux aujourd'hui, grâce à votre valeur!

DORTIGNI.

Vaux, valeur! C'est un pléonasme.

VANGLENNE.

Soit.

Je me connais; et, plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.

Qu'en dites-vous, Monsieur l'aristarque? Voyons, exercez toute votre adresse. Je vous devine : *gagner* n'est peut-être pas le terme propre : un habit ne gagne point les cœurs. *Amadouer* serait le mot; mais je soupçonne que *gagner*, qu'en pensez-vous? devient un trait ironique. Continuons.

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil...

Dans un grand fauteuil à bras. On le voit...

Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.

Toujours prêts à sourire! Cela est d'une expression vivante. Des yeux qui mentaient d'ailleurs..... Qu'importe? Le poète peint des dehors.

J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.

DORTIGNI.

Parler sans rien dire!

VANGLENNE.

Parler sans rien dire! Il y avait de quoi parler cependant; et il parlait probablement. Mais tel s'endurcit le cœur et les oreilles, cela revient au même.

Cette femme à grand falbala...
(Il rit.)

Ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire.

Cette femme à grand falbala,
Me consulta sur l'air de son visage.

Je passe quelques vers.

Ce que je décidai fut le *nec plus ultrà:*
On applaudit à tout; j'avais tant de génie!

(Il éternue, tous saluent; il se lève, prend la basque de son habit, et la baise en disant:)

Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, mes mœurs, que rien ne dérégla,

N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

Eh bien! monsieur, quel est, selon vous, le résultat de cette pièce?

DORTIGNI, avec humeur.

C'est qu'il faut, monsieur, s'accommoder aux mœurs reçues; et, puisqu'on n'a besoin dans le monde que d'un habit pour passer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, se refuser à l'endosser.

VANGLENNE.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monsieur, et moi, je vais plus loin : je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or; qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or; qu'il faut être dur envers lui par caractère, insolent par principe. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre; et il doit voir, comme s'il n'existait point, celui qui n'ayant point d'or ne lui est bon à rien [1].

(Tous se lèvent.)

1. C'est un homme bien rare, un homme sublime que Vanglenne : il est absolument opposé à tous ceux qui ont amassé, comme lui, une fortune immense, par leur industrie. Ordinairement, rien n'est si dur, ni si impitoyable qu'un parvenu, que celui qui, comme l'on dit, a commencé avec rien. L'esprit qui règne dans la classe commerçante est bien opposé. On n'y estime que ce qui peut être utile. Les gros capitalistes ne pèsent les hommes qu'au poids que la fortune a mis dans leurs mains. C'est en Angleterre surtout, que le mépris des gens qui n'ont point d'or est poussé à un haut

MADAME DORTIGNI.

Mais j'ai cru vous entendre, mon cher cousin. Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'aperçois ici est à ma belle-sœur; vous la comblez de vos largesses; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'âme: au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur; et, dans ce moment, je ne veux, ne désire, ne demande, n'implore que son amitié et la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez votre belle-sœur, madame? Vous demandez son amitié? Vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait et que je lui prépare? Vous voulez être son amie sincèrement?

MADAME DORTIGNI.

Oui, mon cher cousin. (Embrassant madame Milville.)

VANGLENNE.

Vous l'aimez, et vous me l'assurez?... Ah! prenez garde; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des cœurs. Si je me suis trompé, comme cela se pourrait; si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre âme, j'oublierai tout; j'en suis capable. Je ne suis, madame, ni injuste, ni vindicatif; je sais qu'il y a des sentimens vertueux qui dorment

degré. Lorsque l'on rencontre, dans une maison, quelqu'un que l'on ne connaît pas, on ne demande pas, qu'est-ce que cette personne? comme en France; mais, combien vaut cette personne? *How much is this gentleman?* Toutes ces idées libérales que l'on vante tant, et qui sont nées de l'absence des idées religieuses, ne sont au fond que des idées mercantiles.

en nous sans être étouffés, et qui se réveillent, qui renaissent, quand les cœurs sont émus. Je vais donc jouir de votre retour à la sensibilité, et il me sera bien cher. S'il est ainsi tout sera oublié, et vous retrouverez en moi un parent. (Il va prendre un papier sur la table.) Or, écoutez : voici une donation entière de mes biens, que je fais à ma cousine. Elle est motivée par ce qu'il y a de plus juste, l'amitié, l'estime, la reconnaissance. Tout le monde saura ce que j'ai fait pour elle, et pourquoi je l'ai fait. Mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachait à tout, bouleversait tout, dévorait tout; que l'on cassait les actes des vivans dès qu'ils étaient morts; j'ai cherché la forme de donation la plus entière, la plus complète, la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réunissait tous ces point divers, et j'ai jugé à propos de faire dresser un tel acte.

MADAME DORTIGNI, à part.

Voilà ce que je redoutais. Contraignons-nous.

VANGLENNE, à madame Milville.

Voici le moment que je vous ai annoncé tantôt, et la seule manière de mettre le portefeuille en com munauté. Gardez-le, ou daignez signer.

MADAME MILVILLE.

Ah! mon bienfaiteur! ne pouvons-nous vivre sous les lois de l'amitié! Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLENNE.

Je comptais vivre ainsi avec vous, chère cousine; mais la calomnie, cette ennemie irréconciliable des

mœurs les plus chastes, ne tarderait pas à souiller la pureté de notre amitié, et elle y supposerait des liens qui la déshonoreraient. Je veux la faire taire. J'aspire enfin à m'unir à un cœur que je suis sûr d'estimer à jamais.

MADAME MILVILLE.

Vous m'avez choisie... Je vous dois tout... Eh bien! je donne un père à mes enfans.

VANGLENNE.

Oui, je vous le jure; et j'en atteste le ciel et l'honneur.

MADAME DORTIGNI, à part.

Je vais m'évanouir, je le sens.

VANGLENNE, à madame Dortigni.

Allons, madame, voilà le sceau éternel de la réconciliation; elle sera entière de mon côté : que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre sentiment s'efface. Signez le bonheur de votre sœur et le mien. Tenez, prenez, voilà la plume; et vous, monsieur, après, s'il vous plaît.

MADAME DORTIGNI, prenant la plume.

Ah! de tout mon cœur. (Approchant de la table.) Pourrai-je me vaincre?..... Essayons. Ah! (Elle jette un cri de rage étouffé, et se trouve mal.) Dieu! Je n'en puis plus..... Je me meurs.

MADAME MILVILLE, jetant un cri.

Est-il possible! Il faut du secours.

DORTIGNI.

Elle est quelquefois sujette à ces accidens là.

MADAME DORTIGNI, revenant à elle.

Retirons-nous. Il est inutile de déranger les transports de ces tendres amans. Le voilà donc fixé, ce cher Vanglenne! mais c'est un véritable caméléon: en moins de rien, il sait feindre, adorer, épouser même, et on ne peut qu'applaudir à un troisième engagement, où l'un se décide avec tant de précipitation, et où l'autre accepte avec tant de générosité... Sortons [1].

(Dortigni l'emmène.)

SCÈNE VI.

VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

VANGLENNE.

Femme cruelle et lâche! tu n'étais pas même digne de ma vengeance... Je la regrette. Oublions, dans le sein de l'amitié, qu'il existe des cœurs à ce point insensibles et envieux.

1. Ce dénoûment est théâtral; mais on se tromperait si l'on croyait qu'il résulte des caractères de M. et de madame Dortigny. La grande avarice, la grande dureté de ces deux personnages, leur extrême amour pour l'argent ne doit pas les aveugler sur leurs intérêts, au contraire; et ordinairement les gens cupides sont plus politiques que cela. Devaient-ils s'attendre à hériter d'un homme comme Vanglenne, même sans l'avoir mal reçu? De vrais financiers ne se conduiraient pas ainsi; ils calculeraient que, malgré le mariage de ce cousin, ils pourraient encore tirer parti de lui par la suite, en empruntant de l'argent, en un mot qu'ils pourraient faire des affaires avec lui. La grande maxime des gens qui vivent dans la finance ou dans le commerce est de ne jamais se fâcher. Cet emportement de l'avarice est tout à fait maladroit.

EXAMEN

DE L'HABITANT DE LA GUADELOUPE[1].

Le titre de cette pièce n'est pas juste : il ferait croire que la Guadeloupe produit plus d'hommes généreux que les autres pays du monde, et que là seulement réside la bienfaisance. Sans doute les bons cœurs sont de tous les climats : il en est sous toutes les latitudes, et l'on peut trouver de la sensibilité dans les forêts épaisses du Brésil et dans les savanes brûlantes de la Colombie comme aux plaines glacées de l'Ourse ou dans les marais du Bosphore ; mais il serait peut-être permis de douter qu'elle eût établi son trône dans les cœurs des créoles superbes et indolens, qui s'endorment au bruit des coups de fouet qu'ils font donner à leurs esclaves, ou qui s'enrichissent au trafic de la chair humaine connu sous le nom de traite des Noirs. Non, ce n'est point parmi les habitans de la Trinité, de la Jamaïque ou de la Guadeloupe qu'il faut aller chercher un ami de l'humanité, quelques belles qualités qu'on leur reconnaisse d'ailleurs, et quoiqu'il puisse s'y en trouver.

1. Le rôle de *madame Milville* fut rempli à la Comédie-Italienne par madame Verteuil, et celui de *Vanglenne*, par M. Granger, le Molé de ce théâtre.

Vanglenne est un caractère sublime, un caractère extraordinaire; il est le beau idéal de la classe des parvenus d'outre-mer. C'est un grand phénomène qu'un homme libéral qui a acquis une grande fortune! Ordinairement, dans la classe des enrichis, on ne connaît qu'une manière de faire du bien, c'est celle qui rapporte quelque chose. Elle consiste à faire travailler. Voilà la charité chrétienne de notre siècle! Mais pourrait-on parler de l'Évangile aux enfans de Plutus, de Mercure et de Neptune? Ils daignent accorder du travail des mains à la multitude qui les enrichit: quelle générosité! Toutefois ils cherchent tant qu'ils peuvent à se passer des bras par les inventions et les machines; mais ils n'en ont pas moins fait multiplier, à un degré immense, le nombre des maçons, des tisserands, des matelots et des portefaix. Ils feront quelque jour, du genre humain, une masse éminemment et uniquement travaillante: ils réussiront à faire des salariés de tout, depuis les ouvriers des ports et des fabriques jusqu'aux enfans d'Apollon. Dans les siècles derniers, la superstition précipitait les générations dans les cloîtres; naguère, un conquérant législateur la précipitait dans les camps; mais les possesseurs de capitaux, plus éclairés, la précipiteront dans les ateliers. L'humanité, la multitude est, à leurs yeux, une matière première animée, une réunion d'animaux qu'ils tondent, font marcher ou travailler, selon l'usage auquel ils l'appliquent.

Ainsi donc, il n'y a de dignes de secours aujourd'hui que ceux qui travaillent corporellement. La bienfaisance financière consiste à nourrir des gens robustes ou à employer des mains laborieuses. Dites à tel spé-

culateur, qui fut d'abord pauvre comme Vanglenne, et qui est devenu plus riche que lui, dites-lui qu'il y a des infortunes clandestines, d'honnêtes gens en proie aux peines morales par suite des privations physiques, il ne le croira pas. Tel se pique d'avoir établi des filatures, d'avoir fait construire des bateaux à vapeur et bâti des hôtels, d'avoir amélioré des mérinos, d'avoir creusé un canal, d'être, en un mot, reconnu pour le génie le plus investigateur en industrie de son siècle; mais de sauver une famille intéressante de la misère, de rendre un cœur content, d'encourager le talent d'un homme de mérite, de combler une âme de joie, de faire des avances à un artiste ou à un savant, et, comme dit La Bruyère, « de prévenir d'extrêmes besoins, et « d'y remédier : sa curiosité ne s'étend point jusque là. »

Que l'on se garde bien de croire pourtant qu'il n'y a pas de belles âmes. Il en est, pour l'honneur de notre espèce et de la civilisation. Il en est, de la trempe de ce bon Stanislas, roi de Pologne, et à qui nous devons la Lorraine. C'est lui qui disait : « Quel cœur « assez barbare pourrait ne pas avoir du plaisir à sou- « lager les peines des malheureux? Il n'en est point du « bien qu'on leur fait comme du grain qu'on jette « dans la terre, et qui doit être long-tems à y germer, « au hasard même d'y pourrir et de ne jamais s'y re- « produire; c'est déja recueillir les biens que les semer, « et c'est le tems de la moisson le moment même où « on les répand. »

Et nous, nous ajoutons que les bienfaits sont un trésor qui s'accroît à mesure qu'on le partage, que ce sont les jouissances les plus réelles de la vie; celles qui

laissent le plus d'impressions agréables et de souvenirs rians. Le vrai épicuréisme, c'est celui de donner, de faire du bien. Volupté des âmes tendres! elle remplit les cœurs et élève l'homme au dessus de lui-même. Voltaire qui, malgré tout son septicisme en affections du cœur, connut cette volupté, a dit :

> Tendons une main bienfaisante
> A cet infortuné que le ciel nous présente;
> Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.

Ainsi s'exprimeraient les Jacques Cœur, les Côme de Médicis et les Samuel Bernard de notre époque, si, comme le sage Charron, ils étaient persuadés « que ce « qui est donné n'est jamais perdu pour nous; » s'ils pensaient comme Marc-Antoine, lorsque, après avoir été presque le maître du monde, et éprouvant les revers les plus grands de la fortune, il s'écriait : « Je n'ai plus « que ce que j'ai donné. » Mot sublime, qui eût mieux convenu à un Socrate ou à un Marc-Aurèle!

Le tableau moral que le drame de Mercier présente est touchant et énergique, et offre les couleurs les plus vives. La société n'en fournit que trop souvent le modèle : on ne pouvait mieux peindre la générosité et la compassion d'un côté; et l'égoïsme, la cupidité et la dureté de l'autre. On y trouve peut-être la plus forte leçon qui ait jamais été donnée sur la scène, et les caractères y sont tracés avec une vigueur de pinceau digne de Richardson et de Molière réunis. Avec de pareilles qualités, cette pièce n'a donc pas eu besoin d'imbroglio, d'action compliquée, ni de mouvement. On doit lui passer ses défauts en considération de ses

beautés, qui sont toutes dans le dialogue. Cependant il est à regretter qu'elle ne soit pas plus parfaite sous le rapport de l'art. Elle mérite de grands éloges, et nous la regardons comme une des bonnes comédies de notre théâtre; elle surpasse peut-être tout ce que nous avons de mieux, sous le rapport du but moral; mais l'intérêt n'en est pas aussi prolongé qu'il aurait pu l'être. Il cesse au moment où Vanglenne fait connaître à sa cousine qu'il possède une fortune immense, qu'il veut la partager avec elle, et qu'il n'a joué le rôle d'indigent que pour éprouver son cousin le financier et sa femme. Si l'auteur eût renvoyé cet aveu au troisième acte, si au lieu de faire éclater son opulence et de faire venir ses parens dans un hôtel magnifique, Vanglenne se fût trouvé avec eux chez un homme tel que Mulson; si, tenant incertains M. et Mme Dortigni, Mulson et Mme Milville, en persistant quelques instans dans sa feinte du premier acte, il les eût conduits à faire quelque sacrifice en faveur de leur cousine pour la venger de leur conduite barbare antérieure, et qu'enfin se démasquant, il eût demandé à sa cousine, ci-devant indigente, sa main, en lui faisant voir qu'il lui avait déja donné 600,000 francs, alors la surprise aurait été au comble; c'eût été une espèce de coup de théâtre, et rien n'aurait manqué à cette pièce pour la mettre au niveau des meilleures de Molière, auxquelles elle est bien supérieure par l'utilité morale, et peu inférieure par l'expression des mœurs.

Elle a d'ailleurs l'avantage de peindre des caractères qui ne sont point surannés comme ceux du *Bourgeois gentilhomme* et même de l'*Avare*. Nous avons les ori-

ginaux de M. et Mme Dortigni chaque jour sous les yeux. Il y a peut-être maintenant plus que jamais de ces âmes impitoyables, de ces cœurs desséchés par l'action corrosive d'un égoïsme cruel. Notre siècle, tout au calcul et sous la domination des gens à argent, est abandonné à l'intérêt; l'intérêt semble être à présent la loi générale du monde social : il est en quelque sorte la force de gravitation qui l'emporte; telle une comète, qui parcourt une orbite incalculable, ou va se perdre dans l'espace. Les caractères que présente cette pièce ne sont point exagérés; il y en a beaucoup de pareils dans le monde; on voit surtout beaucoup de frères et de sœurs dénaturés. C'est le vice du siècle, parce que les affections de famille ont perdu leur empire.

Quelques longueurs, des moralités trop fréquentes sont compensées par de beaux détails et des situations pathétiques. Prise dans l'ensemble, elle honore l'esprit et le cœur de Mercier, et si l'éloquence et la raison étaient les premières conditions de la comédie, la sienne serait un chef-d'œuvre. Que ne peut-on la jouer devant tous ceux qui ressemblent à M. et Mme Dortigni! Mais sans doute qu'elle en corrigerait bien peu : la majorité des capitalistes à âmes dures qui n'a point de cousins à la Guadeloupe, semblable à cet usurier qui écoutait un sermon contre l'usure, dirait : « L'auteur vient de « faire son métier, allons faire le nôtre, » et, le lendemain matin, ne manquerait pas de rebuter le pauvre honteux et le mérite indigent.

P. L.

LA MAISON DE MOLIÈRE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 20 OCTOBRE 1787.

AVIS DES ÉDITEURS.

La *Maison de Molière*, telle que Mercier la fit imprimer en 1776, renferme bien plus de longueurs encore que la pièce originale de Goldoni, et une foule de scènes qui n'existent point dans l'auteur italien. Depuis, l'auteur y fit des retranchemens; mais la dernière édition qu'il en fit paraître en 1787, quoique préférable à la première, est encore trop surchargée : elle est en cinq actes, et lui-même fut obligé de la réduire en quatre pour qu'on pût la représenter. C'est ainsi qu'on l'a donnée à sa reprise, c'est d'après cet arrangement seul qu'elle peut être rejouée sur tous les théâtres, et qu'elle l'est en effet dans toute la France. Le texte que nous donnons ici est donc le seul admissible, le seul qui soit digne de la mémoire de l'auteur.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

En lisant le théâtre de Goldoni, j'ai pensé que la pièce intitulée *Il Moliere*, passerait avec avantage sur notre scène, parce que le sujet, étant national, et rappelant la mémoire d'un de nos grands hommes, et peut-être le plus regrettable de tous, devait nous plaire et nous intéresser de préférence. L'on n'a donc point vu, sans quelque plaisir, le père de la comédie française monter à son tour sur ce même théâtre qu'il a rendu si illustre, et figurer parmi les personnages, enfans de son génie. Il a paru revivre sous de fidèles crayons, et d'ailleurs il a offert par ses mœurs, peintes au naturel, un tableau de la vie privée de l'homme de lettres. Ce point de vue n'est point à dédaigner; il devient surtout très piquant, lorsqu'il s'agit d'un de ces écrivains célèbres dont l'admiration publique aime à s'entretenir : la curiosité alors devient inépuisable, tant sur les traits de leur caractère que sur les aventures particulières de leur vie.

Comme la langue italienne est familière aux littérateurs, ils apercevront d'un coup d'œil ce que j'ai em-

prunté de la pièce originale, et ils pourront apprécier en même temps les scènes, les personnages, et surtout les détails que j'ai cru devoir y ajouter.

Molière est, parmi nous, le poète qui a consulté davantage la nature, et qui a mis sur notre scène le plus d'expression et de vérité. Peintre fidèle et franc, il a caché l'art que les autres montrent trop; chez lui on ne voit, on n'entend que ses personnages; et le tableau ne paraît si vrai, que parce que sa manière est ingénue. Aussi conserve-t-il parmi les poètes dramatiques la physionomie que La Fontaine a parmi les fabulistes; et l'homme instruit, qui, vers sa quarantième année, se dégoûte ordinairement de la tragédie française qu'il aperçoit peuplée d'êtres factices, découvre une certaine profondeur dans les pièces de notre poète; il quitte volontiers le romanesque pour porter son attention sur des passions plus naturelles, et des caractères qu'il peut retrouver dans le monde. D'ailleurs la tragédie nous accoutume à ne pleurer que sur les grands désastres, et ce n'est point là un léger inconvénient.

Son chef-d'œuvre, sans contredit, est le *Tartufe*, et dans cette pièce à la fois hardie, morale et comique, il me paraît supérieur à lui-même.

Le philosophe a sans doute plus d'un reproche à lui faire; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner le but et la moralité de chacune de ses pièces, et quelle influence utile ou dangereuse elles ont pu avoir tour à tour sur son siècle. Cet examen formerait un ouvrage sérieux et peut-être neuf à bien des égards. L'art de la comédie

consiste un peu trop à exercer notre âme à la moquerie, à la dérision de nos semblables.

Molière mérite notre hommage, pour avoir corrigé son siècle de plusieurs ridicules qui importunaient sans doute la société encore plus que certains vices, puisqu'elle lui en a su tant de gré. Mais on ne peut se dissimuler en même temps que, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il alarme la décence et les mœurs; et toutes ses pièces, osons le dire, ne sont pas également irréprochables. Il a manqué à cet esprit observateur, à ce peintre étonnant, de méditer plus profondément le but moral, qui donne un nouveau mérite à l'ouvrage même du génie, et qui, loin de rien dérober à la marche libre de l'écrivain, lui imprime plus de véhémence et d'énergie, et lui commande ces impressions majestueuses et bienfaisantes qui agissent sur une nation entière. Que n'eût-il point fait, de nos jours, environné d'idées plus saines? Car l'art dramatique, rassemblant et parlant à tout un peuple, est une espèce d'instruction publique qui est de la plus grande importance dans ses effets.

Il eût été à souhaiter qu'à son exemple on eût envisagé l'art dans une imitation fidèle et précise de la nature. Il la voyait, il la sentait, il la poursuivait; et plein de la chaleur qu'elle inspire, il travaillait sur des caractères vivans et non sur des livres; de là la ressemblance frappante de ses personnages avec les hommes que nous connaissons, et cette variété qui prouve l'étude de toutes les situations. Il n'avait point ce dédain que des écrivains si inférieurs à lui ont osé affecter, lorsqu'ils ont

méconnu le véritable attribut de leur art pour s'adonner à des touches raffinées et légères, à de petites formes élégantes et maniérées, à tout l'effort de l'esprit qui éblouit et fatigue. Il savait que tout mouvement du cœur humain est intéressant à voir, précieux à saisir, aimable à fixer, et que sa peinture sera toujours noble, si ce n'est devant le sot orgueil de quelques particuliers, qui demain vont disparaître, du moins devant l'humanité entière et l'œil des siècles futurs.

On a resserré depuis lui la scène qu'il tendait visiblement à agrandir; on n'a plus voulu y admettre que certains hommes choisis et distingués par leurs titres et leur naissance, c'est à dire, les seuls que le poète était censé pouvoir fréquenter décemment. La vanité et l'insuffisance ont également trouvé leur compte à ce rétrécissement puéril. Le poète s'est cru responsable, pour ainsi dire, de ses personnages; il ne les a introduits qu'avec la plus grande réserve : mais, dès ce moment, il a cessé de voir les objets les plus faits pour être représentés; il a pris le vêtement pour l'homme; il n'a point su mettre à profit ce qui devait parler si éloquemment à tous les yeux. Enfin, au nom de la bonne compagnie, on le vit subtiliser le trait large et vigoureux que Molière avait rendu parlant. Comme ce trait était délicat et délié, il crut l'avoir rendu plus parfait; mais il devint imperceptible, et de jolies miniatures, brillantes, pointillées et froides, remplacèrent le vaste tableau de la nation, mine inépuisable qu'on désapprit à fouiller. Les auteurs se concentrant dans un point uni-

que, à raison de leur incapacité, s'admirant dans leur jargon étudié, devinrent de jour en jour plus aveugles, et oublièrent la multitude, qui, en revanche, ne les aperçut point.

Un goût exquis pour les petites choses, et, par là même, étroit et pusillanime, amena donc des beautés conventionnelles, et fit disparaître ces touches hardies et fortes qui peignent l'homme dans toutes ses attitudes. On voulut embellir, sous de faux agrémens, ce qui avait tant de charme sous des traits un peu grossiers si l'on veut, mais nus et saillans; et il se trouva à la fin que tous ces raffinemens de société ne laissaient plus reconnaître l'empreinte de l'âme humaine.

Ainsi, la comédie, à qui le bon Molière avait su donner une figure animée, un rire franc, un front populaire, dégénéra sous les habits brillans et dorés dont on l'affubla à tout propos. Les marquis modernes, en expulsant les bourgeois, chassèrent le naturel et la simplicité. Le jargon brillanté succéda au langage naïf; on eût dit que la nation avait changé d'idiome et n'avait plus de physionomie, parce qu'il ne se trouvait plus que des peintres maniérés et des écrivains fantasques. L'impuissance, toujours féconde en discours, mit tout en œuvre pour se justifier, et accusa solennellement le peuple de n'avoir plus rien de pittoresque; et le peuple ignora le reproche et la justification. De là naquirent ces copies rebattues qui vont encore en s'affaiblissant; le trait original s'éloigna et disparut. Nos pièces tracées d'après des êtres que le poète seul soutient avoir vus

dans le monde, n'eurent aucun caractère de vérité, et se réduisirent au mérite du style, à quelques dialogues élégans, à quelques traits d'esprit, pâles et mourantes étincelles; mais ces personnages sans physionomie, créés de fantaisie, frappés dans tout leur ensemble du vice héréditaire de leur origine, ne laissèrent point dans la mémoire de trace distincte. Que le luxe, père de cette vaine comédie, vante après cela le poli de l'expression; que me font ces idées rétrécies et froides, images du cœur dont elles émanent?

O Molière! Molière, tu n'es plus! et à mesure que les années s'accumulent sur ta cendre, ton génie s'enfonce plus avant dans la tombe; la même nature que tu peignis est sous nos yeux, et nous sommes assez dégénérés, pour la voir basse et ignoble où tu l'apercevais vivante et riche; c'est notre couleur qui est trompeuse et non la tienne. Au milieu de tant d'observations fines, délicates et multipliées, et avec notre esprit tout en épigrammes et en saillies, nous ne savons plus mettre la figure en mouvement, et la placer dans le tableau. C'est que nous courons après l'enluminure, et que nous laissons là la fierté du dessin.

Le talent est donc un instinct supérieur au raisonnement, et qui supplée à toutes les combinaisons des critiques. Les auteurs s'épuisent en réflexions innombrables, et leur théorie transcendante aboutit à de petites créations languissantes, semblables à ces pauvres enfans à demi ébauchés, qui portent, sur un front pâle, l'image d'un père efféminé. Molière possédait cet instinct

qui crée sans disserter, et qui imprime la vie pour différentes générations. C'était peu, il savait le reconnaître en autrui. Il devina le génie de La Fontaine, alors presque universellement méconnu. Despréaux et Racine se croyaient de bonne foi supérieurs à La Fontaine; ils le jugeaient, ils le raillaient, ils allaient même jusqu'à une espèce de dédain; ces deux écrivains, si loin de la naïveté, ne sentirent pas son extrême mérite. Molière, génie original, sentit La Fontaine, et dit de La Fontaine et d'eux: *Ils ont beau faire, ils n'effaceront pas le bonhomme;* jugement remarquable, et qui décèle un esprit clairvoyant, car une erreur générale fait illusion aussi aux hommes supérieurs. Où est l'écrivain de nos jours qui sache apprécier un auteur contemporain d'une manière aussi décidée et avec un tact aussi sûr? On est plus souvent encore injuste par insensibilité, que par envie.

En 1661, Paris avait cinq théâtres, et c'était le moyen de donner à l'art tout son développement[1]. Aussi, ce furent les beaux jours de la scène française. Les circonstances ne créent point le génie, mais elles aident à son essor. Molière avait un théâtre à ses ordres; il pouvait essayer ses ouvrages, en voir préalablement les effets et les corriger à plusieurs reprises[2]. Il avait la protection

1. Lorsqu'il y en a un trop grand nombre, comme il arrive aujourd'hui, ce développement, poussé trop loin, amène la stérilité; et depuis que l'on donne deux cents pièces nouvelles, par an, à Paris, il s'en trouve à peine deux qui soient bonnes.

2. Et, par conséquent, il n'était pas obligé de mutiler ses ouvrages par complaisance pour les comédiens; il n'était pas obligé de les faire pour eux;

du monarque, dont le coup d'œil était fait pour l'enflammer. Il avait des amis illustres qui chérissaient son art. Il était encouragé par ces applaudissemens journaliers qui soutiennent le poète, et lui ordonnent de nouvelles compositions. Il ne se faisait imprimer qu'après avoir été joué vingt ou vingt-cinq fois [1], et les lecteurs, favorablement disposés par le succès, en lisant ses pièces, revoyaient le jeu des acteurs. Il touchait le revenu légitime de ses honorables travaux, et cela montait à près de trente mille livres par an. Il n'avait pas à ses oreilles le bourdonnement monotone et continu de ces insectes folliculaires qui troublent plus qu'ils ne nuisent, qu'on écrase et qui renaissent. Aujourd'hui, quiconque s'abandonne à cette carrière devenue plus difficile, espérerait vainement quelques-uns de ces avantages.

mais, au contraire, ils s'accommodaient comme ils pouvaient à ses pièces, et aucun rôle ne leur répugnait. Molière, avec tout son génie, n'eût peut-être pas fait un seul chef-d'œuvre, s'il n'eût été comédien lui-même, et, qui plus est, directeur de comédie.

1. Maintenant les auteurs se font imprimer même avant d'être joués, et la rapacité de quelques libraires ne leur laisse pas le tems de perfectionner leurs ouvrages.

PERSONNAGES.

MOLIÈRE, auteur dramatique.
CHAPELLE, ami de Molière.
LA BÉJART, comédienne, demeurant dans la maison de Molière.
ISABELLE, comédienne, fille de la Béjart.
LATHORILLIÈRE, comédien, et ami de Molière.
PIRLON, ennemi de Molière.
LE MARQUIS DE***.
LE COMTE DE***.
LA FOREST, servante de Molière.
LESBIN, domestique de Molière.

La scène se passe à Paris, rue de Richelieu, chez Molière.

LA MAISON DE MOLIÈRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE, assis devant une table, la plume à la main.

COMBIEN la carrière de l'homme de lettres est encore rétrécie par les usages tyranniques auxquels on veut l'assujétir! On attend de lui de nouveaux ouvrages, et on le subordonne à toutes les misères des sociétés! On veut qu'il représente dans le monde, et qu'il compose au cabinet; c'est à dire que l'on exige tout à la fois qu'il soit auteur et homme oisif, deux choses incompatibles..... Quand je ne voudrais pas écrire, le genre humain m'y forcerait par ses extravagances... Il me faut rêver à mon *Malade imaginaire*[1],

1. Ce n'est que plus de dix ans après l'action de la présente pièce, c'est à dire, quelque tems avant sa mort, que Molière s'occupa du *Malade imaginaire*.

à mon *Envieux*, à mon *Homme de Cour*[1]... Oh! je garde celui-ci pour le dernier... Si la mort ne me surprend point, on verra un miroir... Il est des choses que l'on pense quelquefois trop fortement pour pouvoir les écrire, et ce sont celles-là qui sont ordinairement perdues pour la postérité. J'oserai dire ce qu'on n'a pas encore dit! Il faut pour cela du courage. Oh! j'en ai. Une voix secrète me dit que je dois livrer la guerre aux vices[2]. Toujours libre et maître de ma pensée... Le silence me favorise... Voici le vrai temps de la méditation. Revoyons mon plan, car c'est du plan surtout que dépend tout le reste..... Ah! j'allais oublier... j'ai trouvé pour ma chère traduction, une image heureuse qui rend bien mieux... (Il cherche dans ses papiers.) Où donc est mon cahier. ?..... Il était là..... Je ne le trouve point. (Il appelle.) Lesbin, Lesbin, Lesbin!... Ce drôle là est fait pour tourmenter ma vie... Lesbin, Lesbin, Lesbin!

1. Les Mémoires que nous avons sur Molière ne disent pas qu'il ait jamais pensé à faire ces deux pièces. C'est une supposition de l'auteur, mais elle peut passer dans une comédie dont Molière est le héros.

2. Molière voyait bien les ridicules, il était excellent observateur; mais il n'a jamais eu la prétention de réformer les mœurs, de corriger les vices; *il en a favorisé plusieurs*, et n'en a corrigé aucun, pas même l'hypocrisie, malgré son *Tartufe*. (Geof.)

SCÈNE II.

MOLIÈRE, LESBIN.

LESBIN, accourant.

Monsieur...

MOLIÈRE, en colère.

Tu es entré dans mon cabinet?

LESBIN.

Oui, monsieur.

MOLIÈRE.

Eh! quoi y faire, dis-moi?

LESBIN.

Eh! pardi, monsieur, ranger vos livres, vos papiers, qui sont là jetés pêle-mêle...

MOLIÈRE.

Mes papiers!... Tu t'es donc avisé d'y toucher [1]? Réponds-moi... Tu m'as pris un cahier comme celui-ci?

LESBIN, riant bêtement.

Ne voilà-t-il pas un grand mal?..... Si c'était du pa-

1. Molière était extrêmement susceptible sur les moindres détails, dans ce qui concernait son service particulier; il exigeait la régularité la plus parfaite dans sa maison, et il ne voulait pas surtout que l'on dérangeât ses papiers ni ses livres de l'ordre où il les laissait, pour les mettre dans un meilleur ordre apparent, qui était un véritable désordre à ses yeux. « Une fenêtre « ouverte ou fermée, dit Grimarest, devant ou après le tems qu'il l'avait « ordonné, mettait Molière en convulsion; il était petit dans ces occasions. « Si on lui avait dérangé un livre, c'en était assez pour qu'il ne travaillât de « quinze jours. »

pier blanc, à la bonne heure, vous pourriez gronder comme vous faites : quoique nous ne sachions pas lire, nous apercevons bien ce que c'est qu'une belle écriture...

MOLIÈRE.

Eh bien! pendard! me diras-tu si tu as pris?...

LESBIN.

Eh bien, oui, monsieur, nous avons pris un papier comme celui-là, parce que nous l'avons trouvé par terre, sous votre bureau, et qu'il était partout griffonné...

MOLIÈRE.

Eh! qu'en as-tu fait, malheureux!.... Où est-il?.....

LESBIN.

Ne vous mettez pas en colère : il n'est pas perdu; nous l'avons bien employé...

MOLIÈRE.

Finiras-tu, bourreau, de me dire ce que tu en as fait?... J'en suis dans un tremblement!...

LESBIN.

Comme vous êtes pâle, pour si peu de chose!..... et vous êtes philosophe [1]!

MOLIÈRE.

Mais voyez un peu ce drôle là!

1. Molière avait un domestique assez épais, qui était chargé de l'habiller; car, sur ce point, il était comme un grand seigneur. Cet homme, en le chaussant, lui mit un bas à l'envers; et ne pouvant réparer sa sottise, il reçut de son maître un coup de pied qui le fit tomber à la renverse : « Vous « êtes philosophe! lui dit le lourdaud. Je crois plutôt que vous êtes le « diable. »

LESBIN.

Eh bien, vous allez le revoir, votre beau cahier où il n'y a pas tant seulement grand comme le doigt de papier blanc... vous allez le revoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MOLIÈRE.

L'imbécile! il en aura fait quelque enveloppe... Au moins je respire; j'appréhendais fort qu'il ne s'en fût servi pour faire du feu..... Un poëme, auquel je travaille depuis tant d'années!

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, LESBIN, entrant avec une tête à perruque garnie d'une perruque toute papillotée.

LESBIN.

Le voilà, le voilà votre papier, bien employé, je m'en vante..... Grondez, grondez présentement, si nous sommes en faute.

MOLIÈRE, dans la plus grande colère.

Ah le bourreau! le bourreau! Je ne m'y retrouverai jamais... J'en perdrai la tête... Ah! quelle perte! je ne me possède plus : puisque c'est ainsi... Non, (Dans son dépit, il déchire son cahier et le jette au nez de Lesbin.) Tiens, tiens, ôte-moi cela de devant les yeux... Brûle, brûle

tout[1], que je n'en revoie jamais un seul morceau... pas un seul morceau, entends-tu? ou je te chasse.... Et si jamais tu oses toucher au moindre de mes papiers...

LESBIN, ramassant les morceaux de papier à la porte.

Mais attendez du moins que j'emporte tout..... (A la porte.) Donnez-vous bien de la peine à mettre sa perruque en papillotes!... voilà comme on vous traite.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MOLIÈRE.

C'en est donc fait de mon poëme chéri!... Je faisais cette traduction avec tant de volupté! j'avais rendu plusieurs morceaux si heureusement!... Il règne dans ce Lucrèce une si belle philosophie, si bien d'accord avec mes pensées[2]!... Ah! qu'il me faut de courage pour supporter cet accident!

SCÈNE VI[3].

MOLIÈRE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

Bonjour, Molière.

1. Historique : il jeta lui-même le reste du poëme au feu.

2. Molière avait été accoutumé, par le célèbre Gassendi, sous qui il avait étudié la philosophie, à faire grand cas des principes d'Épicure, que Lucrèce avait revêtus des couleurs de la poésie. Ce n'est pas ce qu'il faudrait louer dans le père de notre comédie, que le scepticisme des doctrines, et que cette métaphysique qui l'a détourné du but moral de ses ouvrages.

3. C'est ici seulement que Mercier commence à imiter Goldoni, sans cependant s'astreindre à la même liaison de scènes et d'idées.

MOLIÈRE.

Bonjour, Chapelle.

CHAPELLE.

Qu'est-ce donc? Vous voilà de bien mauvaise humeur.

MOLIÈRE.

Il est vrai.

CHAPELLE.

Tous les jours un visage plus sombre. Mais quel contraste, mon ami, entre votre personne et vos écrits!..... Tandis que votre génie divertit toute la France, il ne vous inspire pour votre compte que des idées mélancoliques!... Allons, prenez sur vous de la gaîté... Il n'y a que cela de bon.

MOLIÈRE.

Croyez-vous que je puisse être comme vous, toujours disposé à la joie et à la dissipation?

CHAPELLE.

Eh qui vous empêche?

MOLIÈRE.

Ce que j'ai en tête.

CHAPELLE.

Eh bien, n'écrivez plus... Laissez là le théâtre.

MOLIÈRE.

Oh! si je n'étais pas engagé dans la carrière..... Mais je vous le dis, s'il fallait recommencer, j'aimerais mieux, voyez-vous, porter le mousquet..... que sais-je?... que de continuer la cruelle vie d'avoir des comédies à faire, et des comédiens à conduire.

CHAPELLE.

Mais quel motif vous a inspiré ce prompt dégoût? qu'avez-vous?

MOLIÈRE.

J'ai... Comment vous le dire, vous qui riez de tout! Ce public devient plus que jamais inconcevable dans ses jugemens; il obéit à des mouvemens aveugles dont il ne se rend pas compte.

CHAPELLE.

Il est ainsi.

MOLIÈRE.

Et puis les persécutions de mes ennemis, leurs sourdes intrigues, leurs cabales, leur triomphe enfin, malgré qu'on les connaisse pour ce qu'ils sont.

CHAPELLE.

Ah! j'entends.... La défense de représenter l'*Imposteur* est un poids dont vous ne pouvez vous délivrer.

MOLIÈRE.

Eh! prétendez-vous que je demeure calme à un pareil revers? une pièce annoncée depuis si long-temps, le public assemblé, la salle éclairée... un quart d'heure avant la représentation, arrive, comme un coup de foudre, l'ordre fatal.

CHAPELLE.

Mais le Roi, à ce qu'il me semble, avait déja interdit une fois cette comédie: il y avait donc une témérité inouie à violer son ordre, et vous êtes coupable...

MOLIÈRE, vivement.

Je ne suis point coupable. Le Roi, après la défense, avait voulu lire la pièce : l'ayant lue, il l'avait approuvée; sa justice avait daigné lever l'interdiction. Malheureusement la permission n'était que verbale : il partit pour la Flandre, où ses conquêtes l'occupent tout entier; mes ennemis ont profité de son éloignement pour m'opposer de nouveaux obstacles [1]. Mais j'ai dépêché vers sa Majesté un homme intelligent et zélé, et j'attends, d'un moment à l'autre, la permission telle qu'on l'exige.

CHAPELLE.

A la bonne heure, il faut... attendre...

MOLIÈRE.

Que vous parlez fort à votre aise!

CHAPELLE.

Mais vous avouerez aussi que vous avez été bien imprudent, en allant démasquer, d'une main violente, cette espèce d'hommes dangereux, que vous auriez dû ménager.

MOLIÈRE.

Ménager, dites-vous! ménager! Oh! que je suis loin de vos idées!... Eh! contre qui écrire avec force, s'il vous plaît? Ce sont là les vrais ennemis de la société. Il est bien incroyable qu'on me blâme par où je mériterais quelques louanges. Qu'y a-t-il de plus funeste au monde que l'hypocrisie?

1. Tous ces détails sont conformes aux faits rapportés dans les Mémoires et les différentes Vies de Molière.

CHAPELLE.

Vous avez raison; mais je voudrais vous voir plus calme : vous nous donnez au théâtre des scènes plaisantes, et dans l'intérieur de votre maison, vous n'enfantez pour votre compte que des pensées lugubres.

MOLIÈRE.

J'étudie les hommes, et depuis que j'apprends à les connaître et à lire dans leurs cœurs, je puis faire rire sans doute; mais, il faut l'avouer, je n'ai plus envie de rire.

CHAPELLE.

Tant pis; il n'y a que cela de bon ici-bas. Imitez-moi... La promenade, la conversation, la table; voilà ce qui s'appelle vivre... Le reste est folie. Quelle sorte de jouissance trouvez-vous dans cette gloire que vous me vantez à tous propos.

MOLIÈRE, souriant.

Oh! c'est là notre secret.

CHAPELLE.

Pauvre ami! que vous achetez cher cette réputation qu'on vous conteste encore! Livré d'un côté aux critiques impitoyables, harcelé de l'autre par la satire insolente, tout, jusqu'à l'histoire de votre maison, devient l'objet de la maligne curiosité du public.

MOLIÈRE.

Comment?

CHAPELLE.

On parle des femmes que vous avez chez vous, de la mère, de la fille...

MOLIÈRE.

Le public, là dessus, dira ce qu'il voudra. Je suis bien avec ma conscience; voilà le principal. Je ne prétends point valoir mieux qu'un autre. Ma conduite est exposée, dites-vous, aux discours de la ville : tant mieux! j'en serai nécessairement meilleur. On a fait mille contes ridicules sur la Béjart; mais le fait est que je ne lui suis attaché qu'à raison de sa prudence, de son économie, et du talent d'actrice que vous lui connaissez.

CHAPELLE.

Et sa fille ?...

MOLIÈRE.

Je l'aime, et ne m'en défends pas..... La mère est jalouse. Elle a formé le projet de devenir ma femme : c'est dans ces vues qu'elle a laissé courir certains bruits dont personne, mieux que moi, ne connaît toute la fausseté. C'est sa fille qu'avant peu je compte épouser..... Gardez-vous, mon ami, de divulguer ce que je vous confie.

CHAPELLE.

Ne craignez rien; mais comptez-vous vous marier... là, sérieusement ?

MOLIÈRE.

Oui... J'aime...

CHAPELLE.

Vous voulez épouser pour autrui !...

MOLIÈRE.

Cruel ami !...

CHAPELLE.

Point de femme, point de vers, que ces vers inspirés que l'on fait là malgré soi. Liberté, bonne table, propos joyeux, telles sont les jouissances de la vie. C'est bien assez pour l'infortune que d'être auteur; mais vouloir encore épouser !... Oh ! il n'y a plus de vœux à faire pour votre bonheur, mon cher Molière !... Adieu. Horace buvait le Falerne; qu'il vous en souvienne... On n'est heureux que le verre à la main; la gloire n'est que de la fumée.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MOLIÈRE.

Et nous sommes amis, quoique aussi opposés dans nos goûts !..... Mais on passe si rapidement sur la terre, qu'on n'a que le temps de prendre ses amis, et non de les choisir... Isabelle ne vient point... Elle seule écarte tous les chagrins qui m'assiègent; et quand je la vois, il me semble que tout s'éclaire autour de moi.

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, ISABELLE.

ISABELLE, se montrant.

Puis-je entrer ?

MOLIÈRE, allant à elle.

Hé! je ne désire, je ne veux, je n'appelle que vous... Mais qu'y a-t-il? Vous tremblez?

ISABELLE.

Oui, je crains toujours que maman ne nous surprenne... Elle est sans cesse sur mes pas... Si elle allait découvrir que nous nous aimons...

MOLIÈRE.

Qui le lui dirait? D'où s'apercevrait-elle?...

ISABELLE.

Si elle ne devine pas vos sentimens, elle pourra pénétrer les miens.

MOLIÈRE.

Eh! pourquoi lirait-elle plutôt dans votre cœur?

ISABELLE.

Parce que j'aime plus que vous n'aimez.

MOLIÈRE.

Je vous ai fait le serment que je n'aurai point d'autre femme que vous; je le remplirai... Mais j'ai à ménager votre mère : elle est d'un caractère emporté, violent, et jalouse de vos charmes.

ISABELLE.

Je le sais, et voilà ce qui m'alarme.

MOLIÈRE.

Allez, vous êtes un enfant... Ne fûtes vous pas dans tous les temps l'objet de ma tendresse?

ISABELLE, effrayée.

O ciel!... je vous l'avais bien dit, qu'elle était tou-

jours sur mes pas..... Je l'entends..... elle va me maltraiter, si elle nous rencontre tête à tête.

MOLIÈRE.

Ne vous troublez point..... Avez-vous un rôle dans votre poche?

ISABELLE.

Oui, j'ai celui de Marianne.

MOLIÈRE.

Bon!... Vite, commencez vers le milieu... Je vous gronderai un peu, autant que je le pourrai du moins.

SCÈNE IX.

LA BÉJART, dans le fond; MOLIÈRE, ISABELLE, faisant le rôle de Marianne.

MOLIÈRE, faisant le rôle d'Orgon.

C'est parler sagement; dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mes soins devenir votre époux.
Eh!...

MARIANNE.

Eh!

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANNE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANNE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANNE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

MOLIÈRE, du ton de la réprimande.

Mademoiselle, mademoiselle, vous avez une tête, une tête !... Soyez donc, je vous prie, plus attentive, et appuyez davantage..... Votre étourderie pourrait s'étendre jusque sur la scène, et le parterre alors..... Vous le savez, il prend de l'humeur... Recommencez; je ne suis pas content de ce ton là..... Allons, point de mine; songez, mademoiselle, que c'est pour votre bien.

MARIANNE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux ?

MOLIÈRE.

Bien. *Tartufe*... (Se retournant comme par hasard et saluant la Béjart.) Pardon, madame, je ne vous avais point aperçue... Nous répétions la scène entre Marianne et Orgon... Voici le rôle qu'elle ne tient pas encore à ma fantaisie, mais cela viendra...

LA BÉJART.

Mais quelle nécessité, je vous prie, de répéter un rôle pour une comédie défendue, et qu'on ne jouera jamais ?

MOLIÈRE.

Madame, y pensez-vous? D'un moment à l'autre elle peut être représentée; nous en avons du moins l'espérance. Ne m'ôtez pas l'agréable certitude qu'au retour de notre cher camarade, la justice et la bonté du Roi auront donné un libre cours à nos talens.... Il est donc de la prudence d'être en état de répondre à l'attente du public, toujours avide de nouveautés.

LA BÉJART.

Et vous, mademoiselle, qui vous a permis de venir ici répéter, avec monsieur, un rôle sans mon aveu?

MOLIÈRE.

Ah! pardonnez-lui, madame; je n'ai que ma pièce en tête, et j'avais fait prier mademoiselle de vouloir bien descendre, afin qu'en cas de succès auprès du Roi, rien ne pût retarder la représentation.

LA BÉJART, à sa fille.

Sortez, mademoiselle.

ISABELLE, à voix basse.

Vous me grondez, et c'est assurément pour rien.

LA BÉJART.

Que dites-vous là? vous murmurez, je crois.

ISABELLE.

Maman, je continuais tout bas mon rôle.

LA BÉJART.

Je vous défends dorénavant de répéter vos rôles avec d'autres qu'avec moi.

ISABELLE.

Mais, maman, Molière est l'auteur de la pièce; hé, qui donc pourra m'enseigner mieux que lui [1]?...

LA BÉJART.

Sortez, raisonneuse, et ne répliquez pas.

(Isabelle sort.)

SCÈNE X.

MOLIÈRE, LA BÉJART.

LA BÉJART.

Mais avez-vous entendu comme elle répond?

MOLIÈRE.

Faites-lui grâce, madame : pourquoi voulez-vous aussi m'ôter la gloire de la former à la déclamation?

LA BÉJART.

Vous commencez à la regarder avec trop de tendresse.

MOLIÈRE.

Je l'aimai dès son enfance.

LA BÉJART.

Votre conduite avec elle a pris un nouveau caractère... Allons, soyez franc; et si vous l'aimez en galant homme, déclarez-le à sa mère [2].

1. Dans la pièce de Goldoni, Isabelle dit : « Ce que Molière m'apprend, » vous ne sauriez me l'apprendre. » Ce qui a plus de sel que la réponse qu'elle fait ici.

2. C'est par une de ces nombreuses erreurs historiques si accréditées que la Béjart est donnée ici comme mère d'Isabelle. La vérité est que la jeune Béjart, qui épousa Molière, était la sœur et non la fille de Magdeleine Béjart,

MOLIÈRE, à part.

Quelle ruse de femme!... (Haut.) Moi, vous le savez, je la vois, je la chéris, je la traite en père.

LA BÉJART.

Si vous la chérissez, pourquoi tardez-vous à lui assurer un sort?

MOLIÈRE, vivement.

Vous voulez la marier, madame?

LA BÉJART.

Non, elle est trop jeune.

MOLIÈRE.

Je crois qu'elle est dans l'âge où l'on peut accepter un époux... Je l'établirai... Que puis-je faire de plus?

LA BÉJART.

Mais vous pourriez lui servir de père.

MOLIÈRE.

C'est bien là mon dessein... Nommez-moi celui qui pourrait lui convenir.

LA BÉJART.

Molière, vous ne voulez pas m'entendre.... Gardez-vous de la première jeunesse. Il vous faut, croyez-moi, une femme qui ne soit pas un enfant; une femme sensée, qui vous apporte dot de fidélité, de tendresse et de flexibilité dans l'humeur : vous n'êtes pas un homme aisé à vivre.

amie de Molière. On doit cette découverte précieuse à M. Beffara, qui a publié l'acte de mariage de Molière, où cette vérité est constatée authentiquement.

MOLIÈRE.

Aussi, madame, le mariage me fait peur.

LA BÉJART.

C'est là un autre tort..... Le lien ne doit pas vous épouvanter, mais bien le choix. A quoi vous sert cette raison que vous déposez dans vos ouvrages, si elle ne vous apprend pas à discerner les cœurs qui vous sont vraiment attachés?... Égaré par une fantaisie passagère, vous pourriez faire une folie qui serait le malheur de toute votre vie : prenez-y garde. Ce conseil que je vous donne est dicté par le désir de vous voir heureux : je sais mieux que vous peut-être ce qu'il vous faudrait [1].

MOLIÈRE.

Eh bien! madame, lorsqu'il s'agira de faire un choix, je vous consulterai.

LA BÉJART.

Vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir écoutée.

MOLIÈRE.

J'en suis convaincu : plus on avance dans la vie, plus on est en état d'apprendre aux autres l'art de vivre.

LA BÉJART, piquée.

Il ne s'agit point ici de la prudence que donne le nom-

1. Quoique ce soit la jalousie ou l'intérêt personnel qui anime ici la Béjart, ses conseils n'en sont pas moins bons, et Molière eût bien fait de les suivre; il n'éprouva que trop, après, la vérité du pronostic.

bre des années; Molière, beaucoup d'hommes avancent en âge, sans devenir plus sages ni plus prudens.

MOLIÈRE.

J'aime ce trait d'enjouement, il me fait sortir du sérieux où je tombais... (Avec exclamation.) Ah! madame, voici notre cher Lathorillière.

SCÈNE XI.

MOLIÈRE, LA BÉJART, LATHORILLIÈRE, en habit de campagne.

LATHORILLIÈRE, embrassant Molière.

Bonnes nouvelles, bonnes nouvelles! (Tirant un portefeuille.) Tenez, voici l'ordre signé de la main du Roi, qui révoque et anéantit la fatale interdiction [1].

MOLIÈRE, lui sautant au cou.

Vous me rendez l'âme, la vie, le courage... Ah! mon cher ami! ah! le grand monarque! je consacre ma vie entière à ses divertissemens... Je suis payé, récompensé de tous mes travaux... Holà! quelqu'un.

(Lesbin paraît.)

1. Après la suspension du *Tartufe*, Molière fit partir en poste Lathorillière et Lagrange, pour aller demander à Louis XIV sa protection contre la cabale qui s'opposait à la représentation de la pièce. Ces deux comédiens revinrent de Lille avec un ordre du monarque qui l'autorisait.

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, LA BÉJART, LATHORILLIÈRE, LESBIN.

MOLIÈRE, à Lesbin.

Allez vite; que l'on arrache les affiches, que l'on en fasse de nouvelles, que l'on annonce pour ce soir la représentation de l'*Imposteur*.... Ah! messieurs les fourbes, je vous tiens! Voici mon tour!.... Quelle rumeur dans leur sainte cohorte! (A Lesbin.) Eh, va donc!

LESBIN.

Oui, monsieur, nous allons arracher les vieilles affiches, et crier au coin des rues, de toutes nos forces: « Ce soir on donnera l'*Imposteur* et par ordre du Roi. » (En criant.) « Par ordre du Roi. » N'est-il pas vrai, monsieur, que je ferai bien de répéter cela à tous les passans, afin qu'ils l'entendent?

MOLIÈRE.

Oui, cours, cours; que ta voix perce l'oreille et le cœur de mes ennemis; qu'ils pâlissent à cette annonce imprévue [1].

(Lesbin sort.)

1. Tout cela est bien précipité. Il n'est pas possible que la mise en scène de la pièce puisse avoir lieu le jour même, lorsqu'on était préparé pour un autre spectacle, et qu'il n'y avait pas eu de répétition générale.

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, LA BÉJART, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Je ris déja en voyant leurs physionomies s'allonger, quand ils liront les affiches nouvelles. (A la Béjart.) Et vous, madame, ne perdez pas un seul instant; allez répéter votre rôle avec votre fille... Songez surtout à notre dernière conversation; elle roulait sur les convenances toujours trop oubliées sur la scène.

LA BÉJART, un peu piquée.

Je sais... je sais, Molière...

MOLIÈRE, frappant du pied.

Vous savez... vous savez... de grâce songez-y; point de parure, point d'ajustement : le public n'a pas besoin de vos atours; ne savez-vous pas que vous êtes incommodée dans la pièce ?

LA BÉJART.

Mais a-t-on jamais pris garde, avant vous, à de pareilles minuties ?

MOLIÈRE.

Madame, tout ce qui altère la vérité est de la plus grande importance. Le costume aide à l'illusion autant que le jeu; et comme un rien détruit cette illusion précieuse, rien n'est à négliger.

LA BÉJART.

Vous avez raison, Molière; je vais tout employer

pour vous satisfaire et vous prouver mon attachement. (A part.) Que je m'estimerais heureuse, si, à force de soins, je pouvais épouser cet homme illustre, et porter bientôt le nom de Molière [1] !

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Mon ami, je suis au comble de mes vœux; mais je brûle d'entendre quelques détails.

LATHORILLIÈRE.

J'ai présenté votre requête au Roi; il l'a reçue; après l'avoir lue, il a souri, et voici ses paroles : « Dites à « Molière qu'il sera content; que je déteste l'hypocri- « sie, et que je ne trouve pas mauvais que les coupables « soient immolés en plein théâtre. »

MOLIÈRE.

Ces paroles me consolent : j'en avais besoin, mon ami; j'étais abattu sous l'effort de cette cabale abominable... Et puis cette foule d'envieux... de détracteurs.

LATHORILLIÈRE.

Bravez tous ces ennemis, qui disparaîtront demain. Vous avez créé la Comédie; vous en avez fait un miroir immortel, devant lequel le vice et le ridicule

1. Cette phrase est littéralement traduite de Goldoni.

ont reculé de surprise et d'effroi. Eh! ne vous rappelez-vous plus ces applaudissemens qui ont soutenu, encouragé vos premiers efforts?

MOLIÈRE, avec une joie concentrée.

Ce dont je me souviendrai toujours avec une douce émotion, mon ami, c'est la voix de ce vieillard qui, perçant le bruit tumultueux du parterre, me cria, à ma première pièce: *Courage, courage, Molière! Voilà la bonne comédie.* En vérité, c'est à cet homme là que je dois tous mes succès.

LATHORILLIÈRE.

Eh bien donc je vous répéterai, comme le vieillard du parterre, et à plus juste titre encore: *Courage, courage, Molière!*

MOLIÈRE.

Oui, oui, courage! il me manque en vérité... Ces indignes rivaux!...

LATHORILLIÈRE.

Il n'est pas possible qu'ils l'emportent, après les modèles que vous avez tracés.

MOLIÈRE.

Je frappe ceux que les lois ne peuvent atteindre: j'aide à leur impuissance. C'est pour l'intérêt général que je combats; et quand l'écrivain a pour soi la vérité, l'honneur, la vertu, que ses armes sont fortes et puissantes!

LATHORILLIÈRE.

Armes dignes de vous, dignes de l'homme qui ne reçut du ciel le talent de peindre, que pour impri-

mer aux vices les plus odieuses couleurs... Venez, et soyez sûr que c'est un laurier plus vert encore que les précédens qui va ceindre votre tête [1].

1. Toutes ces louanges sont certainement très justes et très méritées; mais, en général, elles refroidissent beaucoup une pièce. Mercier a, d'après Goldoni, donné l'exemple de ce genre de comédie, et malheureusement il a eu de nombreux imitateurs. Nous avons été inondés, pendant trente ans, de pièces faites sur des hommes célèbres, qui n'étaient que de fades et insipides apologies, que les traits mêmes de la vie des personnages et leurs bons mots n'ont pas rendues meilleures.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIRLON, LA FOREST.

PIRLON.

(Il s'avance à pas de loup sur la pointe du pied, regarde de côté d'autre, écoute à une porte, regarde par le trou de la serrure, et revient précipitamment à la porte, où il frappe quelques coups à petit bruit.)

HOLA! quelqu'un... Y a-t-il quelqu'un ici? (La Forest paraît.) J'ai frappé avant d'entrer... Me préserve le ciel de vouloir surprendre!...

LA FOREST.

Votre servante, M. Pirlon. Voilà tantôt un carême qu'on ne vous a vu.

PIRLON.

Avec votre permission, honnête et belle demoiselle... Votre maître est-il sorti?

LA FOREST.

Oui, monsieur; tous les matins à cette heure ci, notre maître va au théâtre faire des répétitions...

PIRLON.

L'intérêt que je prends à lui... O ciel!... Pauvre infortuné!

LA FOREST.

Que voulez-vous dire, monsieur? Que lui serait-il arrivé?

PIRLON.

Si vous aimez votre maître...

LA FOREST.

Si je l'aimons!... de tout notre cœur.

PIRLON.

Hélas! c'est un homme perdu.

LA FOREST.

Notre maître est un homme perdu!

PIRLON.

Oui, ma fille... Je l'ai vue, cette affiche scandaleuse, qui offense le ciel. Il ose jouer des gens de bien, sous le nom d'hypocrites... Le ciel aveugle ceux qu'il veut frapper en sa colère...

LA FOREST.

Mais, monsieur, si c'est pour cette nouvelle pièce qu'on va donner aujourd'hui, que vous le regardez comme tant coupable, je vous assurons bien qu'il n'y a point de mal dans tout cela. Il nous l'a lue, afin que vous le sachiez, et le tout, d'un bout à l'autre; et c'est bien bonnement dit.

PIRLON.

Ah! La Forest, La Forest!... Vous êtes simple. Vous ne connaissez pas le monde... Vous êtes loin de

soupçonner les scélérates ruses de votre maître. Sachez qu'il est agité de l'esprit malin qui l'inspire nuit et jour...

LA FOREST.

Oui, il est malin, c'est bien vrai ça; il est malin, mais il n'est pas du tout méchant.

PIRLON.

Lui? c'est un démon.

LA FOREST.

Comment entendez-vous cela?

PIRLON.

Semer de porte en porte de pieux conseils, et se mettre au fait de l'intérieur des maisons pour mieux appliquer le remède au mal, c'est, selon lui, chercher à brouiller les maris et les femmes, à séduire les épouses et les filles; prêter de l'argent à ceux qui en ont besoin, et s'assurer qu'ils le rendront exactement, afin d'être en état de le prêter à d'autres, c'est usure; prendre les intérêts du ciel, si fréquemment blessés dans ces jours de corruption, c'est servir ses propres intérêts; donner des avis salutaires aux pères sur le déréglement de leurs enfans, c'est vouloir, par un adroit coup de main, s'approprier leur héritage... Un peuple volage l'écoute, l'environne, applaudit à ses bons mots. L'esprit, ma très chère fille, est si dangereux, quand la soumission du cœur ne l'accompagne point! Plût à Dieu qu'il eût celle-ci! Je n'en dirai point davantage; le zèle seul me transporte....

Que le ciel l'éclaire, le change, et lui fasse miséricorde!

LA FOREST.

Mais, monsieur, vous me faites vraiment peur, en nous parlant de ce ton là... Vous roulez des yeux terribles... Ah! mon Dieu!

PIRLON, d'un ton véhément.

Tremblez, tremblez pour votre maître: non seulement, il irrite le ciel, mais il va tomber encore sous la colère du Roi.

LA FOREST.

Sous la colère du Roi!... Ah! tout mon sang se fige.

PIRLON.

Cet ordre dont il se vante, il a eu l'audace de le supposer. Oh! il paiera de sa tête cette témérité, et les personnes qui tiennent à lui seront toutes enveloppées dans sa disgrâce.

LA FOREST, jetant un cri.

Miséricorde!... Ah! monsieur, je vous assurons que nous sommes bien innocente de tout ce qu'il a fait.

PIRLON.

Pas tant que vous vous l'imaginez, ma fille... Vous le servez à table.

LA FOREST.

Oui.

PIRLON.

Vous contribuez à l'entretien de sa personne.

LA FOREST.

Oui.

PIRLON.

Vous le soulagez quand il est malade?

LA FOREST.

Oui, c'est bien notre devoir.

PIRLON.

De votre propre aveu, vous avez pris goût à la lecture de ses pièces.

LA FOREST.

Oui; il aime parfois à nous les lire, et je lui disons notre avis, franc et net.

PIRLON.

Et cela ne vous fait pas de peine à entendre?

LA FOREST.

Oh! tout au contraire, je rions, et notre maître..... Allez, il est bien content, quand il nous voit rire.

PIRLON.

Vous avez ri?

LA FOREST.

Mais je n'avons pu faire autrement.

PIRLON.

Vous avez ri!

LA FOREST.

Eh! qui s'en empêcherait?.... C'est parfois si drôle.

PIRLON, avec véhémence.

Allez, vous êtes la complice de ses œuvres.

LA FOREST.

Nous!... est-il possible! bon Dieu?

PIRLON.

Sans doute, vous... Hé! quelle pièce vous a-t-il lue?

Voyons, serait-ce cette abominable comédie où il joue un honnête personnage, sous ce nom d'imposteur?

LA FOREST.

Ah! ah! n'est-ce pas celle-là, où il y a un homme qui dit tout ce qu'il n'a pas dans le cœur? Oh! oui, oui. Notre maître dit qu'il ressemble à des gens de sa connaissance.

PIRLON.

Le scélérat!... Vous êtes sous un bien funeste toit.... Je veux vous en tirer, afin que le châtiment ne s'étende pas jusqu'à vous... Je veux vous placer chez un homme très riche, qui ne tardera pas à faire son testament, et qui, en attendant, vous donnera de bons gages.

LA FOREST.

Mais notre maître nous en donne de fort bons.

PIRLON.

Ce vieillard, dont je vous parle, écoutez bien, n'a ni enfant, ni héritier... vous devez le préférer à Molière qui mène une vie si scandaleuse.

LA FOREST.

Je ne voyons point cela.... il est parfois un peu grondeur, le cher homme; mais, pardi! c'est là son seul défaut... Du reste, bon, humain, charitable.

PIRLON.

Molière, charitable!

LA FOREST.

Pardi! nous le savons bien peut-être... Tenez, il y a toujours dans son cabinet des gens bien misérables, presque nus, à qui il baille de l'argent et des habits...

Dernièrement encore, en revenant d'Auteuil, il rencontre un pauvre; ne voilà-t-il pas qu'il lui met dans la main un louis? Celui-ci tout émerveillé, court après lui : « Ah! mon bon monsieur, vous vous êtes sûrement trompé; ce n'est pas là du cuivre, c'est de « l'or...—Tiens, en voilà un second,» repartit bravement notre maître; et tout le long du jour, il ne cessait de dire : « Où la vertu va-t-elle se nicher [1]!... »

PIRLON.

Je vous assure que tout le monde est révolté de sa conduite. Ces deux femmes, la mère, la fille : songez-y bien, ne mentez point ici... Rappelez-vous tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez soupçonné, tout ce qu'on a pu dire, imaginer, répéter...

LA FOREST.

Mais il les aime toutes deux, à ce qu'on dit autour de nous.

PIRLON, avec exclamation.

Toutes deux!... Hé! l'infâme... le pécheur!

LA FOREST.

Cependant, monsieur...

PIRLON.

Point de cependant, ma fille, tout est prouvé... Hé! dites-moi, Molière ne crie-t-il pas souvent dans sa maison, ne gronde-t-il pas ses domestiques, comme vous me le disiez tout à l'heure?

LA FOREST.

Oui, cela arrive parfois.... si l'on vient à l'interrom-

1. Trait historique.

pre, lorsqu'il est rencogné dans son cabinet; allez, allez, c'est alors un beau train.

PIRLON, avec emphase.

Le voilà, le voilà, l'homme atrabilaire, misantrope, insociable, fougueux, emporté, irascible, et qui veut gourmander les passions d'autrui... Mon enfant, où êtes-vous? Bon Dieu! dans quel séjour! il vous arriverait avant peu quelque grand malheur.... Et vos profits sont de combien?...

LA FOREST.

Cela va à quatre écus par mois.

PIRLON, en levant les épaules.

Quatre écus par mois! Vous en aurez dix dans la sainte maison où je veux vous faire entrer dès ce soir...

LA FOREST.

Dix écus par mois! bien vrai? oh! je vas demander mon congé. Dix écus par mois!...

PIRLON.

Oui, mon enfant, sans compter les étrennes.

LA FOREST.

Oh! quel plaisir! (A part.) Servir un homme cousu d'or, qui est seul, un vieux sans dents, un béquillard qui fera bientôt son testament! Notre fortune est faite, et de ce coup-ci j'épouserons un rat de cave. Votre servante, monsieur; bien obligée, bien obligée.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

PIRLON.

Molière nous met audacieusement sur la scène, et nous resterions les bras croisés! Vous en serez puni, monsieur l'auteur!.... Disons d'abord que c'est un impie, un réprouvé, un scélérat, un débauché; ensuite semons la discorde entre les deux femmes; mais, pour blesser Molière par l'endroit le plus sensible, dans son orgueil effréné, diabolique, empêchons, empêchons surtout que sa pièce ne soit représentée; ou, si elle l'est, faisons-la tomber sous les sifflets d'une sainte cabale.

SCÈNE III.

PIRLON, ISABELLE.

ISABELLE, en entrant.

Ah! c'est vous, M. Pirlon?

PIRLON.

Vous voyez devant vous, mademoiselle, le plus humble de vos serviteurs.

ISABELLE.

Il y a long-temps qu'on ne vous a vu : c'est ce que maman disait encore hier au soir [1].

1. Comment supposer qu'un animal grossier, dégoûtant, tel que Pirlon, un cagot enveloppé, en été, dans un lourd manteau de bure, la tête cou-

PIRLON.

La charité agissante consume bientôt le peu de temps qu'on peut avoir à soi. Si vous me voyez ici, c'est pour votre bien, mademoiselle..... pour votre salut.

ISABELLE.

Pour mon salut, monsieur? Qu'avez-vous donc à me dire?

PIRLON.

Écoutez, ma chère enfant, les momens sont précieux; fasse le ciel qu'éclairée par mes discours, vous sachiez en profiter!... Si Molière rentrait...

ISABELLE, avec intérêt.

Que dites-vous de Molière?

PIRLON.

Vous avez quelque penchant pour lui?

verte d'un large *feutre sous lequel il tourne son œil louche et faux*, soit admis chez Molière, fasse la cour à des comédiennes telles que la Béjart et sa fille, obtienne leur confiance; que ces femmes élégantes et plus que mondaines appellent ce cafard, *mon cher monsieur Pirlon*, écoutent et suivent ses conseils? C'est une supposition tout à fait insoutenable: les comédiennes, dans aucun tems, n'ont été liées avec des bigots de cette espèce: elles s'en sont toujours moquées. (Geof.) — Les observations de Geoffroy sont assez plausibles: néanmoins il n'y a rien d'absolument improbable à ce qu'un individu comme Pirlon se soit introduit chez Molière. Il était négociant de son état, et, à ce titre, il pouvait avoir des relations d'intérêt dans la maison. Quant à sa mise, elle était très ordinaire dans ce tems-là, où le commun de la bourgeoisie n'avait pas encore une toilette élégante. La vraisemblance, du reste, n'est pas d'une grande rigueur dans une pièce; on l'excuse quand il en résulte des effets comiques, et l'absence du personnage de Pirlon laisserait un trop grand vide dans cette comédie.

ISABELLE.

Qui vous a dit cela, monsieur?

PIRLON.

Ne prenez pas la peine de vous déguiser; vous vous tromperiez vous-même, en voulant me tromper.

ISABELLE.

Eh bien! quand ce que vous dites serait fondé...

PIRLON.

Ce serait pour vous un grand malheur; car il ne vous aime point, lui.

ISABELLE.

Comment le savez-vous?

PIRLON.

C'est un adroit corrupteur.

ISABELLE.

Mais, monsieur, vous outragez indignement Molière; ses intentions sont droites et pures.

PIRLON.

Que vous êtes crédule!

ISABELLE.

Et c'est m'offenser de plus en plus, Monsieur, car je suis honnête fille; et Molière est un homme de bien.

PIRLON.

Qui vous abuse, qui vous trompe.... Je vous connais une rivale...

ISABELLE.

Une rivale! Est-il possible! Molière serait un perfide, un traître!

PIRLON.

C'est un grand comédien... Quand vous aurez augmenté la liste de celles qu'il a abusées, il sera trop tard alors de gémir... Prévenez, prévenez...

ISABELLE.

Qu'entends-je!... je me sens mourir... Mais c'est à moi de l'emporter sur mes rivales par ma constance et par ma tendresse.

PIRLON.

Et si votre mère venait à connaître votre passion, l'approuverait-elle?

ISABELLE.

De grâce, ne lui révélez pas mon secret.... Si elle le devinait, je serais perdue.

PIRLON.

On peut tout me confier... D'autres secrets bien plus importans m'ont eu pour fidèle dépositaire... Je ne dirai donc rien; mais c'est à une petite condition.

ISABELLE.

Une condition! et quelle est-elle?

PIRLON.

Elle est fort légère, et, de plus, facile à remplir: j'exige que vous me donniez votre parole de ne point représenter aujourd'hui dans la comédie de l'*Imposteur*, sans quoi je cours à votre mère, lui faire un tableau de votre conduite, et lui donner des conseils à ce sujet.

ISABELLE.

Vous seriez assez perfide?... Hélas! je ne crains que cela dans le monde.

PIRLON.

Choisissez... Vous gardez le silence?... Adieu...

ISABELLE, l'arrêtant.

Monsieur Pirlon, monsieur Pirlon, je ne jouerai point dans la comédie de l'*Imposteur;* je vous le promets; mais promettez-moi aussi que vous ne direz rien à ma mère.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

PIRLON, LA BÉJART.

LA BÉJART.

Ma fille vous contait à son ordinaire des enfantillages, car elle est si peu formée!...

PIRLON.

La jeunesse, dans ce siècle corrompu, est livrée au vice de bonne heure. Heureusement pour vous et pour elle, que je suis venu ici. Il semble que la Providence me fasse entrer partout où je puis être de quelque utilité... J'ai découvert ici des choses étranges, et que vous ignorez.... Mariez, mariez promptement votre fille, madame!... voilà tout ce que je puis vous dire.

LA BÉJART.

Comment! elle voudrait un mari! elle y songerait!... à son âge?

PIRLON.

A son âge! elle a fait mieux, elle l'a trouvé.

LA BÉJART, vivement.

Hé! quel est-il?

PIRLON.

C'est Molière!

LA BÉJART.

Molière! (A part.) Ah! traître!

PIRLON.

Ce n'est pas tout.

LA BÉJART.

Que dites-vous? Vous me faites frémir, M. Pirlon.

PIRLON.

Elle sera à lui, ce soir même.

LA BÉJART.

Cela ne se peut pas sans mon consentement.... il est indispensable.

PIRLON.

Il vous l'enlève ce soir après la comédie; une chaise de poste les attend tous deux; ils partiront pour se rendre à Lille. Là, ils séduiront Sa Majesté, qui, comme vous le savez, a un faible étonnant pour cet homme là... Voilà pourquoi ils ont une égale impatience de donner la pièce aujourd'hui.

LA BÉJART.

Ah, M. Pirlon! que de grâces j'ai à vous rendre! je me suis toujours si bien trouvée de vos conseils! mais ce dernier avis est au dessus de tout. Soyez bien persuadé que ni moi, ni ma fille ne toucherons ce

soir les planches du théâtre [1]. Je l'enferme sous cette clef, et si Molière veut divertir le public, il en fera seul tous les frais.

PIRLON.

Adieu, madame; si Molière me rencontrait, il serait furieux de se voir démasqué; il devinerait mon zèle; je me retire. Remerciez le ciel de ce que j'ai toujours eu les yeux ouverts sur vos intérêts [2].

(Il sort.)

SCÈNE V.

LA BÉJART.

Le perfide! et je pourrais conserver de l'amitié pour lui! Il faut que je m'en sépare, que j'abandonne son théâtre... Cruelle enfant!... Holà, La Forest!... La Forest!... (Elle crie avec emportement.) La Forest!

SCÈNE VI.

LA BÉJART, LA FOREST.

LA FOREST, derrière le théâtre.

Un moment, madame, un moment...

1. Dans l'original, elle s'exprime ainsi : « Ah! je vous réponds bien que « ma fille ni moi ne paraîtrons ce soir sur le théâtre. » Cela nous semble meilleur.

2. L'astuce de ce personnage, qui sait si perfidement prendre cette femme et sa fille par leurs intérêts et leurs penchans, peut servir de motif suffisant pour son admission dans cette maison, quoi qu'en dise Geoffroy.

LA BÉJART.

Mais venez donc, La Forest, quand on vous appelle.

LA FOREST.

Mais pardi, madame, vous criez à tue-tête; et comptez-vous que je soyons sourde?... Non, Dieu merci, j'avons encore l'ouïe bonne.

LA BÉJART.

Insolente!... Voilà un ton nouveau.

LA FOREST.

Insolente, insolente; c'est bientôt dit ça.... Je n'avons que faire, madame, de tous vos beaux complimens... Gardez-les pour d'autres, s'il vous plaît.

LA BÉJART.

Allez dire à ma fille que je ne veux pas qu'elle s'habille pour la comédie, et que je lui défends de sortir de sa chambre.

LA FOREST.

Oh! pour ça je le voulons bien, car cela ne nous dérange pas...

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LA BÉJART.

Je l'avais toujours craint, que Molière ne prît de l'amour pour ma fille; mais sa raison ne devait-elle pas le garantir d'un tel sentiment? Quel bonheur pourrait-il attendre de son union avec une enfant qui ne connaît point son mérite, qui n'aime, ne désire

que l'indépendance, qui ne sentira jamais tout le prix d'un homme tel que lui? J'ai dû compter sur ses réflexions, et je me flattais qu'elles l'amèneraient enfin à un dessein plus raisonnable. Tantôt encore, il a affecté un ton de sincérité qui en eût imposé à la défiance même. Je l'ai donc mal connu!... Non, je ne l'aurais jamais soupçonné d'une telle noirceur.

SCÈNE VIII.

LA BÉJART, MOLIÈRE.

MOLIÈRE, en entrant.

Qu'ils menacent, qu'ils tonnent, qu'ils cabalent, ces hommes hardis et souples, c'est aujourd'hui le jour de mon triomphe : dans une heure, en plein théâtre, je les livre au mépris universel... Quel que soit le succès, on me saura gré au moins de mon courage. Non, aucun de mes ouvrages ne me flatte autant... (Saluant la Béjart.) Ah! je me recommande à vous, madame... Vous êtes en possession de faire la destinée du pauvre auteur, et j'attends de votre zèle...

LA BÉJART.

Ma fille a la migraine, ne comptez pas sur elle. Je vous avertis que vous pouvez charger quelque autre de son rôle; et quant au mien, je ne le remplirai point, je vous le jure... Allez, monsieur, allez chercher des actrices à vos ordres... Je n'ai pour vous ni parole, ni mémoire.

MOLIÈRE.

Madame !... mais vous me tuez, vous m'assassinez, vous me poignardez un million de fois. Perdez-vous le sens? Quoi donc! vous choisiriez l'époque de ma vie la plus importante, la plus glorieuse, pour faire échouer ma réputation !..... Mais y songez-vous bien! Ils diront encore que l'*Imposteur* est défendu, que la permission était supposée..... Cette calomnie d'un jour vivra des années.....

LA BÉJART.

Trouvez le secret de nous forcer à jouer, quand nous ne le voulons pas.

MOLIÈRE.

Mais, madame, avez-vous oublié vos engagemens?

LA BÉJART.

Mes engagemens!

MOLIÈRE.

Oui, madame, vos engagemens. Et le public, lui manque-t-on à ce point? Répondez.

LA BÉJART, d'un ton goguenard.

Le public !..... Je vais me trouver mal, m'évanouir pendant trois heures, me faire saigner au bras, au pied; j'aurai une attestation du médecin..... J'ai déja un mal de tête affreux, épouvantable, qui m'empêche de voir et d'entendre. (Elle appelle.) La Forest, La Forest!

SCÈNE IX.

LA BÉJART, MOLIÈRE, LA FOREST.

LA BÉJART.

Qu'on aille avertir le docteur, et qu'on bassine mon lit bien chaudement. (Elle sort en se plaignant comme si elle était malade.) Ahi, ahi, ahi, ahi!

SCÈNE X.

MOLIÈRE, LA FOREST.

LA FOREST, à part.

Me voilà bien embarrassée, moi.

MOLIÈRE.

Je demeure anéanti... Écoute, La Forest; dis-moi, mon enfant, sais-tu la cause de tout ceci?

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIÈRE.

Eh bien?

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIÈRE.

Après?

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIÈRE.

Hé bien, monsieur... monsieur!... finiras-tu?

LA FOREST.

Monsieur.... c'est que je venons vous prier de nous donner notre congé...

MOLIÈRE.

Et toi aussi[1]?... tu veux quitter ma maison, où il ne te manque rien, où tu es traitée comme mon enfant? Pourquoi veux-tu sortir?... Dis-moi la vérité, et je te pardonne.

LA FOREST.

Monsieur. (A part.) Je n'ai pas la force de lui en dire davantage... (Haut.) Votre servante, monsieur, votre servante. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

MOLIÈRE.

Mais ceci devient sérieux!... Trois femmes révoltées et d'accord entre elles... Quoi! ma pièce serait retardée dans le moment de l'attente universelle, dans ce moment favorable au succès, et qui ne revient plus quand on lui échappe!... Quel métier! quels tourmens!.. Ce n'est donc rien d'avoir composé une pièce de théâtre! Après tant de veilles, l'affaire de la représentation est un autre cercle de travaux; pour un moment flatteur, je suis contrarié des années entières!... et je m'attacherais encore à cet art, qui enfante tant de désagrémens!..... Non, non, rentrons

1. C'est le *tu quoque* de César.

dans une sage obscurité..... Chapelle a raison, je me tourmente pour des ingrats, et j'oublie follement à vivre, pour l'intérêt d'un art dont tout le monde veut jouir, et que personne ne seconde.

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE, avec empressement et avec joie.

C'est un tintamarre à la porte de l'hôtel, comme on n'en a jamais vu! On n'entend que ces mots : *Aujourd'hui la première représentation de l'*Imposteur; *allons prendre place, ne soyons pas des derniers.* Les portiers et les barrières suffisent à peine... On se coudoie, on se heurte, on s'écrase...

MOLIÈRE.

Je voudrais être jeté dans quelque île déserte...

LATHORILLIÈRE.

Que dites-vous?

MOLIÈRE.

Je voudrais être sourd; je voudrais être mort, enseveli à cent pieds sous terre!

LATHORILLIÈRE.

Mais vous parlez comme un homme désespéré.

MOLIÈRE.

C'est que je suis vraiment au désespoir.

LATHORILLIÈRE.

Eh! que vous est-il arrivé?

MOLIÈRE.

La Béjart, qui s'imagine pouvoir disposer d'elle-même et de sa fille, au mépris de leurs engagemens, a osé me dire en face, qu'elles ne joueraient ni l'une ni l'autre; qu'elles ne joueraient point, oui... Je lui demande la raison de cet étrange refus, je lui objecte son devoir, elle répond avec une ironie amère, m'insulte, et me plante là.

LATHORILLIÈRE.

Mais croient-elles se moquer de nous impunément? Quoi! il faudrait donner le démenti à toute une ville, et cette irrévérence retomberait sur nous! Oh! je vais de ce pas leur parler ferme... Vous êtes trop indulgent aussi, vous... Il dépendrait de leurs caprices de s'opposer au plaisir du public, et de nous ruiner par dessus le marché! Nous verrons, si elles oseront braver ainsi la décence et le contrat formel qui les lie... Laissez... je vais les faire rentrer dans le devoir.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE.

Puisse-t-il les ramener à la raison!..... car, les femmes! souvent plus on les prie, moins on en obtient.....

SCÈNE XIV.

MOLIÈRE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

Eh bien, mon ami, il se répand un bruit sourd que l'on va remettre la pièce à un autre jour.

MOLIÈRE.

J'en tremble, à vous dire vrai... Ces femmes! ces incompréhensibles femmes!

CHAPELLE.

Oh! de la colère?... Dès que vous sortez de votre rêverie habituelle, point d'autre état.

MOLIÈRE.

Mais vous m'impatientez, mon cher ami.

CHAPELLE.

Qu'importe un autre jour, ou celui-ci? A bien considérer, cela devient pour vous un avantage réel.

MOLIÈRE.

Comment cela?

CHAPELLE.

Vous aurez tout le loisir de la corriger; et elle en sera meilleure.

MOLIÈRE.

Qu'elle soit bien, qu'elle soit mal, elle est faite, ce n'est plus le temps de reculer...

CHAPELLE.

Je dois en conscience vous le dire : il y a beau-

coup de changemens à y faire, si vous voulez qu'elle réussisse : et je venais pour en raisonner avec vous; votre réputation, qui a un côté terne, serait plus brillante, si...

MOLIÈRE.

Brillante ou terne... elle est ce qu'il a plu au sort... Que l'on condamne le plan, le style de ma comédie, j'y consens : mais il faudra rendre justice au but que je me suis proposé... Je le soutiens excellent; je n'ai point la prétention d'être un sublime auteur; mais je tâche d'être un auteur honnête.

CHAPELLE.

Honnête !..... Vous auriez dû adoucir des traits violens, et qui respirent la passion.

MOLIÈRE.

Je ne sais comment on écrit sans se passionner.

CHAPELLE.

Ensuite vous vous permettez trop de mauvaises plaisanteries, des choses basses et triviales, des charges; car, vous avez beau faire, vous ne pouvez quitter le goût de la farce.

MOLIÈRE.

Le peuple l'aime; je travaille aussi pour lui, il faut le compter pour quelque chose; j'ai un théâtre à soutenir, et environ cinquante personnes à faire vivre chaque jour : que répondrez-vous à cela? Voyons.....

CHAPELLE.

Mais...

MOLIÈRE.

Mais... il faut attirer la foule, et j'espère par cette complaisance rappeler le public au bon goût, que je connais tout aussi bien qu'un autre... Vous me blâmez aujourd'hui; mais savez-vous l'époque où je serai apprécié, où l'on m'honorera peut-être de quelques regrets? Ce sera, mon ami, ce sera lorsque, couché dans la tombe, je ne pourrai plus entendre les témoignages d'un justice tardive... Et voilà les hommes de tous les temps!

CHAPELLE.

Je vous parle pour votre bien; consultez davantage; qu'est-ce que cela coûte? Je n'entends autour de moi, je ne vois, je ne lis, je ne rencontre que des gens qui vous reprochent des fautes[1].

MOLIÈRE, impatienté.

Eh! ces gens là n'en font même pas de ces fautes!... qu'ils parlent, qu'ils écrivent... Sachez que, si j'écoutais tous les beaux avis que me donnent sans

1. Cette scène est imitée presque textuellement d'une conversation entre Molière et Chapelle, rapportée par Grimarest. Il est à regretter que Mercier n'ait pas placé ici l'offre que Molière fit à son ami, qui se vantait de pouvoir tourner mieux que lui le style d'une pièce, de lui faire un caractère de comédie. Chapelle, ayant accepté le défi, apporta, quelque tems après, son travail à Molière, qui le trouva si mauvais, qu'il le lui rendit sur le champ. Rien n'y était bien, ni d'après la nature, ni d'après le théâtre; c'était plutôt un recueil de bons mots qu'un enchaînement de scènes. Il est étonnant qu'un épicurien, un chansonnier buveur, tel que Chapelle, et qui avait autant d'esprit, pût s'aveugler ainsi sur ses moyens, et se croire un talent qu'il n'avait point. Il nous a laissé ses voyages mi-partie prose et vers; mais il y a passablement loin de cette bluette au *Tartufe*.

cesse les conseillers du théâtre, prétendus juges, prétendus connaisseurs, il me faudrait recommencer toutes mes pièces d'un bout à l'autre, au moins sept à huit fois. Mais, si je prête volontiers l'oreille à tout le monde, apprenez que je ne fais ensuite qu'à ma tête, et voilà pourquoi je réussis... Adieu.

(Il sort brusquement.)

SCÈNE XV.

CHAPELLE.

C'est bien là un auteur qui parle. Au fond, c'est un bon humain. Sa comédie tombera infailliblement: j'en serai fâché; mais cela le rendra moins entêté..... Si ces diables d'hommes là, quoiqu'on les aime, réussissaient toujours, il n'y aurait plus moyen de vivre avec eux [1].

1. Il nous semble que l'auteur n'a fait Chapelle ni assez gai ni assez léger. On ne se douterait pas, jusqu'à présent, que ce fût un de ces bons ivrognes libertins du siècle de Louis XIV, qui avaient du naturel et de l'esprit tout à la fois, ce qui est inconnu aujourd'hui. Il n'a pas encore débité quelques-uns de ces bons mots qui lui avaient acquis une certaine réputation, et lui valurent l'amitié des Racine, des Molière et des Boileau.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE.

Je vais... je viens... Je ne sais plus ce que je dis..... ni ce que je fais... Quoi! après une si longue attente, ma pièce serait encore remise!... Oh! je la ferai plutôt jouer les rôles à la main!

SCÈNE II.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Eh bien, mon ami, l'avez-vous emporté?

LATHORILLIÈRE.

Oui, mais ce n'a pas été sans peine: soyez tranquille.

MOLIÈRE, l'embrassant.

Que je me plais à vous devoir tout, mon cher Lathorillière!

LATHORILLIÈRE.

La mère est en courroux, la fille est affligée, mais elles feront leur devoir... (D'un ton embarrassé.) La Béjart exige seulement une chose...

MOLIÈRE.

Quoi?

LATHORILLIÈRE, sur le même ton.

Que vous ne direz rien à sa fille..... que vous la respecterez.

MOLIÈRE, avec surprise.

Eh! qui songe, mon ami, à offenser cette aimable enfant?

LATHORILLIÈRE.

Mais elle dit que vous voulez l'enlever dans une chaise de poste, après la comédie.

MOLIÈRE.

Moi?

LATHORILLIÈRE.

Et que vous vous faites fort de la protection du Roi, pour l'épouser malgré sa mère.

MOLIÈRE.

Pouvez-vous seulement répéter cela, mon ami? Mais... mais c'est un rêve!...

LATHORILLIÈRE, haussant les épaules.

Il fallait entendre la véhémente déclamation lancée contre vous... Vous ignorez néanmoins le dessous des cartes. J'ai interrogé votre servante; elle m'a conté le tout naïvement... Le perfide Pirlon, en votre absence, s'est introduit chez vous.

MOLIÈRE.

Pirlon? ah! je ne m'étonne plus de rien..... Bon Dieu! venir corrompre jusqu'à ma pauvre servante, qui m'a demandé son congé!

LATHORILLIÈRE.

Cette bonne fille a fait d'elle-même de sages réflexions. Elle se repent beaucoup de sa faute, et vous supplie, par ma bouche, de vouloir bien la garder.

MOLIÈRE.

Qu'elle reste..... c'est un bon sujet..... Oh! l'hypocrite me le paiera... (Errant sur la scène comme un homme qui rêve.) Il me vient une bonne idée... oui, oui... plaisante... comique... neuve...

LATHORILLIÈRE, à part, et le regardant avec complaisance.

Sa tête travaille... Respectons le moment du génie.

MOLIÈRE, s'applaudissant.

C'est cela même.... voilà ce qu'il me faut.... et La Forest a bien assez d'esprit et d'adresse pour cela.

LATHORILLIÈRE.

Quel est donc votre dessein?

MOLIÈRE.

Il m'est venu un expédient, qui, je crois, réussira. Je vais trouver La Forest, et lui faire sa leçon. Les ruses de l'hypocrite lui sont connues..... Elle fera de son mieux pour s'en venger. (Avec un signe expressif.) Ah! mon ami, parlez à Isabelle... et calmez-la.

(Molière sort.)

SCÈNE III.

LATHORILLIÈRE.

Tout à l'amour, et tout à son génie! Arracher un grand homme au commerce des muses, l'humilier aux pieds d'une actrice enfant, tourner cette tête, qui donne des leçons à l'univers [1], Amour, voilà ton plus beau triomphe!

SCÈNE IV.

LATHORILLIÈRE, LESBIN.

LESBIN.

Monsieur, voici monsieur le Comte et monsieur le Marquis qui demandent après mon maître.

LATHORILLIÈRE.

Dis leur que je tiens ici sa place. (A part.) Je vais lui sauver cette visite.

(Lesbin sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS DE***, LE COMTE DE***, LATHORILLIÈRE.

LE MARQUIS, en entrant.

Où est l'auteur?

1. C'est peut-être un peu trop dire; la comédie du *Tartufe* n'a guère donné de leçons qu'à la France, qui, au reste, n'a fait que voir les hypocrites changer de jeu. L'Italie et l'Espagne n'ont pas profité beaucoup de la leçon depuis que la pièce de Molière a paru.

LE COMTE.

Où est Molière?

LATHORILLIÈRE, les saluant profondément.

Messieurs, il sera bientôt de retour.

LE MARQUIS.

Mais, pour avoir place, il n'y a plus d'autre moyen que de s'adresser à lui... Mon coureur, qui est de fer, n'a jamais pu fendre la presse.... Plus de loges.... Je voudrais être cependant sur le théâtre [1], afin de ne rien perdre.

LE COMTE.

J'arrive du siège de Lille, je repars ce soir en poste; je dois voir la pièce, afin de pouvoir en instruire la cour : on sait que je n'en juge pas mal, et l'on attend là-bas ma décision.

LATHORILLIÈRE.

Messieurs, on fera l'impossible pour que vous soyez placés.

LE MARQUIS.

Ma foi, il est de l'intérêt de l'auteur que nous y soyons : vous m'entendez?...

LE COMTE.

J'ai vu tomber tant de pièces!.. et celles qui réussissent ne valent guère mieux.

LE MARQUIS.

Molière a du bon, mais il charge trop ses caractères; il force la nature. Il plaît au parterre. Ah! je le

1. Nous rappelons ici, pour ordre, qu'il n'y a pas plus de cinquante ans que l'on plaçait des banquettes de spectateurs sur l'avant-scène.

crois! Mais a-t-il le suffrage par excellence, le suffrage des hommes de qualité?

LATHORILLIÈRE.

Messieurs, Molière sait, par expérience, que les miniatures ne réussissent point au théâtre. Ces traits délicats, affaiblis n'arrivent point jusqu'à l'âme des spectateurs. Pour les frapper, il faut des touches larges, à peu près semblables à celles des décorations, et le tout, à raison de l'optique [1].

LE MARQUIS.

Mais que n'étudie-t-il davantage les airs, le ton, le langage des hommes de cour? Il y trouverait des nuances fines, des délicatesses, un choix d'expressions; il aurait un tout autre style... Voilà ce que c'est que de ne point assez fréquenter le grand monde.... La bonne compagnie lui fournirait des couleurs plus brillantes.

LATHORILLIÈRE.

La bonne compagnie du poète comique, messieurs, sont les originaux de toute espèce, et dans tous les rangs. Le plus grand nombre, il faut l'avouer, se trouve répandu dans le gros des sociétés, où le mélange et la franchise des caractères leur donnent une physionomie vivante. C'est là que les traits sont plus saillans, plus vrais, plus marqués, plus précieux à saisir; et, comme au spectacle on parle à la multitude, il faut qu'elle soit à portée de juger de la ressemblance,

1. Cette idée est prise, mot pour mot, dans Goldoni.

afin de pouvoir en rire facilement. Un ridicule particulier ne serait pas généralement aperçu; d'ailleurs, c'est une observation de Molière, que, parmi les hommes, il y en a peu qui soient vraiment originaux.

LE COMTE.

Des originaux! ils sont à la cour, et non ailleurs; là ils sont piquans, délicieux, d'un ridicule décent.... Vos bourgeois, fastidieux personnages, sont aussi insupportables sur la scène que dans le monde... J'ai là des tablettes pleines d'observations : c'est pour Molière que je les réserve. Sur ma parole, il aura des comédies à faire d'ici à trente ans, et d'un ton exquis... Qu'il soit discret... entendez-vous? je ne lui demande rien pour ce présent là, pas même qu'il me nomme.

LATHORILLIÈRE.

Il vous aura une grande obligation, monsieur le Comte, car il est toujours à l'affût d'un caractère naïf.

LE COMTE.

Du naïf!... du noble, morbleu, du noble; dites-lui, de ma part, qu'il renonce aux bourgeois, ou je me brouille avec lui...

LE MARQUIS.

Vous avez raison, Comte; qu'il ennoblisse ses pinceaux.

LE COMTE, répondant au Marquis.

Il n'est point dans le tourbillon, le cher homme.

LE MARQUIS.

Autant vaudrait pour lui vivre à la Chine... Il en saurait, ma foi, tout autant.

LE COMTE, d'un air important.

Molière ira-t-il à la postérité?

LE MARQUIS.

J'en doute.

LE COMTE.

Comme il a souvent traduit plusieurs morceaux de Plaute et de Térence, il pourra vivre par ces endroits là [1].

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas, les modèles l'écraseront toujours. Il n'y a que les modèles qui subsistent... On ne lira pas Molière dans vingt-cinq ans.

LE COMTE.

Il ira un peu plus loin.

LE MARQUIS, affirmativement.

Il n'ira pas : j'ai là dessus un tact!... Si jamais un de nous déroge jusqu'à écrire, en se jouant le matin, je vous garantis qu'il tracera, seulement de mémoire, des caractères que nos messieurs les auteurs de Paris, avec leur vue courte, ne soupçonnent même pas. Molière sera anéanti de manière qu'on n'en parlera plus. Il pourra rouler encore entre les mains de l'épaisse bourgeoisie, qui aime la grosse gaîté, mais il ne se lira pas dans l'antichambre.

1. Dans la pièce de l'auteur italien, c'est Baron qui est en scène avec un certain comte de Lasca qui, plein d'ignorance, affecte de l'érudition. Au lieu de dire, les *Adelphes* de Térence, il dit, les *Adolphes*. Là dessus, Baron le reprend : il en résulte une dispute sérieuse, dans laquelle le Comte, après l'avoir traité d'histrion, le menace du bâton.

LATHORILLIÈRE.

En ce cas, le cœur humain aura donc bien changé.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE, LATHORILLIÈRE.

LE MARQUIS, à Chapelle.

Arrivez, arrivez, vous qui êtes l'ami de Molière, mais qui n'êtes point son adulateur, nous le savons... mettez-nous d'accord.... Molière vivra-t-il dans la postérité?

CHAPELLE.

Je distingue, messieurs; le bon y parviendra, le mauvais n'y parviendra point [1].

LE MARQUIS.

Mais qui l'emporte du bon ou du mauvais?

CHAPELLE.

A vous dire vrai, je ne sais trop... S'il voulait m'écouter... mais il est d'une obstination dont on n'a point

1. Dans Goldoni, Chapelle exprime cette opinion en latin : *Sunt bona mixta malis ; sunt mala mixta bonis ;* c'est du pédantisme. Le comte Lasca, qui ne veut pas être en reste, répond : « Le mauvais saute aux yeux, mais « le bon, où est-il? *Redde rationis.* » En entendant ce gros barbarisme, le jeune Baron s'écrie : « *Rationis* au génitif? Ah! ah! ah!... » Et la querelle recommence. Pour mettre le holà, Chapelle emmène le Comte au cabaret, car les gens de qualité y allaient alors. Mercier eût peut-être bien fait de conserver cela, ainsi que la dispute; ce sont des traits de mœurs.

d'idée... C'est toutefois un bon homme, un peu triste, mais ayant un cœur excellent...

LE MARQUIS.

Tant pis!... un auteur comique devrait toujours avoir une pointe de malice. Quand nous nous mêlons de peindre nous autres, vous le savez, vous m'entendez? c'est un encaustique qui laisse une empreinte ineffaçable... Il faut se pendre ou s'exiler.

CHAPELLE.

Plaute est plus gai.

LE COMTE.

Térence plus sage.

LE MARQUIS.

Scarron plus plaisant.

LATHORILLIÈRE.

Ah! messieurs, messieurs!... Scarron!... est-il possible?... lorsqu'il est question de Molière!

CHAPELLE.

Ah! je prends le parti de mon ami. Lathorillière a raison de se récrier. De la justice, messieurs! Molière vaut mieux que Scarron..... Mais l'heure s'avance. Voulez-vous venir à la comédie dans ma loge? nous y serons serrés, mais l'on s'arrange.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE VII.

LATHORILLIÈRE.

Hé! voilà donc les juges des œuvres du génie!...

SCÈNE VIII.

LATHORILLIÈRE, LA FOREST.

LA FOREST, arrivant avec précipitation.

Entrez, monsieur, entrez dans cette chambre là; vous écouterez... Il a machiné contre notre bon maître, mais j'allons lui jouer d'un tour...

LATHORILLIÈRE.

Bon, je te laisse.

LA FOREST, le faisant sortir par une porte opposée.

Entrez donc vite, pour qu'il ait la liberté plénière. Ah! ah! damné d'hypocrite! avec ton air pénitencieux, tu y viendras.

SCÈNE IX.

PIRLON, LA FOREST.

LA FOREST.

Entrez, entrez tout de go, M. Pirlon, il n'y a plus personne: j'allons fermer la porte... Elles sont allées toutes deux à la campagne, au lieu de jouer la comédie.

PIRLON.

Les voilà dans la bonne route, ma chère enfant... Et Molière, où est-il?

LA FOREST.

Un homme noir est venu demander après lui; cela avait l'air d'un huissier... La justice lui en veut.

PIRLON, à part.

Mon accusation a réussi, bon! (Haut.) Je vous l'avais bien dit qu'il ferait une mauvaise fin... Voilà ce que l'on gagne à calomnier les gens de bien... la prison...

LA FOREST.

Puis notre congé est venu; j'avions fait tout ce qu'il fallait pour cela : rien ne nous empêche à présent d'entrer dans cette sainte maison, où l'on gagne de si bons gages.

PIRLON.

Eh bien! à tantôt... tantôt... ma fille... Mon Dieu! je crains... (Il regarde à la porte.)

LA FOREST, d'une voix haute.

Parlez haut, parlez sans crainte... Tout le monde est dehors, vous dis-je.

PIRLON, après s'être assis.

Tout le monde est dehors?

LA FOREST.

Oui; nous sommes tous deux seuls dans la maison.

PIRLON.

Seuls? Asseyez-vous près de moi.... prenez ce siège.

LA FOREST.

Oh! cela ne nous appartient point, monsieur.

PIRLON.

Obéissance, ma fille, obéissance; c'est là votre premier devoir... Approchez, approchez encore; encore. Quelle chaleur il fait aujourd'hui! (Il s'essuie le front.)

LA FOREST.

Mais pardi! ôtez votre chapeau. (Elle prend son chapeau et l'attache à sa chaise.) Ah! comme ça vous êtes mieux... On vous voit le front et les yeux...

PIRLON, riant.

J'ai donc meilleure mine comme cela?

LA FOREST.

Sans comparaison, vraiment... Vos yeux ne sont plus cachés... Diantre, comme ils brillont vos yeux! En vérité, si j'osons vous le dire, je ne voyons qu'à vous cet air de santé.

PIRLON.

Ceux qui vivent pieusement se portent toujours bien.

LA FOREST.

Cependant je vous trouvons un peu rouge... qu'avez-vous?

PIRLON.

Il fait une chaleur pour la saison...

LA FOREST, vivement.

Que n'ôtez-vous aussi ce lourd manteau de dessus vos épaules...

PIRLON, se défendant.

Non, non.

LA FOREST, lui arrachant le manteau.

Mais vous serez bien plus à votre aise: les hommes sont bien gauches, en vérité; ils ne savent point s'arranger. Demandez-moi à quoi bon porter un manteau qui déguise une aussi belle taille?.... On ne la

voyait pas là dessous... Laissez, laissez donc, M. Pirlon; vous êtes fait à peindre au moins!

PIRLON.

Ce n'est pas pour moi que je parle; mais j'ai toujours remarqué que la vertu se plaisait à habiter les corps les moins imparfaits[1]. (On entend frapper.) Mon Dieu! on frappe... Qu'est-ce?

LA FOREST.

O ciel! c'est Molière...

PIRLON.

Molière!

LA FOREST.

Il revient sur ses pas chercher quelque chose qu'il aura oublié.

PIRLON.

Il n'est donc point en prison?

LA FOREST.

Pas encore... Mais vous êtes un homme perdu, s'il vous rencontre ici, après tout ce que vous avez dit et fait contre lui; songez, songez bien...

PIRLON.

Que je m'enfuie par l'autre escalier.

LA FOREST.

Ils l'ont fermé, je n'en avons pas la clef.

1. Dans Goldoni : *Qui vit avec innocence ne devient pas bossu.* Après cela il s'approche de La Forest, qu'il convoitait auparavant avec concupiscence, et il va entamer une scène pareille à celle de Tartufe et d'Elmire, lorsque l'on entend frapper. Mercier aurait dû conserver ces détails, et même y ajouter.

PIRLON, effrayé.

Où me fourrerai-je?

LA FOREST.

Venez par ici, par ici.

PIRLON.

Quoi! dans ce bouge?...

LA FOREST.

Allons vite, dépêchez.

PIRLON.

Et mon manteau, et mon chapeau?

LA FOREST.

Vous n'en avez pas le temps... Je serrerons tout cela dans le coffre... Entrez donc [1]... (Elle le pousse.)

SCÈNE X.

LATHORILLIÈRE, LA FOREST.

LATHORILLIÈRE, entrant sur la scène, en riant.

Ah! ah! ah! je n'aurais jamais cru que La Forest eût tant d'esprit.

LA FOREST, revenant sur la scène.

Reste là, cagot... vilain cafard, tu as tendu le piège, et t'y voilà pris!

LATHORILLIÈRE.

Où l'as-tu mis?

1. La manière dont cette suivante vient de s'emparer du chapeau et du manteau, est une farce peu décente. (Geof.) — Geoffroy est un peu difficile: cette scène est comique et plaisante, et elle est plutôt trop décente. Que dirait-il donc de celle où Tartufe ôte son manteau pour embrasser Elmire?

LA FOREST.

Nous l'avons enfermé sous l'escalier, révérence parler, tout au milieu du charbon... Ah! ah! ah!... Voyez à présent le manteau et le chapeau du pélerin. (Éclatant de rire.) Ah! ah! ah!

LATHORILLIÈRE.

Te voilà avec les dépouilles de l'ennemi.

LA FOREST.

Aussi, je crions victoire... Pour tout l'or du monde, je ne voudrions pas qu'un autre eût l'honneur de les offrir en triomphe à notre bon maître. J'm'en vais les lui porter. Ah! ah! ah!

(Elle s'en va.)

SCÈNE XI.

LATHORILLIÈRE.

Molière ne néglige rien pour la gloire de son art... Attentif à tous les détails qui impriment la vérité et la vie, il ne dédaigne point ce que d'autres rejetteraient avec orgueil... Que la France doit être fière de pouvoir le compter parmi ses enfans!... La nature, avare de grands hommes, semble l'être surtout d'un poète comique [1].

1. L'idée de dérober le chapeau et le manteau de Pirlon ne fait point honneur à Molière. Je ne sais pourquoi il s'applaudit de ce trait de génie, en se frottant les mains, comme un écolier qui vient d'imaginer une espiéglerie contre son pédagogue : c'est donner à Molière une animosité puérile, indigne de lui. (Geof.) — Il est vrai que l'idée de se procurer le chapeau et

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE, habillé en Tartufe avec le manteau et le chapeau de Pirlon, la chevelure et les moustaches semblables aux siennes.

Suis-je bien, à votre avis?

LATHORILLIÈRE.

Oh! la bonne figure!... Je défie un peintre de faire un portrait plus ressemblant: c'est Pirlon en personne...

MOLIÈRE.

Qu'il reste enfermé ici, le fourbe, tandis que je vais produire sur la scène son âme, son langage hypocrite, et jusqu'à ses vêtemens. Ce chapeau a une physionomie [1]... On verra le portrait de l'homme tout entier... Voyez, mon ami, si ces dames consentent à venir, et si cette toilette qui s'achève toujours, pourra finir enfin.

LATHORILLIÈRE.

Elles s'avancent vers nous: la colère étincelle dans

le manteau de Pirlon est originale; mais ce n'est pas un trait de génie, et il y a peu d'à-propos de la part de Lathorillière de louer Molière, et de le traiter de grand homme à cette occasion.

1. Sans doute que le chapeau et le manteau de Pirlon n'avaient rien de particulier, et ressemblaient à tous ceux que les dévots avaient coutume de porter.

les regards de la mère, et le tendre amour brille dans les yeux timides de la fille [1].

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE, LA BÉJART, ISABELLE, en habit de théâtre.

LA BÉJART.

J'irai au théâtre, Molière; j'ai bien voulu ne consulter que l'intérêt général; mais, si je m'aperçois d'un regard, tremblez! la comédie, je vous le jure, pourrait finir par une scène tragique.

MOLIÈRE, prenant le ton hypocrite.

Madame, puisque le ciel vous a révélé cet amour qui me rend si coupable, j'avoue à vos pieds toute l'énormité de mon crime, il est épouvantable!... J'aurais dû commander à mon œil de ne point voir, à mon cœur de ne point sentir; mais je dompterai cet ennemi invisible de mon salut, cet ennemi caché, que je porte en mon sein...

LATHORILLIÈRE, à part.

Qu'il est plaisant!

LA BÉJART.

Tu n'auras pas de peine à soutenir le rôle d'imposteur, lâche... Tu as écrit d'après ton cœur.

1. Goldoni fait dire ceci à Molière même, et cela vaut mieux; car celui-ci, qui se fait illusion sur le compte d'Isabelle, peut croire en effet que l'amour brille dans ses yeux; mais Lathorillière, qui n'a pas cette prétention, et qui est de sang froid, ne doit pas s'imaginer voir la même chose.

MOLIÈRE.

Je souffre patiemment les outrages que mes longs forfaits m'ont attirés; il est juste que je sois humilié.

LA BÉJART.

Tu n'as pas besoin de feindre, traître! Tu représentes au naturel.

MOLIÈRE.

Que le ciel miséricordieux vous pardonne vos injures!

LA BÉJART.

Et qu'il te punisse[1]...

MOLIÈRE.

J'allume votre colère, je vous fais pécher... Je me retire, madame; que le ciel vous fasse paix!

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LA BÉJART, LATHORILLIÈRE, ISABELLE.

LATHORILLIÈRE.

Il se moque de vous, et voilà tout ce que vous y gagnez.

LA BÉJART.

J'aurai mon tour; il ne me connaît pas encore : il saura si l'on brave impunément une femme irritée. (A sa fille, d'un air menaçant.) C'est toi, fille ingrate et dissimulée, qui...

1. Dans l'auteur italien, il y a : *Et toi, qu'il te confonde*, ce qui est plus comique.

LATHORILLIÈRE, l'arrêtant.

Ah! je voudrais que vous vous vissiez, comme je vous vois, émue, hors d'haleine, livrée à la fureur... Et comment pourrez-vous jouer le rôle d'une femme douce, modérée, raisonnable, tranquille? de grâce calmez-vous.

LA BÉJART.

Maudit métier, qui m'oblige à montrer un visage serein, quand la colère me suffoque... Ah! quel supplice!... Mais j'ai laissé mon rôle sur la table.

LATHORILLIÈRE, poliment.

Je vais...

LA BÉJART.

Non; vous ne le trouveriez pas... Restez avec ma fille; je reviens.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LATHORILLIÈRE, ISABELLE.

LATHORILLIÈRE.

Laissez passer le ressentiment de votre mère. Sa colère s'apaisera; je la connais, elle vous aime, et vous serez l'épouse de Molière...

ISABELLE.

Les mauvais traitemens que sa jalousie lui inspire, deviennent plus durs de jour en jour; elle est vraiment cruelle à mon égard, elle me poussera au dés-

espoir. Je voudrais pouvoir ne point aimer, en éprouvant tout ce que j'éprouve [1]. (Tirant un mouchoir.) Quand cessera donc la triste gêne où se consume ma vie?

SCÈNE XVI.

ISABELLE, MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE, revenant sur la pointe du pied.

Vous pleurez, adorable Isabelle; unique et cher objet de ma tendresse, souffrez avec courage, seulement jusqu'au retour du Roi; et je vous jure qu'alors nous serons unis.

ISABELLE.

Le Roi sera-t-il bientôt ici?

MOLIÈRE.

Dans un mois, au plus tard...

ISABELLE.

Ah! Molière! vous n'imaginez pas ce que c'est que de vivre sous l'empire d'une mère jalouse!

LATHORILLIÈRE.

La voici... Séparez-vous, et affectez la plus froide indifférence.

1. Si on ne se rappelait pas combien elle a rendu Molière malheureux quand il a été son mari, on pourrait la croire. En la supposant amoureuse dans la pièce, l'auteur a peu fait pour donner de l'intérêt à Isabelle: il suffisait qu'elle eût de l'estime et de l'admiration, et qu'elle eût un extrême désir de secouer le joug de sa mère.

SCÈNE XVII.

ISABELLE, MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE, LA BÉJART.

MOLIÈRE, présentant la main à la Béjart, d'une manière polie et ferme.

Allons, madame, en haïssant l'auteur, ne punissez point le public. Si votre jeu allait se ralentir, il s'en apercevrait; consultez votre gloire, que je crois inséparable de la mienne. Allons...

(La Béjart lui donne la main sans répondre; ils sortent.)

SCÈNE XVIII.

LATHORILLIÈRE.

Fasse le ciel que ces femmes ne gâtent point, par leur discorde, l'éclat d'une représentation qui intéresse à la fois le spectateur et la recette de la comédie[1]!

1. Goldoni fait dire à Baron : « Que le *Tartufe* soit applaudi à tout « rompre, que la caisse se remplisse et que l'auteur soit porté aux nues. » Cette phrase est meilleure.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOREST.

Je vais, je viens, je monte, je descends, sans savoir ce que j'faisons... La tête me tourne. Oh! si cela dure, je deviendrons folle.

SCÈNE II.

LA FOREST, LESBIN.

(Lesbin tient le manteau et le chapeau de Pirlon.)

LA FOREST.

Te voilà?... On sort donc de la comédie?

LESBIN.

Oui.

LA FOREST, avec impatience.

Oui!... mais voyez le nigaud : hé bien, parle-nous donc, afin de nous tirer d'inquiétude, car nous ne sommes point tranquille depuis deux heures..... La pièce a-t-elle été comme il faut?

LESBIN.

Non, non, non pas *comme il faut.*

LA FOREST.

Comment, non! cela me fait une peine...

LESBIN.

Eh! ce n'est pas cela..... Cela s'appelle tout autrement... Attends! ah! j'y suis; elle n'a pas été *comme il faut*, non, je le sais bien, moi. Ils disont qu'elle a été *dans les nues.*

LA FOREST.

Eh bien! pécore, c'est là réussir..... Tu m'as fait une frayeur...

LESBIN.

C'est là réussir! Que ne disais-tu?... Ah oui!

LA FOREST.

On a beaucoup applaudi?

LESBIN.

Beaucoup; c'était à chaque mot des battemens de mains dont la salle était tout ébranlée.

LA FOREST.

Notre pauvre maître! une fois en sa vie, il sera donc bien content...

LESBIN, joyeux.

J'étais présent là, moi; car tiens, je mouchais bravement les chandelles..... Je n'ai jamais vu tant de monde dans la salle. Collé contre une des coulisses, de là je voyais tout, fort étouffé, mais n'importe; il y avait des gens huppés qui auraient voulu ma place, et qui pestaient tout leur saoul à la porte... Oh! quel

plaisir de voir aller les mains, et d'entendre rouler les applaudissemens !... Ils ont redoublé comme un tonnerre, tout à la fin de la comédie, et comme pour faire la part à l'auteur. C'était un bruit à rendre sourd, et j'en suis encore tout étourdi.

LA FOREST.

Et le manteau, et le chapeau?

LESBIN.

Ils ont fait merveille. Le public n'a pas tardé à reconnaître Pirlon. Notre maître le représentait si naïvement, qu'on le nommait tout haut [1]. Si tu avais vu comme il imitait son air hypocrite, son cou tors, le roulement de ses yeux, sa voix, son geste, ses manières cafardes! c'était lui tout craché..... Le public riait, mais en même temps était indigné, et plusieurs même se sont écriés à différentes reprises : Ah ! le maudit Tartufe ! ah ! le coquin, le coquin !

LA FOREST.

D'entendre cela, ça nous rafraîchit le sang...Quand notre maître réussit, il est alors si gracieux, si plaisant!..... mais quand ses comédies ne vont pas à sa guise, il est chagrin, inquiet, rêveur; il boude et fait grand'peine à voir : alors je devenons triste comme lui, car il est si bon maître !... Mais que fera-t-on de cette friperie ?

1. Il faudrait supposer que ce Pirlon fût un personnage bien considérable, pour être ainsi connu de tout le monde dans une aussi grande ville que Paris.

LESBIN.

Mon maître, à son retour, ne veut pas voir la face de Pirlon... Rends-lui son chapeau, son manteau, et que le diable qui l'a fait, l'emporte, s'il en a le courage.

LA FOREST.

Que ne garde-t-il ces plaisantes nippes, qui ont si bien fait leur effet ?

LESBIN.

Il en achètera demain de toutes pareilles... Va, va, la race de ces gueux là ne manque pas.

LA FOREST.

Sors..... J'allons tirer ce vieux reître de sa prison.

LESBIN.

Moi, je vais me cacher sous la tenture de la porte, et en le voyant passer, je croirai voir encore la comédie... Oh ! s'il était à ma discrétion !...

LA FOREST.

Laisse faire cela à notre maître; il a le fouet en main, lui.

LESBIN.

Pardi, tu as raison; quelqu'un disait qu'il l'avait bien fustigé, sans lui écorcher la peau.

(Il se cache.)

SCÈNE III.

LA FOREST, PIRLON.

PIRLON, entrant le dos courbé.

Miséricorde ! ouf !... Je n'en puis plus... J'ai les os

brisés, disloqués; je ne pourrai me relever de six semaines..... Me tenir deux heures d'horloge dans un misérable bouge, où j'étais forcé d'avoir le dos tout courbé!... Ahi! ahi! ahi!

LA FOREST.

Dame, c'est que nous n'avons pas pu vous délivrer qu'après la fin de la comédie.

PIRLON.

Comment, comment! après la comédie! Expliquez-vous... On aurait joué l'*Imposteur?*

LA FOREST.

Tout en plein.

PIRLON.

La pièce aurait réussi?

LA FOREST.

Mieux que cela, *elle a été dans les nues*.

PIRLON.

O ciel! quoi! on a représenté l'*Imposteur* avant que j'eusse rassemblé ma cabale! on a représenté l'*Imposteur*, et je n'y étais pas!

LA FOREST.

Si fait bien, vous y étiez.... votre chapeau, votre manteau ont fait une peinture parlante. Tout le monde criait, c'est Pirlon, c'est Pirlon.

PIRLON.

On m'a joué! Tout est perdu, tout est bouleversé dans l'État; il n'y a plus ni mœurs, ni lois, ni décence, ni religion... Scélérat de Molière! va, va, nous

nous réunirons... aux médecins, et nous nous vengerons de toi et des tiens.

LA FOREST.

Tenez, prenez vos nippes : peste, monsieur l'enjôleur, comme vous êtes dangereux avec votre taille bien faite.

PIRLON, furieux.

Je sors, car je t'étranglerais.

LA FOREST, prend un balai et le chasse.

Attends, attends. (Pirlon se sauve; elle éclate de rire.) Ah, ah, ah !...

SCÈNE IV.

LESBIN, LA FOREST.

LESBIN, éclatant de rire.

Bon! il était grotesque à voir... Il écumait de rage: cela m'a fort diverti...

LA FOREST.

Tu ne sais pas toutes ses méchancetés : il a voulu me débaucher de cette maison.

LESBIN.

Ah ! le monstre !..... Eh ! que ne m'as-tu dit cela plus tôt ?... je l'aurais assommé sur la place.

LA FOREST.

Va, il y a encore d'honnêtes gens dans le monde. Lathorillière nous a découvert tout son artifice; et sans lui, vois-tu, je faisions la sottise.

LESBIN.

Quoi, tu nous aurais quittés!... Oh! il faut, te dis-je, que je l'assomme.

LA FOREST.

Chut, voilà nos deux dames!

SCÈNE V.

LA BÉJART, ISABELLE, LA FOREST, LESBIN.

LA BÉJART, donnant son mantelet et ses gants.

Prenez cela et sortez. (Lesbin et La Forest sortent.)

SCÈNE VI.

LA BÉJART, ISABELLE.

LA BÉJART.

Tu crois donc échapper à mes regards, fille dissimulée; tu te trompes. Je t'ai vue exprimer l'amour que tu as pour lui : l'accent de ta voix change, dès qu'il approche.

ISABELLE.

On interprète tout à mal dans une fille, tandis que l'on ne trouve rien d'indécent dans tout ce que fait une femme. Si j'étais mariée, on ne me ferait point ces reproches injustes et toujours déplacés.

LA BÉJART.

Il ne tient qu'à toi d'avoir un époux. Choisis l'hon-

nête Lathorillière : voilà l'homme qu'il te faut; à coup sûr il te rendra heureuse.

ISABELLE.

Je ne sais si Lathorillière a pensé à moi; mais, s'il faut le dire, jamais je n'ai pensé à lui.

LA BÉJART.

Toujours rebelle à ce que je désire! Tu résistes à ma juste autorité; hé! comment veux-tu recouvrer ma tendresse?

ISABELLE.

Quel sujet vous ai-je donné de me haïr? Vous m'aimiez autrefois?

LA BÉJART.

Oui, je t'aimais; mais tu as payé mes plus tendres soins par la plus noire ingratitude... Retire-toi dans ta chambre, et sauve-moi la peine que me cause ta vue.

(Isabelle sort.)

SCÈNE VII.

LA BÉJART.

Je veux parler à Molière, le faire expliquer, l'obliger à renoncer à ma fille, ou de ce pas, je m'engage avec elle pour la province..... Il a l'orgueil d'un auteur; mais il apprendra, à ses dépens, que c'est notre jeu qui fait tout le prix de ses ouvrages...

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, LA BÉJART.

MOLIÈRE, arrivant à pas lents, et d'un air content et recueilli.

Ah, madame! que de charmes dans le succès! de quel poids je suis soulagé! Heureux travaux, momens délectables! On ne regrette point ses veilles, quand elles sont ainsi payées. L'amour de la gloire, malgré ses amertumes, a donc enfin ses douceurs.

LA BÉJART.

Je partage votre joie, Molière, car mon cœur n'est pas froid et indifférent comme le vôtre; vous ne prisez que l'avantage de la renommée: mais me serait-il permis de parler à cœur ouvert, non pour troubler votre triomphe, mais pour apprendre enfin quelles sont vos vues?... Vous m'entendez?

MOLIÈRE.

Eh bien! madame, nous avons vécu dix années dans la confiance de la plus pure amitié. Notre état, nos goûts nous réunissaient, et nos intérêts confondus furent les mêmes..... Votre fille parvient à l'âge de la beauté; tout à coup la jalousie s'empare de votre âme; vous la traitez inhumainement; vous vous rendez malheureuse en la tourmentant, vous qui, étrangère à de tels sentimens, devriez plutôt assurer, confirmer le bonheur qu'elle mérite...

LA BÉJART.

J'entends; c'est parler sans contrainte. Molière, je ne ferai point avec vous assaut de vaines paroles; je quitte votre théâtre qui me devient odieux, et, dès demain, j'emmène ma fille avec moi; je l'emmène, vous dis-je, et pour jamais.

MOLIÈRE, avec force.

Contre sa volonté, madame?... contre son engagement? Elle doit rester; elle restera..... c'est moi qui vous l'assure.

LA BÉJART.

La retenir! je lui donnerai plutôt la mort[1]...

MOLIÈRE.

Comment, la mort! quelles folles menaces! Que signifie ce ton despotique? La patience m'échappe à la fin. Une mère tendre mérite l'obéissance et la soumission de sa fille : une mère furieuse et emportée détruit elle-même son autorité.

LA BÉJART.

Molière, je vous ferai connaître qu'elle m'appartiendra dans tous les temps, et que j'aurai seule le droit de disposer d'elle.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MOLIÈRE.

Eh quoi! pas un moment de tranquillité! toutes

1. Goldoni lui fait dire : « J'aimerais mieux la tuer de ma main. » Et nous croyons que cela est préférable.

mes jouissances seront troublées par les clameurs d'une femme impérieuse! Je tremble que sa colère ne s'étende sur l'innocente Isabelle... Elle a déjà tant à souffrir!... Ah! c'est à moi de la délivrer de tout ce qu'elle endure.

SCÈNE X.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE.

Toutes les places retentissent de votre nouveau succès, votre nom vole de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de la ville.

MOLIÈRE.

Quelle femme!... Quel démon!... Bonsoir, mon cher Lathorillière... Bonsoir..

LATHORILLIÈRE.

Qu'avez-vous donc? je vous parle de votre triomphe, et vous n'écoutez pas?

MOLIÈRE.

Pardon, mon ami... mais la Béjart...

LATHORILLIÈRE.

Quoi? la Béjart encore! Vous êtes faible à ce point! Vous ne savez pas imposer à cette femme?

MOLIÈRE.

Allons, oublions.... La cruelle mère!... Vous dites donc, mon cher ami, que le succès est complet?

LATHORILLIÈRE.

Oui, on répète déjà plusieurs de vos vers, qui sont devenus proverbes en naissant.

MOLIÈRE.

Entendez-vous quelques critiques?

LATHORILLIÈRE.

Aucune. Les détracteurs sont muets; on ne balbutie que des sottises que personne n'écoute, et que l'envie elle-même méprise.

MOLIÈRE.

On est donc généralement content?

LATHORILLIÈRE.

Au delà de ce que je puis vous exprimer.

MOLIÈRE, frappant du pied.

Voilà la première fois que cela m'arrive, mon cher ami; j'ai toujours fait les mêmes efforts, en conscience, mais je n'ai pas toujours eu la même victoire... Ah! ma chère Isabelle! un si beau jour ne peut me rendre heureux!

LATHORILLIÈRE, soupirant.

Est-il possible que cet homme célèbre, né pour des travaux illustres, fait pour occuper toutes les bouches de la renommée, s'abandonne, comme un homme vulgaire, aux soins minutieux qu'entraîne une passion amoureuse!

MOLIÈRE, vivement.

Mon ami, la gloire est pour l'imagination, et non pour le cœur; je veux un sentiment qui remplisse le mien; j'en ai besoin. Hé! pourquoi serai-je ennemi

de l'amour, et rebelle à la plus douce loi de la nature? Je crois devoir aux hommages que j'ai rendus à la beauté, les traits les plus délicats et les plus profonds qui se trouvent dans mes ouvrages.

LATHORILLIÈRE.

Je vous admire et je vous plains.

MOLIÈRE.

Mon cher Lathorillière, faites-moi le plaisir d'aller tenir compagnie à Chapelle : peut-être est-il seul; j'irai vous rejoindre tout à l'heure : j'ai besoin d'un peu de solitude.

LATHORILLIÈRE.

Volontiers, mon ami; mais ne tardez pas, ou je viens vous chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MOLIÈRE.

Cruelle femme!... Qu'elle laisse là mes comédies et mon théâtre, et qu'elle ne persécute plus mon Isabelle. Que m'importe, après tout, ma gloire et mon théâtre, s'ils servent à rendre infortunée cette pauvre enfant! Puissé-je demain, à son réveil, la consoler des rigueurs qu'elle éprouve, et effacer dans son cœur les moindres traces de chagrin!...

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, ISABELLE.

MOLIÈRE, extrêmement surpris.

C'est vous, Isabelle! est-il possible!

ISABELLE, tremblante.

Vous me voyez dans la situation la plus cruelle... Écoutez-moi...

MOLIÈRE.

Mais vous êtes d'une imprudence, d'une imprudence extrême. Que vous est-il arrivé de sinistre?

ISABELLE.

Ma mère...

MOLIÈRE.

Eh bien, ma chère enfant, votre mère?... Ne vous ai-je pas dit tantôt de patienter? ne me l'aviez-vous point promis? et vous vous exposez encore à sa colère!

ISABELLE.

N'augmentez point mes peines. Les tourmens qui m'obsèdent vous sont inconnus; ma mère est entrée dans ma chambre. Je t'ordonne, a-t-elle dit d'une voix menaçante, de te lever demain au point du jour. J'ai disposé de toi; songe à m'obéir, ou je te

ferai sentir toute mon autorité. Elle me laisse, et sans attendre ma réponse... Ah! c'en est fait, me suis-je dit! demain ma mère me rend captive, m'éloigne de tout ce que j'aime. Je me mets à pleurer, roulant mille desseins confus dans ma tête. Tout à coup l'amour m'inspire son courage: non, me suis-je dit, on ne m'ôtera point à Molière; il doit être mon époux, et je puis respirer dès ce moment sous sa protection; je puis me regarder dès à présent comme sa femme... menacée du plus horrible malheur, de celui de vous perdre, je ne prends conseil que de mon désespoir; et je viens implorer un asile que vous ne me refuserez pas.

MOLIÈRE.

Ma chère Isabelle, non, il ne m'est pas permis de vous retenir ici. On vous calomnierait; on me représenterait, moi, comme un homme sans mœurs, qui vous séduit sous les yeux de votre mère, et l'innocence aurait beau régner dans nos cœurs, on supposerait entre nous une intelligence coupable. Songez que toute apparence de séduction doit être enfin aussi loin de ma conduite qu'elle l'est de mon cœur...

ISABELLE.

Que je ne cesse point d'être honnête à vos yeux, et je saurai braver la calomnie.

MOLIÈRE.

Allons, vous n'écoutez plus la raison... Je vous pro-

tégerai contre sa colère; mais je demeurerai inflexible sur l'article de vos devoirs [1].

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, ISABELLE, LA BÉJART.

LA BÉJART, entrant furieuse.

(A sa fille.) Tu m'échappes! (A Molière.) Et toi, traître, tu m'enlèves ma fille, et tu vantes encore ta probité!... homme indigne de toute confiance! fais la satire des méchans pour mieux les imiter; ils sont tes modèles; tu ne les a étudiés que pour leur ressembler!... Séducteur de ma fille, et par de lâches artifices...

MOLIÈRE.

Je ne l'ai point séduite, madame, et j'en suis in-

1. On voit que l'auteur a voulu rendre Molière très moral et très sévère dans sa conduite, ce qui ne cadre pourtant guère avec l'ardente passion qu'il a montrée jusqu'à présent. Un amant qui allègue, à celle qu'il aime, ses devoirs, est un personnage bien froid à la scène. Quel rôle, d'ailleurs, Isabelle joue-t-elle ici? Peut-on croire qu'elle ait vraiment un amour si enthousiaste pour un homme qui a vingt-cinq ans de plus qu'elle? Il y avait originairement dans la pièce, de longs discours de tendresse, des développemens romanesques, des détails de sentimens à n'en pas finir; l'auteur avait suivi son original trop fidèlement; il avait transporté, dans sa comédie, toutes les longueurs de l'auteur italien. Rien n'est plus fastidieux à lire, dans Goldoni, que ces entretiens déclamatoires et romanesques, que tout ce verbiage de sentiment qui ne fait que ralentir l'action. Molière amoureux comme un jouvenceau n'est pas un sujet très intéressant; il est trop exposé au ridicule pour que l'on n'abrège pas la situation où l'on est obligé de le représenter ainsi.

capable[1]. Elle fuyait vos mauvais traitemens, votre violence; vous l'avez poussée à cette extrémité, mais elle est aussi en sûreté avec moi qu'avec vous-même.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, LATHORILLIÈRE, LA BÉJART, MOLIÈRE, CHAPELLE.

CHAPELLE, en entrant.

Mais quel vacarme chez notre philosophe!... Qu'y a-t-il donc?... L'étude est bien bruyante ce soir... Fait-il répéter des rôles de comédie?

LA BÉJART.

Non, messieurs: Molière veut séduire ma fille; il trahit notre ancienne amitié, il a abusé de la confiance que j'avais en lui.

LATHORILLIÈRE.

Oh! cela ne peut pas être! je réponds de la probité de Molière.

CHAPELLE.

Moi de même, c'est un honnête homme.

MOLIÈRE.

Mes amis, je me pique de cette qualité. J'abandonne mon talent à qui voudra le juger; mais je veux

1. Cette réponse est des plus communes, et n'est guère spirituelle dans la bouche d'un Molière.

conserver le titre d'homme d'honneur; j'en suis très jaloux; je le préfère à tous les titres de bel esprit, de grand écrivain, d'homme de génie, si l'on veut. La probité, voilà le caractère essentiel de l'homme; le reste vient après comme il peut...

LA BÉJART.

Mais vous agissez avec duplicité. Votre esprit ne pourra jamais justifier votre cœur. J'ai contribué à votre gloire autant qu'à votre fortune; vous le savez, Molière, vous en convenez vous-même: et, pour récompense, vous m'enlevez le cœur de ma fille; vous vous cachez de moi. Ah! pourquoi ce déguisement dans votre amour? pourquoi s'envelopper des ombres du mystère?

MOLIÈRE.

J'ai craint vos emportemens; j'ai toujours respecté votre autorité. J'espérais tout du temps; j'aime Isabelle. Je ne veux la devoir qu'à vous-même; je vous la demande en mariage; et je ne puis être heureux qu'à ce prix. Joignez-vous à moi, mes amis.

LATHORILLIÈRE.

Ah! madame, vous devez vous féliciter de marier votre fille à un homme tel que Molière. Quelle raison auriez-vous de la refuser à celui qui est l'honneur du théâtre, la gloire de la France, le protégé du Roi?

LA BÉJART.

Eh! qui connaît mieux que moi tout ce que vaut Molière! Mais seront-ils heureux?...

MOLIÈRE.

Eh! madame, pourquoi cette crainte?

ISABELLE.

Ma mère, pardonnez à votre fille: elle suit le mouvement de son cœur, en vous demandant grâce. Pardonnez-lui ce qu'un excès d'amour lui a fait entreprendre. Je serai toujours malheureuse, si ma mère ne m'aime point.

LA BÉJART, attendrie.

Vous le voulez, Molière! Viens, ma fille: je t'embrasse et te pardonne.

ISABELLE.

Ah! ma mère!

CHAPELLE.

Voilà une excellente femme, quoi qu'on en dise.

LATHORILLIÈRE, à Molière, en l'embrassant.

Ah! mon cher ami, soyez aussi heureux que vous méritez de l'être!

CHAPELLE, à Isabelle.

S'il vous promet de la constance, il vous tiendra parole[1]. Mais je dirai toujours que le mariage est, sur-

1. S'il y a de l'inconstance à craindre, ce ne doit pas être de la part de Molière, homme grave et dont l'imagination est toute entière absorbée dans la composition de ses chefs-d'œuvre. La bonne foi avec laquelle son ami Chapelle garantit sa constance, est risible sans être comique. Il ne parlerait pas autrement d'un petit maître, ou d'un homme à la mode. Si Chapelle le dit ironiquement, c'est à l'acteur à le faire sentir.

tout pour un homme d'esprit, une étrange bévue [1]. (Bas à Molière.) Vous vous en repentirez.

MOLIÈRE.

Oui, tout comme d'avoir fait des comédies.

1. Les chagrins que Molière éprouva par la suite, dans son ménage, n'ont rendu que trop vraie, pour lui, cette observation. Cependant l'expression d'*homme d'esprit* ne particularise pas assez ce que Chapelle veut faire entendre. Il devrait dire, *un littérateur de génie;* car, en effet, le mariage ne convient guère à cette espèce d'hommes.

IMITATIONS.

La *Maison de Molière* de Mercier a été imprimée en cinq actes; et, comme telle, elle était peu différente de celle de Goldoni. C'était presque le même plan, la même coupe de scènes, et le dialogue n'en différait presque pas pour le fond des idées. « N'est-il pas étrange, a dit Geoffroy, qu'un Italien ait rendu le » premier cet hommage dramatique à notre Molière ? La pièce « originale est de Goldoni ; Mercier l'a imitée sans pouvoir l'em- « bellir ; il en a même gâté le dialogue par la déclamation et l'em- « phase. Il est fâcheux que Molière, dans son cabinet, parle comme « Mercier dans ses préfaces et dans ses drames : Molière n'était « pas un enthousiaste. »

Mercier n'avait point gâté la pièce de Goldoni, quoi qu'en dise Geoffroy; seulement, au lieu de la simplifier et de l'abréger, il l'avait allongée et compliquée; mais on fut obligé de la réduire à quatre actes pour pouvoir la représenter, et l'on fit subir à peu près la même opération à Molière que fit Beaumarchais à son *Barbier de Séville*. Toutes les personnes éclairées qui connaissent le *Molière* de Goldoni, savent qu'il ne convient point à la scène française, et que l'imitation ou traduction qu'en fit d'abord Mercier ne pouvait y être adaptée, à cause de sa trop grande conformité avec l'original.

La pièce française, telle que nous la donnons ici, diffère de celle de Goldoni en plusieurs points : d'abord les cinq premières scènes de la première ne se trouvent point dans celle-ci ; elles sont entièrement d'invention.

Goldoni a cru devoir cacher les noms de Lathorillière et de

Chapelle sous ceux de Valère et de Léandre. Mercier a bien fait de leur ôter ce masque, importun pour des Français, et de leur montrer des personnages de leur connaissance, dont on n'a pas encore oublié l'histoire, mais qui, par l'ancienneté, sont plus susceptibles de prendre le langage que l'auteur a voulu lui donner.

L'ivrognerie du personnage de Chapelle est représentée avec assez de comique dans la pièce italienne, et il est à regretter qu'on n'en ait pas conservé les principaux traits dans la pièce française. Par exemple, dans la scène de l'acte second où Chapelle vient trouver Molière, Goldoni lui fait dire ceci : « Molière, « tu peux jeter ta cave à la rivière. Ah ! je viens de boire ici« près deux bouteilles d'un vin qui enchanterait un dieu. Ton « Bourgogne amer ne me plaît pas du tout. Vive le vin de Cham« pagne dont un ami vient de me régaler ! Avec deux petites « croûtes de pain salé et grillé, je vous ai sablé mes deux bou« teilles le plus joliment du monde. »

Chapelle, resté seul après cette scène, se dit : « Comment diable ! « Je m'aperçois que je n'ai point encore dîné; mes jambes n'ont « point la force de me porter, et je me sens surpris d'un som« meil que je ne peux vaincre. Bon ! j'aperçois un canapé dans la « chambre voisine : c'est à merveille; je vais me jeter dessus. Je « me reposerai jusqu'à ce que le bruit des verres me réveille; et « si Molière dîne chez lui, je lui tiendrai compagnie. »

Certainement il y a bien dans tout cela de cette gaîté épicurienne qui caractérisait le compagnon de Bachaumont, et elle eût été bonne à conserver même à notre théâtre : elle n'est point contraire à la décence, et porte le cachet de la bonhommie du dix-septième siècle.

Le seul seigneur que l'auteur italien ait fait venir comme personnage épisodique, est un comte de Lasca. Mercier lui a substitué le Comte et le Marquis; et la scène où il les fait paraître pour la première fois est bien plus spirituelle que celle de Goldoni. Cependant il aurait dû conserver ce passage de l'original où le Comte, voulant faire paraître de l'érudition, cite les Adolphes

pour les *Adelphes;* et sur l'observation que Léandre lui fait qu'il se trompe, il le menace de coups de bâton, ce qui peint tout à la fois l'ignorance grossière de beaucoup de nobles du tems de Louis XIV, et le mépris insultant qu'ils manifestaient envers les comédiens, comme à l'égard des roturiers.

Dans Goldoni, comme dans la première imitation de Mercier, le Comte ou les deux seigneurs reviennent au cinquième acte complimenter Molière qu'ils avaient d'abord déprécié en son absence. On a bien fait de supprimer cette scène, qui ne signifie rien, ces personnages, d'ailleurs, étant tout à fait inutiles à l'action de la pièce.

La scène si amusante où La Forest dépouille Pirlon de son manteau et de son chapeau, est prise de l'original, mais embellie et rendue plus comique. Toutefois Goldoni lui fait manifester quelque lubricité à l'instar du *Tartufe* de Molière, et l'auteur français aurait pu l'imiter en cela. Du reste, ce personnage n'est pas assez fortement caractérisé dans l'original et dans l'imitation ; l'empreinte eût pu en être creusée avec plus de profondeur. Mercier, d'après Goldoni, l'avait fait reparaître une quatrième fois au cinquième acte, où il se convertissait subitement et sans motif, après avoir entendu la conversation vertueuse de Molière avec Isabelle; mais cette conception n'était point heureuse. « La nature (dit le dernier traducteur de Goldoni) est avare « de cette subite extirpation de vices, et je crois surtout que « celle de l'hypocrisie est au dessus de ses forces : on peut revenir « à la vertu quand on la méconnaît, jamais quand on s'est joué « d'elle. »

Les deux auteurs avaient cru faire un coup de maître en faisant concourir Pirlon au dénouement; mais ce moyen n'était ni bon ni nécessaire.

Lorsque Isabelle, échappée de l'appartement de sa mère, vient trouver Molière, il y a une scène très pathétique dans la pièce italienne, où ces deux personnages tiennent des discours de sentiment pleins d'emphase et de déclamation sans en être plus tou-

chans. Mercier avait encore beaucoup enchéri là dessus; car, suivant son habitude, il ne tarissait point dans les détails de sentiment. On a sagement abrégé au théâtre tout ce verbiage, qui n'était propre qu'à donner à Molière le ton d'un héros de roman, qui faisait trop ressortir le manège de la jeune personne, et qui ferait voir qu'elle ne cherchait qu'à se faire épouser.

Il y a, suivant Grimm, « plus de naturel et de facilité dans le « dialogue de Goldoni que dans celui de M. Mercier; mais on y « trouve aussi beaucoup de négligences et de mauvais goût; il « n'y a point de langue au monde, ce me semble, où il ne soit « de fort mauvais goût, par exemple, de dire à une jeune fille, « jalouse du sentiment de préférence que peut mériter sa mère :

A lasciar sarei pazza il vitello per bue. »

La pièce, réduite comme elle est en quatre actes, a une rapidité et une aisance dramatique qui la rendent bien préférable à l'imitation exacte de Goldoni.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE SUJET ET SUR LA PIÈCE

DE LA MAISON DE MOLIÈRE.

Voici ce que Grimarest, dans sa Vie de Molière, rapporte des amours et du mariage de ce grand homme avec la jeune Béjart.

« On ne pouvait souhaiter une situation plus heureuse que celle où il était à la cour et à Paris depuis quelques années. Cependant il avait cru que son bonheur serait plus vif et plus sensible s'il le partageait avec une femme; il voulut remplir la passion que les charmes naissans de la fille de la Béjart avaient nourrie dans son cœur, à mesure qu'elle avait crû. Cette jeune fille avait tous les agrémens qui peuvent engager un homme, et tout l'esprit nécessaire pour le fixer. Molière avait passé, des amusemens que l'on se fait avec un enfant, à l'amour le plus violent qu'une maîtresse puisse inspirer; mais il savait que la mère avait d'autres vues qu'il aurait de la peine à déranger. C'était une femme altière et peu raisonnable, lorsqu'on n'adhérait pas à ses sentimens; elle aimait mieux être l'amie de Molière que sa belle-mère; ainsi, il aurait tout gâté de lui déclarer le dessein qu'il avait d'épouser sa fille. Il prit le parti de le faire sans en rien dire à cette femme; mais, comme elle l'observait de fort près, il ne put

consommer son mariage pendant plus de neuf mois : c'eût été risquer un éclat qu'il voulait éviter sur toutes choses, d'autant plus que la Béjart, qui le soupçonnait de quelque dessein sur sa fille, le menaçait souvent en femme furieuse et extravagante, de le perdre, lui, sa fille, et elle-même, si jamais il pensait à l'épouser. Cependant la jeune fille ne s'accommodait point de l'emportement de sa mère, qui la tourmentait continuellement, et qui lui faisait essuyer tous les désagrémens qu'elle pouvait inventer; de sorte que cette jeune personne, plus lasse, peut-être, d'attendre le plaisir d'être femme, que de souffrir les duretés de sa mère, se détermina un matin de s'aller jeter dans l'appartement de Molière, fortement résolue de n'en point sortir qu'il ne l'eût reconnue pour sa femme, ce qu'il fut contraint de faire. Mais cet éclaircissement causa un vacarme terrible; la mère donna des marques de fureur et de désespoir, comme si Molière avait épousé sa rivale, ou comme si sa fille fût tombée entre les mains d'un malheureux. Néanmoins il fallut bien s'apaiser; il n'y avait point de remède, et la raison fit entendre à la Béjart que le plus grand bonheur qui pût arriver à sa fille, était d'avoir épousé Molière, qui perdit, par ce mariage, tout l'agrément que son mérite et sa fortune pouvaient lui procurer, s'il avait été assez philosophe pour se passer d'une femme. »

Il y a une rectification bien importante à faire à ce récit de Grimarest : elle consiste en ce que mademoiselle Béjart, que Molière épousa, n'était point la fille, mais la sœur de Magdeleine Béjart.

Molière se lia avec la famille Béjart en 1645, à l'époque où il forma sa troupe pour la province. Il avait déja, quelque tems auparavant, fait connaissance de Magdeleine Béjart, qui était née la même année que lui, et il avait depuis lors tou-

jours été dans une grande intimité avec elle. Celle-ci, avant de le connaître, avait eu une petite fille avec un gentilhomme avignonnais, nommé Modène; mais cette petite fille n'était point mademoiselle Béjart qui épousa Molière. Armande Béjart était le nom de celle-ci, qu'il a plu à Goldoni et à Mercier de nommer *Isabelle*. Elle avait quatorze ou quinze ans en 1653, au moment du départ de Molière pour Lyon. Il l'épousa en 1662, et alors des malveillans osèrent répandre le bruit qu'il s'était uni non seulement à la fille de sa propre maîtresse, mais même à sa propre fille. L'auteur Montfleury eut l'infamie de présenter une pétition au Roi, où, afin de faire ôter à Molière le privilège d'une troupe rivale de la sienne, il allait jusqu'à le dénoncer comme incestueux. Molière méprisa toute sa vie ces imputations. Ce crime a été commis quelquefois, il est vrai, par des hommes remarquables; mais, pour qu'on puisse en charger la mémoire de Molière, il faudrait d'autres preuves que des allégations vagues.

Cependant on a ignoré jusqu'à ces derniers tems qu'Armande Béjart, devenue sa femme, était la sœur de la Béjart, qui avait épousé secrètement Raymond, seigneur de Modène. C'est à M. Beffara, auteur d'une dissertation sur Poquelin de Molière, publiée en 1821, que l'on doit cette précieuse découverte. Aussi infatigable qu'ingénieux dans ses recherches pour tout ce qui a rapport au père de la comédie, il est venu à bout de trouver son acte de mariage: il ne sera point inutile de le rapporter ici.

« Jean-Baptiste Poquelin, fils du sieur Poquelin et de feue « Marie Cressé, d'une part; et Armande-Grésinde Béjart, fille « de feu Joseph Béjart et de Marie Hervé, d'autre part; tous « deux de cette paroisse, vis-à-vis le Palais-Royal, fiancés et

« mariés, tout ensemble, par permission de M. de Comtes,
« doyen de Notre-Dame, et grand-vicaire de monseigneur le
« cardinal de Retz, archevêque de Paris, en présence dudit
« Jean Poquelin, père du marié, et de André Boudet, beau-
« frère du marié, de ladite Marie Hervé, mère de la mariée,
« Louis Béjart et Magdeleine Béjart, frère et sœur de ladite
« mariée. »

Suivent les signatures.

D'après un renseignement si positif, on pourrait regarder comme un roman tout ce que Grimarest a raconté de l'opposition de la Béjart au mariage de Molière. Il n'est pas impossible pourtant que la jeune Armande Béjart, se trouvant dans la dépendance de sa sœur aînée, et accoutumée à plier sous ses volontés, n'ait éprouvé de sa part toutes les persécutions dont parle Grimarest. D'autres auteurs nous apprennent, d'ailleurs, que Magdeleine Béjart, qui avait été la maîtresse de Molière, ne le voyait qu'avec un grand dépit chercher à former des nœuds si étroits avec Armande Béjart, et qu'elle s'y opposa long-tems de tout son pouvoir.

Les grands hommes, qui sont si admirables par leurs actions ou leurs ouvrages, sont quelquefois très répréhensibles dans leurs mœurs. Personne n'a songé à blâmer Molière de ce que l'on désapprouverait dans un particulier ordinaire. Sans parler de la liberté de mœurs dans laquelle il vivait, et qui est tellement inhérente à la profession de comédien, qu'on ne peut guère en faire un reproche à ceux qui s'y laissent entraîner, il ne payait guère de reconnaissance une femme qui avait couru avec lui la carrière théâtrale, qui l'avait suivi partout, qui avait partagé sa bonne ou sa mauvaise fortune, et qui avait contribué à la prospérité de son théâtre, ainsi qu'au succès de ses pièces par ses talens, qui enfin avait passé

avec lui une partie de sa jeunesse, et avait renoncé à toute autre prétention que celle d'unir son sort au sien. Il est des liens qui, pour n'être pas autorisés civilement, n'en sont pas moins légitimes pour les âmes délicates, et dont la reconnaissance et le sentiment ont fait un devoir, à défaut des lois sociales. L'inconstance de Molière fut l'effet naturel des habitudes de relâchement qu'il avait contractées dans la sphère de dépravation de mœurs où il vivait, et doit être regardée comme un acte d'ingratitude de sa part. Si Magdeleine Béjart, d'ailleurs, eut vraiment de l'attachement pour lui, il n'évita guère les occasions de la blesser profondément. Il vécut long-tems sous ses yeux avec mademoiselle de Brie, l'une de ses camarades. Madame Béjart avait eu beau faire éclater tous les transports de la jalousie la plus violente, elle ne fut pas moins obligée, par le despotisme de son amant, à vivre sous le même toit que sa rivale, qui pourtant semblait vouloir lui faire oublier la préférence qu'elle avait obtenue sur elle, par mille prévenances délicates. Au surplus, il est difficile de prononcer un jugement sur la conduite de Molière. La Béjart, dit-on, naturellement triste et grondeuse, n'avait peut-être pas les qualités propres à faire son bonheur, et, sur ce chapitre, les hommes les plus austères sont comme les autres. La vertu ne peut rendre fidèle aux dépens du repos de la vie.

Si, par une indécision qu'on ne peut attribuer qu'à une espèce de crainte et de faiblesse, Molière n'osa long-tems s'éloigner d'une femme dont il avait été aimé depuis sa plus tendre jeunesse, il finit à la longue par s'en séparer tout à fait, et ce fut son union avec la jeune sœur de cette femme, qui consomma ce divorce. Mais, si la vengeance plaisait au cœur de Magdeleine Béjart, elle dut être satisfaite; Molière fut le plus malheureux des hommes avec sa femme. Grimarest ra-

conte aussi ce qu'il souffrit avec elle : « Celle-ci ne fut pas « plus tôt madame de Molière, qu'elle crut être au rang d'une « duchesse; et elle ne se fut pas plus tôt donnée en spectacle à « la comédie, que le courtisan désoccupé lui en conta. Il est « bien difficile à une comédienne, belle et soigneuse de sa « personne, d'observer si bien sa conduite, que l'on ne puisse « l'attaquer. Qu'une comédienne rende à un grand seigneur « les devoirs qui lui sont dus, il n'y a point de miséricorde, « c'est son amant. Molière s'imagina que toute la cour, toute « la ville en voulait à son épouse. Elle négligea de l'en désa- « buser; au contraire, les soins extraordinaires qu'elle prenait « de sa parure, à ce qu'il lui semblait, pour tout autre que « pour lui, qui ne demandait point tant d'arrangement, ne « firent qu'augmenter sa jalousie. Il avait beau représenter à « sa femme la manière dont elle devait se conduire pour passer « heureusement la vie ensemble, elle ne profitait point de ses « leçons, qui lui paraissaient trop sévères pour une jeune « personne qui, d'ailleurs, n'avait rien à se reprocher. Ainsi, « Molière, après avoir essuyé beaucoup de froideurs et de « dissensions domestiques, fit son possible pour se renfermer « dans son travail et dans ses amis, sans se mettre en peine de « la conduite de sa femme. »

Cette femme qui inspira une si forte passion à Molière, et qui fit son malheur, n'était pourtant pas d'une beauté régulière; mais ce ne sont pas toujours les seuls dons de la nature qui inspirent les penchans les plus forts. Voici le portrait que Molière a fait lui-même de sa femme à une époque où elle lui avait causé beaucoup de chagrin : « Elle a les yeux petits, « mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans « du monde, les plus touchans qu'on puisse voir. Elle a la « bouche grande, mais on y voit des graces qu'on ne voit point

« aux autres bouches. Sa taille n'est pas grande, mais elle est « aisée et bien prise. Elle affecte une nonchalance dans son « parler et dans son maintien, mais elle a de la grâce à tout « cela, et ses manières ont je ne sais quel charme à s'insinuer « dans les cœurs. Enfin, son esprit est du plus fin et du plus « délicat; sa conversation est charmante; et si elle est capri- « cieuse autant que personne du monde, tout sied bien aux « belles, on souffre tout des belles. »

« Élève de Molière, dit M. Aimé Martin, elle devint une excellente actrice : sa voix était si touchante, qu'on eût dit, suivant un contemporain, qu'elle avait véritablement dans le cœur la passion qui n'était que dans sa bouche. Le même auteur trace ainsi son portrait et celui de La Grange. « Remar- « quez, dit-il, que Molière et La Grange font voir beaucoup « de jugement dans leur récit, et que leur jeu continue encore, « lors même que leur rôle est fini. Ils ne sont jamais inutiles « sur le théâtre: ils jouent presque aussi bien quand ils écou- « tent, que quand ils parlent: Leurs regards ne sont pas dis- « sipés, leurs yeux ne parcourent pas les loges. Ils savent « que leur salle est remplie, mais ils parlent et ils agissent « comme s'ils ne voyaient pas ceux qui ont part à leur action; « ils sont propres et magnifiques sans rien faire paraître d'af- « fecté. Ils ont soin de leur parure, et ils n'y pensent plus « dès qu'ils sont sur la scène, et si la Molière retouche par- « fois à ses cheveux, si elle racoommode ses nœuds et ses pier- « reries, ces petites façons cachent une satire judicieuse et « naturelle. Elle entre par là dans le ridicule des femmes qu'elle « veut jouer; mais enfin, avec tous ces avantages, elle ne plai- « rait pas tant, si sa voix était moins touchante; elle en est si « persuadée elle-même, que l'on voit bien qu'elle prend autant « de divers tons, qu'elle a de rôles différens. »

Depuis long-tems la Béjart n'était plus aimée : mademoiselle de Brie lui avait enlevé le cœur de Molière, et peut-être qu'elle finit par voir avec plaisir l'inclination que sa sœur avait inspirée à Molière, comme un moyen de se venger de son ancien amant et de son ancienne rivale. Le mariage se conclut sans que mademoiselle de Brie fît aucun éclat; et si les emportemens de Magdeleine Béjart sont vraisemblables, le mariage ne fut point secret, comme le dit Grimarest : l'acte que nous avons rapporté ci-devant en est la preuve. Du reste, les deux maîtresses douairières de Molière, si l'on peut les appeler ainsi, continuèrent à demeurer dans la même maison que lui; « et (comme l'a observé M. Petitot) celui-ci, par « une faiblesse inexcusable, garda trois femmes qui avaient eu « sur lui les mêmes droits : ce n'était pas le moyen d'avoir « la paix. »

Mercier, d'après Goldoni, a rapproché dans la pièce deux évènemens qui pourtant ont été assez éloignés l'un de l'autre : la mariage de Molière et la représentation du *Tartufe*. Cette pièce fut jouée en 1667, et il y avait déja plus de cinq ans que Molière était marié. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait de l'inconvénient à tronquer ainsi les faits, même dans une pièce de théâtre. Un pareil anachronisme ne peut que lui nuire beaucoup dans l'opinion des spectateurs instruits qui la voient représenter; et un pareil défaut ne peut être racheté que par un grand intérêt, des scènes piquantes et des caractères bien exprimés. On verra, dans l'examen que nous ferons de la pièce, si ces conditions sont bien remplies.

Ce qui est conforme à la vérité historique, c'est la défense qui fut faite de jouer l'*Imposteur*, le lendemain de la première représentation, qui eut lieu le 5 août 1667. Ce fut le président de Lamoignon qui, au nom du parlement de Paris, fit signifier

à la troupe de Molière la défense de jouer cette pièce. Molière en avait cependant obtenu la permission du roi; mais comme elle avait été donnée verbalement, il ne put la représenter, et il fut obligé de solliciter un nouvel ordre de Sa Majesté.

A cet effet, Molière envoya La Grange et Lathorillière auprès de Louis XIV, alors au siège de Lille, pour réclamer contre l'injustice de cette mesure, et lui présenter un second placet. Ces deux comédiens obtinrent un ordre par écrit avec la signature du roi. Ils mirent à remplir leur mission depuis le 8 août jusqu'au 25 septembre. Pendant tout ce tems, le théâtre de Molière resta fermé, par suite de la défense du parlement. C'était une grande sévérité : il fallait que la colère des ennemis de ce grand homme fût bien enflammée, et leur crédit bien grand.

Le personnage de Pirlon est entièrement de l'invention de Goldoni. Il n'y a rien dans tout ce que l'on a écrit sur la vie de Molière, qui indique qu'il ait eu la moindre relation avec un hypocrite de cette espèce. D'ailleurs, ses pareils étaient en grand nombre du tems de Louis XIV; et l'on rencontrait partout de ces dévots vrais ou faux qui avaient le costume des abbés ou approchant.

Voici ce que les frères Parfait rapportent de Lathorillière: « Cet acteur, gentilhomme et capitaine de cavalerie, se sentit un goût si décidé pour jouer la comédie, qu'il se détermina à demander au roi la permission d'entrer dans la troupe de Molière : le roi, surpris de cette demande, lui donna quelque tems pour faire ses réflexions. Lathorillière persista dans son dessein, et Sa Majesté consentit à ce qu'il se fît comédien. Il entra dans la troupe de Molière au mois de mai 1662. Il était grand et fort bel homme, et jouait admirablement bien les

rôles de rois et de paysans. Cependant on remarquait un défaut en lui, qui était d'avoir un visage riant dans les passions les plus furieuses et les situations les plus tristes. » (*Hist. du Théât. Franç.*, t. XI, p. 326.)

Molière a réellement eu une servante nommée La Forest; c'est celle à qui il lisait quelques-unes de ses pièces, telles que l'*École des femmes*, le *Médecin malgré lui*, *Pourceaugnac*, et le *Bourgeois gentilhomme*. Boileau lui a donné une espèce d'immortalité dans le passage suivant de ses réflexions critiques:

« On dit que Malherbe consultait sur ses vers jusqu'à l'oreille « de sa servante; et je me souviens que Molière m'a montré « aussi plusieurs fois une vieille servante qu'il avait chez lui, « et à qui il lisait, disait-il, quelquefois ses comédies; et il « m'assurait que, lorsque des endroits de plaisanterie ne « l'avaient point frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait « plusieurs fois éprouvé sur son théâtre que ces endroits n'y « réussissaient point. »

Le nom de *Lesbin*, que Goldoni et Mercier ont donné au domestique de Molière, est imaginaire. Le seul de ses domestiques mâles dont le nom ait été conservé est un Godemer, lourdaud très maladroit, qui impatientait son maître par ses balourdises. Il lui mettait souvent ses bas à l'envers quand il le chaussait.

La *Maison de Molière* a été attribuée par beaucoup de gens à un Alphonse Guys, qui a été consul en Turquie, et qui aurait, dit-on, mis sa pièce sous le nom de Mercier. Nous ne savons sur quoi peut être fondée cette assertion, que l'on trouve d'ailleurs dans plusieurs biographies; la préface seule de la pièce suffirait pour la détruire. On y reconnaît le style de l'auteur du *Tableau de Paris*. Seulement, ce qui a pu accréditer cette opinion, c'est que Mercier, dans son *Essai sur*

l'art dramatique, publié en 1773, avait parlé de Molière avec si peu de prédilection, qu'on dut trouver une contradiction entre cet ouvrage et la préface de la pièce où il en parle avec enthousiasme.

Le véritable titre de l'ouvrage serait la *Journée du Tartufe*. A la première représentation, les comédiens imaginèrent de jouer la pièce même du *Tartufe*, et ce n'est qu'après les cinq actes de ce chef-d'œuvre qu'ils donnèrent le dernier acte du nouveau drame. Cette idée n'était pas heureuse, elle nuisit beaucoup à la nouvelle pièce, dont elle rendit le succès équivoque. On n'écouta même la pièce de Molière qu'avec distraction et ennui.

Le rôle de *Molière* fut rempli par Fleury; celui de *Chapelle*, par Naudet; celui de *Lathorillière*, par M. Saint-Fal; celui de *Pirlon*, par Larochelle; celui du *Marquis*, par Florence; celui du *Comte*, par Dumont; celui d'*Isabelle*, par madame Petit, qui prit exactement la coiffure du tems, et ressemblait beaucoup, sous son costume, au portrait de Ninon, par Petitot; celui de *La Forest*, par madame Bellecourt; et celui de *Lesbin*, par Belmont.

EXAMEN

DE LA MAISON DE MOLIÈRE.

OPINION DE GEOFFROY.

L'AUTEUR de la *Brouette du vinaigrier* s'était chargé d'une tâche au dessus de ses forces, lorsqu'il avait entrepris de faire parler Molière : il a cru faire merveille en lui prêtant son langage d'illuminé ; il a travesti le poète de la raison en énergumène et en fanatique.

L'auteur du *Tartufe* voulait plaire et même plaire au peuple, parce qu'il avait beaucoup de monde à nourrir. Depuis le *Tartufe*, le nombre des tartufes s'augmenta prodigieusement : la vieillesse et la piété de Louis XIV multiplièrent les hypocrites religieux à la cour et à la ville ; mais la jeunesse et l'immoralité du duc d'Orléans en exterminèrent la race. Le Régent et son ministre, le cardinal Dubois, avaient de bien meilleurs secrets que Molière pour détruire les tartufes : où il n'y a point de religion, il n'y a jamais de faux dévots.

Molière aurait composé tous les mois une comédie contre eux, qu'il n'en aurait pas converti un seul, sous Louis XIV : la masse de la nation était alors vraiment religieuse ; les gens pieux n'allaient point à la comédie, ou si quelquefois ils y allaient par faiblesse, ils n'avaient

garde de régler leur opinion sur les bouffonneries de la scène. Le *Tartufe* a donc été absolument inutile, quant à l'effet moral; l'irréligion a pu seule déraciner l'hypocrisie religieuse pour mettre à la place l'hypocrisie philosophique, l'hypocrisie de probité, de mœurs, de sensibilité. Hélas! toutes les vertus sont des hypocrisies; nous ne voyons autour de nous que des visages plâtrés et des gens en domino; la société n'est qu'un bal masqué: c'est le dernier degré de civilisation. Heureusement, l'excès même du désordre en fournit le remède; et quand tout le monde trompe, personne n'est trompé.

Il ne fallait donc pas faire ouvrir une si large bouche à Molière, pour lui faire prêcher l'utilité morale du théâtre et la haute importance du *Tartufe*. Du côté de l'art et de l'exécution, la pièce est assurément un chef-d'œuvre; quant au but et à l'effet, c'est une vengeance que Molière se permit contre les dévots qui décriaient la comédie. Il combattit pour ses tréteaux qui étaient ses autels et ses foyers; il ridiculisa l'esprit de mortification et de pénitence, la modestie, la pudeur, l'humilité et le mépris des vanités du monde, en couvrant un misérable du masque de ces vertus; il fit un mélange comique du langage de la dévotion et de celui de la débauche; et, contre toute vraisemblance, composa des déclarations d'amour dans le style des oraisons. La Bruyère a très bien observé qu'un tartufe en bonne fortune n'est pas assez sot pour employer des termes qui ne peuvent servir qu'à le rendre ridicule et le faire échouer dans ses projets. Tout cela était ingénieux, plaisant, très propre à divertir les habitués

du théâtre; mais tout cela était plus nuisible qu'avantageux aux mœurs, et ne pouvait tourner qu'au détriment de la véritable piété qu'il est trop facile de confondre avec la fausse. Dans le cours de ses galanteries et de ses victoires, un jeune conquérant, enivré de gloire et de plaisirs, protégea le poète, qui embellissait ses fêtes, contre les barbons et les jansénistes qui prétendaient qu'il ne fallait pas rire de tout. L'amant de la Vallière ne vit dans le *Tartufe* que d'innocentes plaisanteries : le mari de madame de Maintenon eût été plus scrupuleux.

Aujourd'hui on donne souvent le *Tartufe* pour prévenir le retour du fanatisme religieux : c'est la précaution inutile. Ce qui doit rassurer les philosophes, c'est que le métier de faux dévot ne vaut plus rien. Si la dévotion conduisait encore aux honneurs et à la fortune, comme aux dernières années de Louis XIV, chacun s'empresserait d'en avoir l'apparence. On aurait beau donner tous les jours le *Tartufe*, les faux dévots laisseraient les comédiens faire leur métier, cela ne les empêcherait pas de faire le leur.

On suppose, dans la pièce, que Molière se procure le chapeau et le manteau de Pirlon pour jouer le Tartufe; cependant le roi, quand il permit la représentation, exigea que le faux dévot, qui s'appelait alors *Panulphe*, aurait l'habit d'un homme du monde, et défendit tout ce qui pourrait avoir le moindre rapport au costume ecclésiastique, et même à celui des gens d'une piété austère : nous avons vu, depuis, le Tartufe habillé presque en abbé.

La *Maison de Molière* est une des premières comédies biographiques qu'on ait données. Ce genre de pièce offre beaucoup plus d'inconvéniens que le roman historique; car, si celui-ci plaît par la peinture fidèle des personnages, de leurs mœurs et de leur caractère, et par la vérité des évènemens où ils ont figuré, c'est précisément là ce qui fait le vice d'une comédie ou d'un drame. Le monde théâtral est un monde tout différent du monde réel; rien n'y arrive suivant le même cours, ses habitans ont des passions et une conduite toutes différentes; ils doivent être analogues à ceux du monde positif, il est vrai; mais ils doivent être plus harmoniques dans leur organisation. Horace a dit: *Ut pictura poesis erit;* on pourrait dire la même chose du théâtre; il est comme la peinture, et ne veut que des proportions exactes et belles. Que dirait-on d'un peintre qui donnerait à ses personnages des jambes grêles, qui ferait les uns boiteux, les autres bossus, les autres borgnes, par la raison qu'on rencontre beaucoup de gens mal bâtis dans le monde? C'est la régularité des formes et l'idéal des passions qui doivent régner dans les pièces de théâtre comme dans les tableaux. Il faut que tout y soit à sa place, et que les caractères et les évènemens ne se démentent point. Les rôles différens sont assignés aux individus de tous les âges, de toutes les conditions, les exceptions n'y sont pas admises, les discordances y sont proscrites. On n'y permet pas à un personnage d'être tantôt lâche et tantôt courageux; d'être sensible quelquefois, et ensuite égoïste; d'être avare d'abord et prodigue après, comme il arrive souvent; d'être vertueux dans telles circonstances, et méchant dans telles

autres, comme cela se voit tous les jours, comme sont la plupart des hommes. Ce sont là les lois suprêmes du monde théâtral comme du monde romanesque; lois immuables et qu'on ne peut violer sans introduire l'anarchie et le désordre dans l'ordre social littéraire.

Or, le grand défaut des personnages connus et célèbres, c'est de n'avoir pas les qualités nécessaires pour constituer l'idéal, c'est de présenter des caractères et des actions irrégulières, c'est d'être peu dramatiques enfin. Toutefois, si des hommes d'État, des rois, des guerriers représentés exactement tels qu'ils ont été, ne sont pas aussi propres à la scène que les héros antiques dont le poète peut dessiner le caractère à son gré; si les évènemens de la vie des personnages puissans soit dans le civil, soit dans le militaire, sont la plupart du tems peu susceptibles d'être montrés sur la scène, les actions des auteurs, des gens de lettres, des comédiens, des artistes, le sont encore moins. Plus ils ont eu de génie, plus il est dangereux de les produire sur le théâtre, parce qu'en général, quand ils sont vus de près, ils perdent trop, et que leur vie privée n'offre le plus souvent que misères et faiblesses. Cette admiration qu'ils ont excitée par leurs ouvrages disparaît lorsqu'on les voit isolément sous le point de vue de leurs intérêts ou de leurs passions.

On peut dire qu'ils n'ont ni les mêmes vices, ni les mêmes ridicules, ni les mêmes vertus que les autres hommes; ils vivent dans une sphère à part; ils sont organisés différemment, et dans tout ce qui concerne les relations ordinaires de la vie, ils sont même inférieurs à ceux qu'ils surpassent du reste par les dons de

l'intelligence. Ils n'ont ni la même morale, ni les mêmes habitudes; enfin, c'est une tâche difficile que de représenter ceux qui représentent les autres.

C'était donc un écueil que l'auteur italien avait à éviter, lui qui a fourni à l'auteur français l'original d'une pièce dont Molière est le héros. Goldoni et Mercier ont sauvé la plus grande partie des inconvéniens à ce sujet; mais ils ne les ont pas sauvés tous. Il était bien scabreux de faire paraître Molière amoureux, quelque conforme que ce fût à l'histoire. C'était presque s'exposer à lui faire jouer à lui-même le rôle de ces Sganarelle et de ces Arnolphe sur lesquels il a versé le ridicule. Isabelle est dans la pièce une très jeune personne; c'est presque une enfant, et Molière a près de quarante ans. Son physique, son extérieur, ses manières ne sont point d'un amoureux; lui-même ne joue que les rôles ridicules ou bouffons dans ses pièces. Il est aisé de voir, d'ailleurs, que toute cette tendresse qu'Isabelle lui prodigue est affectée, et que, comédienne, elle joue un rôle véritable avec ce même Molière qui lui donne des leçons de son art. « Si elle allait découvrir que nous nous ai-« mons! » lui dit-elle en parlant de sa mère; ne dirait-on pas une Agnès qui parle à un jeune jouvenceau?

L'histoire de Molière est trop connue pour qu'on s'abuse sur les dispositions d'Isabelle. On sait trop combien elle l'a rendu malheureux. Or, le spectateur qui apporte ces idées-là à la scène n'est point touché des protestations d'attachement de cette petite coquette; et lorsqu'elle dit à son amant « qu'elle l'aime plus qu'il ne « l'aime, » il ne peut s'empêcher de rire de cette grande

passion que Molière a inspirée, sans avoir rien de séduisant.

Toutes les anecdotes, tous les bons mots qui composent la vie littéraire d'un homme tel que Molière, ne font pas le même effet sur le théâtre que dans les livres, parce que tous les spectateurs ne les connaissent point, et qu'ils ne peuvent guère être frappés de traits qui demanderaient des explications. Il faut avouer, à la louange de Mercier, qu'il a évité cet écueil, et qu'il a été assez sobre d'anecdotes et de mots. Par exemple, il n'a pas cité ce fait si improbable et même si absurde de l'annonce de la suspension du *Tartufe*, par ces mots : *M. le président ne veut pas qu'on le joue.*

On ne peut pas faire un crime à l'auteur de l'anachronisme qu'il a commis. Bien que le mariage de Molière et la représentation du *Tartufe* aient été éloignés de cinq ans, il était nécessaire de les rapprocher dans la pièce, afin que le concours de ces deux évènemens formât une fable dramatique ; et, malgré leur concours, l'action n'est pas encore très vive. Comme on sait que le *Tartufe* doit réussir, on ne craint point pour Molière, et son retour triomphant ne peut faire qu'un effet médiocre sur les spectateurs.

Il y a cependant assez de comique dans cette pièce. Il s'y trouve même des situations qui le sont beaucoup. Telle est celle où la Béjart se refusant à paraître et ne voulant pas que sa fille paraisse dans le *Tartufe*, se constitue en état de maladie; l'embarras où ce contretemps met Molière est théâtral.

Le personnage de Pirlon est très plaisant et égaie

singulièrement la scène; c'est une idée heureuse que d'avoir supposé un tartufe réel qui a pu servir de modèle à Molière. On regrette qu'il ne soit qu'ébauché, et sans répéter le *Tartufe* même, l'auteur pouvait donner plus de développement à ce caractère; les couleurs qui servent à peindre l'hypocrisie sont trop abondantes pour être épuisées, et elles offriront long-tems de la vérité.

Nous avouerons que Chapelle est peint faiblement dans la pièce; ce n'est plus cet épicurien spirituel et ce buveur enjoué, ce convive réjouissant, tel que tous les Mémoires nous l'ont fait connaître. Néanmoins l'auteur lui fait jouer assez habilement le rôle de donner des conseils à Molière, et sa franchise y est bien exprimée.

Le caractère du principal personnage demanderait un développement, une profondeur dont aucun auteur n'a jamais été capable : il faudrait être un Molière pour faire parler Molière. Puisqu'on le fait paraître sur la scène, on pouvait lui donner cette grande supériorité d'idées sur les autres hommes, cette grande connaissance de leurs travers et de leurs ridicules que ses pièces indiquent; et si, avec le talent unique d'observation dont ce grand homme fut doué, on lui eût fait montrer une grande habileté à faire agir tous ceux qu'il pouvait avoir intérêt à mettre en mouvement; si on lui eût opposé quelques sots, ou quelques fous, qu'il eût fait à leur insu concourir au but qu'il se serait proposé; enfin, s'il les eût dirigés comme des marionnettes, il eût alors présenté un caractère théâtral fortement conçu. Mais il fallait un pinceau vigoureux, un pinceau tel que celui de Fabre d'Églantine, qui a si bien su continuer le *Misantrope*.

La *Maison de Molière* n'est donc absolument qu'une esquisse; mais il en résulte une moralité qui n'est pas sans importance: c'est que ces hommes si célèbres, ces hommes qui, par leur génie et leurs talens, sont restés les objets éternels de notre admiration et de celle de la postérité, étaient, plus que tous les autres, sujets aux traverses de la vie et aux contrariétés domestiques; et quand on se rappelle que cette même Isabelle, qu'on donne comme si tendre et si aimante, fit le malheur de la vie de l'auteur du *Tartufe*, on conclut que son sort n'est point à envier, et qu'on ne voudrait point payer une aussi grande gloire littéraire par une vie privée si remplie d'amertume.

Au reste, la *Brouette du vinaigrier* et l'*Habitant de la Guadeloupe* nous paraissent préférables à la *Maison de Molière*. On commence à être un peu las de cette critique si rebattue des faux dévots. Les imposteurs ne manquent pas aujourd'hui : il n'y a que la couleur de changée; la friponnerie impudente a remplacé l'hypocrisie. Nous pourrions sans doute nous applaudir désormais de ce que les tartufes sont devenus rares dans notre siècle, grâce au théâtre et aux progrès de la raison, si les crimes n'étaient pas aussi communs, grâce aux idées épicuriennes et aux progrès de l'immoralité.

P. L.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'INDIGENT, drame en quatre actes, en prose... Page 1
Examen de l'*Indigent*..... 105
LA BROUETTE DU VINAIGRIER. — Avis des éditeurs..... 115
Préface de l'Auteur..... 116
La Brouette du Vinaigrier, comédie en trois actes. 121
Détails historiques sur la *Brouette du vinaigrier*.. 203
Examen de la *Brouette du vinaigrier*..... 205
L'HABITANT DE LA GUADELOUPE. — Avis des éditeurs..... 217
Avertissement de l'auteur..... 219
L'Habitant de la Guadeloupe, comédie en quatre actes..... 221
Examen de l'*Habitant de la Guadeloupe*..... 301
LA MAISON DE MOLIÈRE. — Avis des éditeurs... 309
Préface de l'Auteur..... 310
La Maison de Molière, comédie en quatre actes... 319
Imitations..... 413
Notice historique sur le sujet et sur la pièce..... 417
Examen de la *Maison de Molière*..... 428

TA2